



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY





844.3  
M761e2







LES ESSAIS  
de Montaigne



LES ESSAIS  
de  
**Montaigne**

*Accompagnés d'une Notice sur sa vie & ses ouvrages,  
d'une Étude bibliographique, de Variantes, de  
Notes, de Tables & d'un Glossaire,*

Par  
**E. COURBET & CH. ROYER.**

Tome second.



PARIS  
**ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,**  
27, PASSAGE CHOISEUL, 29.

M. DCCC. LXXIV.

BIBLIOTHÈQUE  
AL

**287825**

1. 1981. 05071816





## LIVRE SECOND.

*De l'inconstance de nos actions.*

### CHAPITRE I.



**C**eux qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'apiesser & mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le ieune Marius se trouue tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le Pape Boniface huitiesme, entra, dit-on, en sa charge comme vn renard, s'y porta comme vn lion, & mourut comme vn chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraye image de cruauté, comme on luy presentast à signer, suyuant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu : Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais

ſceu eſcrire : tant le cœur luy ſerroit de condamner vn homme à mort? Tout eſt ſi plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à ſoy-meſme, que ie trouue eſtrange, de voir quelquefois des gens d'entendement, ſe mettre en peine d'aſſortir ces pieces : veu que l'irreſolution me ſemble le plus commun & apparent vice de noſtre nature; teſmoing ce fameux verſet de Publius le farſeur,

*Malum conſilium eſt, quod mutari non poteſt.*

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme, par les plus communs traits de ſa vie; mais veu la naturelle inſtabilité de nos mœurs & opinions, il m'a ſemblé ſouuent que les bons auteurs meſmes ont tort de s'opiniaſtrer à former de nous vne conſtante & ſolide contexture. Ils choiſſent vn air vniuerſel, & ſuyuant cette image, vont regeant & interpretant toutes les actions d'un perſonnage, & s'ils ne les peuuent aſſez tordre, les renuoyent à la diſſimulation. Auguſte leur eſt eſchappé : car il ſe trouue en cet homme vne variété d'actions ſi apparente, ſoudaine, & continuelle, tout le cours de ſa vie, qu'il ſ'eſt fait lâcher entier & indecis, aux plus hardis iuges. Je croy des hommes plus mal aiſément la conſtance que toute autre choſe, & rien plus aiſément que l'inconſtance. Qui en iugeroit en detail & diſtinctement, piece à piece, rencontreroit plus ſouuent à dire vray. En toute l'ancienneté il eſt malaiſé de choiſir vne douzaine d'hommes, qui ayent dreſſé leur vie à vn certain & aſſeuré train, qui eſt le principal but de la ſageſſe. Car pour la comprendre tout en vn mot, dit vn ancien, & pour embraffer en vne toutes les regles de noſtre vie,

c'est vouloir, & ne vouloir pas tousiours mesme chose : le ne daignerois, dit-il, adiouter, pourueu que la volonté soit iuste : car si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours vne. De vray, i'ay autrefois appris, que le vice, n'est que def-reglement & faute de mesure; & par consequent, il est impossible d'y attacher la constance. C'est vn mot de Demosthenes, dit-on, que le commencement de toute vertu, c'est consultation & deliberation, & la fin & perfection, constance. Si par discours nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle, mais nul n'y a pensé,

*Quod petit, spernit, repetit quod nuper omisit,  
Æstuat, & vitæ disconuenit ordine toto.*

Nostre façon ordinaire c'est d'aller apres les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons : & changeons comme cet animal, qui prend la couleur du lieu, où on le couche. Ce que nous auons à cett'heure proposé, nous le changeons tantost, & tantost encore retournons sur nos pas : ce n'est que branle & inconstance :

*Ducimur vt neruis alienis mobile lignum.*

Nous n'allons pas, on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse.

*nōne videmus  
Quid sibi quisque velit nescire, & quærere semper,  
Commutare locum quasi onus deponere possit?*

Chaque iour nouuelle fantasie, & se meuent nos humeurs auecques les mouuemens du temps.

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse  
Iuppiter auctifero lustrauit lumine terras.*

Nous flottons entre diuers aduis : nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment. A qui auroit prescript & estably certaines loix & certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire vne equalité de mœurs, vn ordre, & vne relation infallible des vnes choses aux autres. (Empedocles remarquoit cette difformité aux Agri-gentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices, comme s'ils auoyent l'endemain à mourir : & bastissoient, comme si iamais ils ne deuoyent mourir.) Le discours en seroit bien aisé à faire. Comme il se voit du ieune Caton : qui en a touché vne marche, a tout touché : c'est vne harmonie de sons tref-accordans, qui ne se peut démentir. A nous au rebours, autant d'actions, autant faut-il de iugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, & sans en conclurre autre consequence. Pendant les débauches de nostre pauvre Estat, on me rapporta, qu'une fille de bien pres de là où i'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre, pour eüiter la force d'un belitre de soldat son hoste : elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, & pour redoubler son entreprife, s'estoit voulu donner d'un couteau par la gorge, mais on l'en auoit empeschée : toutefois apres s'y estre bien fort blessée, elle mesme confessoit que le soldat ne l'auoit encore pressée que de requestes, sollicitations, & presens, mais



qu'elle auoit eu peur, qu'en fin il en vint à la contrainte : & là dessus les parolles, la contenance, & ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une autre Lucrece. Or i'ay sçeu à la verité, qu'auant & depuis ell'auoit esté garée de non si difficile composition. Comme dit le compte, tout beau & honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent vne chasteté inuiolable en vostre maistresse : ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouue son heure. Antigonus ayant pris en affection vn de ses soldats, pour sa vertu & vaillance, commanda à ses medecins de le penser d'une maladie longue & interieure, qui l'auoit tourmenté long temps : & s'apperceuant apres sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'auoit ainsi changé & encoüardy : Vous mesmes, Sire, luy respondit-il, m'ayant deschargé des maux, pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie. Le soldat de Lucullus ayant esté déualisé par les ennemis, fit sur eux pour se reuencher vne belle entreprise : quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant pris en bonne opinion, l'emploioit à quelque exploit hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances, dequoy il se pouuoit aduiser :

*Verbis quæ timido quoque possent addere mentem :*

Employez y, respondit-il, quelque miserable soldat déualisé :

*quantumuis rusticus, ibit,  
Ibit eò, quò vis, qui zonam perdidit, inquit,*

& refuse resoluëment d'y aller. Quand nous lifons,

que Mahomet ayant outrageusement rudoyé Chafan chef de ses Ianissaires, de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, & luy se porter laschement au combat, Chafan alla pour toute responce se ruer furieusement seul en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il fut soudain englouti : ce n'est à l'adventure pas tant iustification, que raduïsement : ny tant prouësse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si auantureux, ne trouuez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy auoit mis le cœur au ventre, ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours : ces circonstances le luy ont fermé : ce n'est pas merueille, si le voyla deuenu autre par autres circonstances contraires. Cette variation & contradiction qui se void en nous, si souple, a fait qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent & agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal : une si brusque diuersité ne se pouuant bien assortir à un subiet simple. Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination : mais en outre, ie me remue & trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture ; & qui y regarde primement, ne se trouue guere deux fois en mesme estat. Il donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diuersement de moy, c'est que ie me regarde diuersement. Toutes les contrarietez s'y trouuent, selon quelque tour, & en quelque façon : Honteux, insolent, chaste, luxurieux, baudard, taciturne, laborieux, delicat, ingenieux, hebeté, chagrin, debonnaire,

menteur, veritable, ſçauant, ignorant, & liberal & auare & prodigue : tout cela ie le vois en moy aucunement, ſelon que ie me vire : & quiconque s'eſtudie bien attentifuelement, trouue en ſoy, voire & en ſon iugement meſme, cette volubilité & diſcordance. Ie n'ay rien à dire de moy, entierement, ſimplement, & ſolidement, ſans conſuſion & ſans meſlange, ny en vn mot. *Distinguo*, eſt le plus vniuerſel membre de ma Logique. Encore que ie ſois touſiours d'aduis de dire du bien le bien, & d'interpreter pluſtoſt en bonne part les choſes qui le peuvent eſtre, ſi eſt-ce que l'eſtrangeté de noſtre condition, porte que nous ſoyons ſouuent par le vice meſme pouſſez à bien faire, ſi le bien faire ne ſe iugeoit par la ſeule intention. Parquoy vn fait courageux ne doit pas conclurre vn homme vaillant : celui qui le feroit bien à point, il le feroit touſiours, & à toutes occaſions. Si c'eſtoit vne habitude de vertu, & non vne ſaillie, elle rendroit vn homme pareillement reſolu à tous accidens : tel ſeul, qu'en compagnie : tel en camp clos, qu'en vne bataille : car quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance ſur le paué & autre au camp. Auffi courageuſement porteroit il vne maladie en ſon liſt, qu'une bleſſure au camp : & ne craindroit non plus la mort en ſa maiſon qu'en vn affaut. Nous ne verrions pas vn meſme homme, donner dans la breſche d'une braue aſſurance, & ſe tourmenter apres, comme vne femme, de la perte d'un procez ou d'un fils. Quand eſtant laſche à l'infamie, il eſt ferme à la pauureté : quand eſtant mol contre les raſoires des barbiers, il ſe trouue roide contre les eſpées des aduerſaires : l'action eſt louable, non pas l'homme. Plusieus Grecs, dit Cicero, ne peuvent veoir les ennemis,

& se trouuent constants aux maladies. Les Cimbres & Celtiberiens tout au rebours. *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiatur.* Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre : mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, & vniuerselle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches. Qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legers soupçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie : & se porter en cette recherche, d'une si vehemente & indiscrete iniustice, & d'une crainte qui subuertit sa raison naturelle. La superstition aussi dequoy il estoit si fort atteint, porte quelque image de pusillanimité. Et l'exces de la penitence, qu'il fit, du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage. Nostre faict ce ne sont que pieces rapportées, & voulons acquerir vn honneur à fauces enseignes. La vertu ne veut estre suyvie que pour elle mesme; & si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi tost du visage. C'est vne viue & forte teinture, quand l'ame en est vne fois abbreuée, & qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voyla pourquoy pour iuger d'un homme, il faut suiure longuement & curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *Cui viuendi via considerata atque prouisa est*, si la varieté des occurrences luy faict changer de pas, (ie dy de voye : car le pas s'en peut ou halter, ou appesantir) laissez le courre : celuy là s'en va auau le vent, comme dict la deuise de nostre Talebot. Ce n'est pas merueille, dict vn ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous viuons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à vne certaine fin, il est



impossible de disposer les actions particulieres. Il est impossible de renger les pieces, à qui n'a vne forme du total en sa teste. A quoy faire la prouision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aucun ne fait certain dessein de sa vie, & n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doit premierement sçauoir où il vise, & puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la fiesche, & les mouuemens. Nos conseils fouruoyent, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse & de but. Nul vent fait pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'aduis de ce iugement qu'on fit pour Sophocles, de l'auoir argumenté suffisant au maniemment des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour auoir veu l'yne de ses tragedies. Ny ne trouue la coniecture des Pariens enuoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent. Visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieux cultiuees, & maisons champestres mieux gouuernées. Et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent fait l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là, pour nouueaux gouuerneurs & magistrats : iugeants que soigneux de leurs affaires priuées, ils le seroyent des publiques. Nous sommes tous de lopins, & d'une contexture si informe & diuerse, que chaque piece, chaque moment, fait son ieu. Et se trouue autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à autrui. *Magnam rem puta, vnum hominem agere.* Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes, & la vaillance, & la temperance, & la liberalité, voire & la iustice : puis que l'auarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre & à l'oysiueté, l'assuerance de se ietter si loing du foyer domestique, à la

mercy des vagues & de Neptune courroucé dans vn fraile bateau, & qu'elle apprend encore la discretion & la prudence : & que Venus meſme fournit de reſolution & de hardieſſe la ieuneſſe encore ſoubs la diſcipline & la verge ; & gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

*Hac duce cuſtodes furtim tranſgreſſa iacentes  
Ad iuuenem tenebris ſola puella venit ;*

ce n'eſt pas tour de raiſſis entendement, de nous iuger ſimplement par nos actions de dehors : il faut ſonder iuſqu'au dedans, & voir par quels reſſors ſe donne le branſle. Mais d'autant que c'eſt vne hazardeuſe & haute entreprinſe, ie voudrois que moins de gens s'en meſlaſſent.





*De l'yurongnerie.*

CHAPITRE II.



Le monde n'est que variété & dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices : & de cette façon l'entendent à l'adventure les Stoiciens : mais encore qu'ils soyent également vices, ils ne sont pas égaux vices. Et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

*Quos ultra citraque nequit consistere rectum,*

ne soit de pire condition, que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable : & que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin :

*Nec vincet ratio, tantumdem vt peccet, idemque,  
Qui teneros caules alieni fregerit horti,  
Et qui nocturnus diuûm sacra legerit.*

Il y a autant en cela de diuersité qu'en aucune autre chose. La confusion de l'ordre & mesure des pechez,

est dangereuse. Les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest : ce n'est pas raison que leur conscience se soulage, sur ce que tel autre ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la deuotion. Chacun poise sur le peché de son compagnon, & esleue le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souuent mal à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit, distinguer les biens & les maux. Nous autres, à qui le meilleur est tousiours en vice, deuons dire de mesme de la science de distinguer les vices : sans la quelle, bien exacte, le vertueux & le meschant demeurent meslez & incognus. Or l'yurongnerie entre les autres, me semble vn vice grossier & brutal. L'esprit a plus de part ailleurs : & il y a des vices, qui ont ie ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse & la finesse : cestuy-cy est tout corporel & terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cestuy-cy le renuerse, & estonne le corps.

*cùm vini vis penetrauit,  
Consequitur grauitas membrorum, præpediuntur  
Crura vacillanti, tardefcit lingua, madet mens,  
Nant oculi, clamor, singultus, iurgia gliscunt.*

Le pire estat de l'homme, c'est où il pert la connoissance & gouuernement de soy. Et en dit on entre autres choses, que comme le moust bouillant dans vn vaisseau, pouffe à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin faict desbondier les plus intimes secrets, à ceux qui en ont pris outre mesure.

*tu sapientium  
Curas, & arcanum iocoso  
Confilium retegis Lixæ.*

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à vn certain ambassadeur que les ennemis luy auoient enuoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutesfois Auguste s'estant fié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, des plus priuez affaires qu'il eust, ne s'en trouua iamaïs mesconté : ny Tyberius de Coffus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils : quoy que nous les sçachions auoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souuent du Senat, & l'vn & l'autre yure,

*Hefterno inflatum venas de more Lyæo.*

Et commit on aussi fidelement qu'à Cassius beueur d'eauë, à Cimber le dessein de tuer Cesar : quoy qu'il s'enyurast souuent : d'où il respondit plaifamment, Que ie portasse vn tyran, moy, qui ne puis porter le vin! Nous voyons nos Allemans noyez dans le vin, se souuenir de leur quartier, du mot, & de leur rang.

*nec facilis victoria de madidis, &  
Blæfis, atque mero titubantibus.*

Je n'eusse pas creu d'yureffe si profonde, estouffée, & enseuelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires : Qu'Attalus ayant conuié à souper pour luy faire vne notable indignité, ce Paulanias, qui sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus Roy de Macedoine (Roy portant par ses belles qualitez tesmoignage de la nourriture, qu'il auoit prinse en la mai-

son & compagnie d'Epaminondas) il le fit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers & nombre d'abiects seruiteurs de sa maison. Et ce que m'aprint vne dame que i'honnore & prise fort, que pres de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, vne femme de village, veufue, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grosseffe, disoit à ses voisines, qu'elle penseroit estre enceinte si ell'auoit vn mary. Mais du iour à la iournee, croissant l'occasion de ce soupçon, & en fin iusques à l'euidence, ell'en vint là, de faire declarer au profne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en l'aduouant, elle promettoit de le luy pardonner, & s'il le trouuoit bon, de l'espouser. Vn sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'auoir trouuée vn iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie en son foyer si profondement & si indecemment, qu'il s'en peut seruir sans l'esueiller. Ils viennent encore mariez ensemble. Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descric ce vice : les escries mesmes de plusieurs Philosophes en parlent bien mollement : & iusques aux Stoiciens il y en a qui conseillent de se dispenser quelquefois à boire d'autant, & de s'enyurer pour relascher l'ame.

*Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum  
Socratem palmam promeruisse ferunt.*

Ce censeur & correcteur des autres Caton, a esté reproché de bien boire.

*Narratur & priscei Catonis  
Sæpe mero caluisse virtus.*

Cyrus Roy tant renommé, allegue entre ses autres louanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçauoit beaucoup mieux boire que luy. Et és nations les mieux réglées, & policées, cet essay de boire d'autant, estoit fort en vſage. I'ay ouy dire à Siluius excellent medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomac ne s'appareſſent, il est bon vne fois le mois, les esueillir par cet excez, & les picquer pour les garder de s'engourdir. Et escrit-on que les Perses apres le vin consuſoient de leurs principaux affaires. Mon gouſt & ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours. Car outre ce que ie captiue aysément mes creances sous l'autorité des opinions anciennes, ie le trouue bien vn vice lasche & stupide, mais moins malicieux & dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la ſociété publique. Et si nous ne nous pouuons donner du plaisir, qu'il ne nous couſte quelque chose, comme ils tiennent, ie trouue que ce vice couſte moins à nostre conscience que les autres : outre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaisé à trouuer : consideration non meſpriſable. Vn homme auancé en dignité & en aage, entre trois principales commoditez, qu'il me diſoit luy reſter, en la vie, comptoit ceste-cy, & où les veut on trouuer plus iuſtement qu'entre les naturelles? Mais il la prenoit mal. La delicateſſe y est à fuyr, & le ſoigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut auoir le gouſt plus lasche & plus libre. Pour estre bon beueur, il ne faut le palais ſi tendre. Les Allemans boient quasi eſgalement de tout vin avec plaisir. Leur fin c'est l'aualler, plus que le gouſter. Ils en ont bien

meilleur marché. Leur volupté est bien plus plantureuse & plus en main. Secondement, boire à la Françoisé à deux repas, & modérément, c'est trop restreindre les faueurs de ce Dieu. Il y faut plus de temps & de constance. Les anciens franchissoient des nuits entieres à cet exercice, & y attachoyent souvent les iours. Et si faut dresser son ordinaire plus large & plus ferme. I'ay veu vn grand Seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprinſes, & fameux succez, qui sans effort, & au train de ses repas communs, ne beuuoit guere moins de cinq lots de vin : & ne se montroit au partir de là, que trop sage & aduisé aux despens de noz affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique, & gents de traual, ne refuser nulle occasion de boire, & auoir ce desir tousiours en teste. Il semble que tous les iours nous raccourcissions l'vsage de cestuy-cy : & qu'en noz maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desjuners, les ressiners, & les collations fussent plus frequentes & ordinaires, qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement? Vrayement non. Mais ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus iettez à la paillardise, que noz peres. Ce sont deux occupations, qui s'entremeschent en leur vigueur. Elle a affoibli nostre estomach d'une part : & d'autre part la sobriété sert à nous rendre plus coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour. C'est merueille des comptes que i'ay ouy faire à mon pere de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres aduenant & par art & par nature à l'vsage des dames. Il parloit peu & bien, & si mesloit son langage de quelque orne-



ment des liures vulgaires, sur tout Espaignols : & entre les Espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment Marc Aurele. Le port, il l'auoit d'une grauité douce, humble, & tres modeste. Singulier soing de l'honnesteté & decence de sa personne, & de ses habits, soit à pied, soit à cheual. Monstrueuse foy en ses paroles : & vne conscience & religion en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout. Pour vn homme de petite taille, plein de vigueur, & d'une stature droite & bien proportionnée, d'un visage agreable, tirant sur le brun : adroit & exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime : & des fouliers aux semelles plombées, pour s'alleger au courir & à sauter. Du prim-faut il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu pardelà soixante ans se moquer de noz alaigresses : se ietter avec sa robbe fourrée sur vn cheual ; faire le tour de la table sur son ponce, ne monter guere en sa chambre, sans s'elancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos il disoit, qu'en toute vne prouince à peine y auoit il vne femme de qualité, qui fust mal nommée. Recitoit des estranges priuetez, nommément siennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque. Et de foy, iuroit sainctement estre venu vierge à son mariage, & si c'estoit apres auoir eu longue part aux guerres delà les monts : desquelles il nous a laissé vn papier iournal de sa main suyuant poinct par poinct ce qui s'y passa, & pour le public & pour son priué. Aussi se maria il bien auant en aage l'an M. D. XXVIII, qui estoit son trentetroisiesme, sur le chemin de son

retour d'Italie. Reuenons à noz bouteilles. Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy & refreschissement, pourroyent m'engendrer auecq raison desir de cette faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prent premierement aux pieds : celle là touche l'enfance. De-là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, & y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle. Les autres voluptez dorment au prix. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant & s'exhalant, ell'arriue au gosier, où elle fait sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, & se forger en l'imagination vn appetit artificiel, & contre nature. Mon estomach n'iroit pas iusques là : il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est, ne faire cas du boire que pour la suite du manger : & boy à cette cause le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse, nous apportons le palais encrassé de reume, ou alteré par quelque autre mauuaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous auons ouuert & laué noz pores. Aumoins il ne m'aduient guere, que pour la premiere fois q'en prenne bien le gouft. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon defend aux enfans de boire vin auant dixhuiet ans, & auant quarante de s'enyrurer. Mais à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne

de s'y plaire, & de meller vn peu largement en leurs conuiues l'influence de Dionysus : ce bon Dieu, qui redonne aux hommes la gayeté, & la ieunesse aux vieillards, qui adoucit & amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu, & en ses loix, trouue telles assemblées à boire (pourueu qu'il y aye vn chef de bande, à les contenir & regler) vtils : l'yureffe estant vne bonne espreuue & certaine de la nature d'vn chascun : & quand & quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danfes, & en la musique : choses vtils, & qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis. Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la fanté. Toutesfois ces restrinctions, en partie empruntées des Carthaginois, luy plaisent. Qu'on s'en espargne en expedition de guerre. Que tout magistrat & tout iuge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, & de consulter des affaires publiques. Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'autres occupations : ny cellé nuit, qu'on destine à faire des enfans. Ils disent, que le Philosophe Stilpon aggraué de vieillesse, hasta sa fin à escient, par le breuuage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein, suffoqua aussi les forces abbatuës par l'aage du Philosophe Arcefilaüs. Mais c'est vne vieille & plaifante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

*Si munitæ adhibet vim sapientiæ.*

A combien de vanité nous pouffe cette bonne opinion, que nous auons de nous? la plus réglée ame du monde, & la plus parfaite, n'a que trop affaire à se tenir en pieds, & à se garder de s'emporter par

terre de sa propre foiblesse. De mille il n'en est pas vne qui soit droite & raffise vn instant de sa vie : & se pourroit mettre en doubte, si selon sa naturelle condition elle y peut iamais estre. Mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection : ie dis quand rien ne la choqueroit : ce que mille accidens peuuent faire. Lucrece, ce grand Poëte, a beau philosopher & se bander, le voyla rendu insensé par vn breuuage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates, qu'un portefaix ? Les vns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, & une legere blessure a renuersé le iugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est vn homme : qu'est il plus caduque, plus miserable, & plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles.

*Sudores itaque & pallorem existere toto  
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri,  
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,  
Denique concidere ex animi terrore videmus.*

Il faut qu'il sille les yeux au coup qui le menasse : il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme vn enfant : Nature ayant voulu se reseruer ces legeres marques de son autorité, inexpugnables à nostre raison, & à la vertu Stoique : pour luy apprendre sa mortalité & nostre fadeze. Il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix desesperée & esclatante, au moins d'une voix cassée & enrouée.

*Humani à se nihil alienum putet.*

Les Poëtes qui feignent tout à leur poste, n'osent

pas descharger seulement des larmes, leurs heros :

*Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas.*

Luy suffise de brider & moderer ses inclinations : car de les emporter, il n'est pas en luy. Cestuy mesme nostre Plutarque, si parfait & excellent iuge des actions humaines, à voir Brutus & Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doute, si la vertu pouuoit donner iusques là : & si ces personnages n'auoyent pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation : d'autant que nostre goust n'aduiet non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous. Laissions cette autre secte, faisant expresse profession de fierté. Mais quand en la secte mesme estimée la plus molle, nous oyons ces ventances de Metrodorus : *Occupauit te, Fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses.* Quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon tyran de Cypre, couché dans vn vaisseau de pierre, & assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarchus : c'est son estuy que vous pilez. Quand nous oyons nos martyrs, crier au Tyran au milieu de la flamme, C'est assez rosti de ce costé là, hache le, mange le, il est cuit, recommence de l'autre. Quand nous oyons en Ioséphe cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, & persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une voix ferme & assurée : Tyran, tu pers temps, me voicy tousiours à mon aise : où est cette douleur, où sont ces tourmens, dequoy tu me menassois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine, que ie n'en sens de

ta cruauté : ô lâche belifre tu te rens, & ie me renforce : fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre si tu peux : donne courage à tes satellites, & à tes bourreaux : les voyla defaillis de cœur, ils n'en peuuent plus : arme les, acharne les. Certes il faut confesser qu'en ces ames là, il y a quelque alteration, & quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arriuons à ces faillies Stoïques, i'ayme mieux estre furieux que voluptueux : mot d'Antisthenez. Μανίαι μᾶλλον ἢ ἡδοναί. Quand Sextius nous dit, qu'il ayme mieux estre enfermé de la douleur que de la volupté : quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte, & refusant le repos & la fanté, que de gayeté de cœur il deffie les maux : & mesprisant les douleurs moins aspres, dedaignant les luites, & les combatre, qu'il en appelle & desire des fortes, poignantes, & dignes de luy :

*Spumantémque dari pecora inter inertia votis*

*Optat aprum, aut fuluum descendere monte leonem :*

qui ne iuge que ce sont boutées d'un courage eslançé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut : il faut qu'elle le quitte, & s'esleue, & prenant le frein aux dents, qu'elle emporte, & rauisse son homme, si loing, qu'après il s'estonne luy-mesme de son fait. Comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats genereux souuent à franchir des pas si hazardueux, qu'estans reuenus à eux, ils en transissent d'estonnement les premiers. Comme aussi les Poëtes sont épris souuent d'admiration de leurs propres ouurages, & ne reconnoissent plus la trace, par où ils ont passé vne si belle carriere. C'est ce qu'on appelle aussi en eux

ardeur & manie. Et comme Platon dict, que pour neant hurte à la porte de la poésie, vn homme raffis : aussi dit Aristote qu'aucune ame excellente, n'est exempte de meslange de folie. Et a raison d'appeller folie tout esclancement, tant louable soit-il, qui surpasse nostre propre iugement & discours. D'autant que la sagesse est vn maniment réglé de nostre ame, & qu'elle conduit avec mesure & proportion, & s'en respond. Platon argumente ainsi, que la faculté de prophetizer est au dessus de nous : qu'il faut estre hors de nous, quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enleuée de sa place par vn rauissement celeste.





*Coustume de PIsle de Cea.*

CHAPITRE III.



**S**i philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser & fantashtiquer, comme ie fais, doit estre doubter : car c'est aux apprentifs à enquerir & à debatre, & au cathedrant de refoudre. Mon cathedrant, c'est l'autorité de la volonté diuine qui nous regle sans contredit, & qui a son rang au dessus de ces humaines & vaines contestations. Philippus estant entré à main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damidas, que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : Et poltron, respondit-il, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent point la mort? On demandoit aussi à Agis, comment vn homme pourroit viure libre, Mespriant, dit-il, le mourir. Ces propositions & mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent euidentement quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidens pires à souffrir que la mort mesme : tesmoing cet enfant Lacedemonien, pris par Antigonus, & vendu pour serf, lequel pressé par son maistre de s'employer



à quelque seruice abieft, Tu verras, dit-il, qui tu as acheté, ce me seroit honte de seruir, ayant la liberté si à main : & ce disant, se precipita du haut de la maison. Antipater menassant asprement les Lacedemoniens, pour les rengier à certaine sienne demande : Si tu nous menasses de pis que la mort, respondirent-ils, nous mourrons plus volontiers. Et à Philippus leur ayant escript, qu'il empescheroit toutes leurs entreprises, Quoy ? nous empescheras tu aussi de mourir ? C'est ce qu'on dit, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut ; & que le present que Nature nous ait fait le plus fauorable, & qui nous oste tout moyen de nous pleindre de nostre condition, c'est de nous auoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, & cent mille yssues. Nous pouuons auoir faute de terre pour y viure, mais de terre pour y mourir, nous n'en pouuons auoir faute, comme respondit Boiocatus aux Romains. Pourquoy te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause : A mourir il ne reste que le vouloir.

*Vbique mors est : optimè hoc cauit Deus,  
Eripere vitam nemo non homini potest :  
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.*

Et ce n'est pas la recepte à vne seule maladie, la mort est la recepte à tous maux. C'est vn port trefaffecté, qui n'est iamais à craindre, & souuent à rechercher : tout reuiert à vn, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre, qu'il coure au deuant de son iour, ou qu'il l'attende. D'où qu'il vienne c'est tousiours le sien. En quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée. La plus

volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autrui, la mort de la nostre. En aucune chose nous ne deuons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle-là. La reputation ne touche pas vne telle entreprise, c'est folie d'en auoir respect. Le viure, c'est seruir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guerison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les membres, on nous soustrait l'aliment, & le sang : vn pas plus outre, nous voyla gueris tout à fait. Pourquoi n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Seruius le Grammairien ayant la goutte, n'y trouua meilleur conseil, que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes : qu'elles fussent podagres à leur poste, pourueu qu'elles fussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le viure nous est pire que le mourir. C'est foiblesse de céder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les Stoiciens disent, que c'est viure conuenablement à Nature, pour le sage, de se départir de la vie, encore qu'il soit en plein heur, s'il le fait opportunément : & au fol de maintenir sa vie, encore qu'il soit miserable, pourueu qu'il soit en la plus grande part des choses, qu'ils disent estre selon Nature. Comme ie n'offense les loix, qui sont faites contre les larrons, quand i'emporte le mien, & que ie coupe ma bourse : ny des boute-feuz, quand ie brulle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faites contre les meurtriers, pour m'auoir osté ma vie. Hegesias disoit, que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort deuoit dependre de nostre election. Et Diogenes rencontrant le Philosophe Speusippus affligé

de longue hydropisie, se faisant porter en litiere : qui luy escria, Le bon salut, Diogenes : A toy, point de salut, respondit-il, qui souffres le viure estant en tel estat. De vray quelque temps apres Speusippus se fit mourir, ennuié d'une si penible condition de vie. Mais cecy ne s'en va pas sans contraste. Car plusieurs tiennent, que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement expres de celuy, qui nous y a mis ; & que c'est à Dieu, qui nous a icy enuoyez, non pour nous seulement, ains pour sa gloire & service d'autrui, de nous donner congé, quand il luy plaira, non à nous de le prendre : que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre pais : les loix nous redemandent compte de nous, pour leur interest, & ont action d'homicide contre nous. Autrement comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde,

*Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum  
Infantes peperere manu, lucemque perosi  
Proiecere animas.*

Il y a bien plus de constance à vser la chaine qui nous tient, qu'à la rompre : & plus d'espreeue de fermeté en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion & l'impatience, qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la viue vertu : elle cherche les maux & la douleur, comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehennes, & les bourreaux, l'animent & la viuifient.

*Duris ut ilex tonsa bipennibus  
Nigra feraci frondis in Algido  
Per damna, per cædes, ab ipso  
Ducit opes animamque ferro.*

Et comme dict l'autre :

*Non est vt putas virtus, pater,  
Timere vitam, sed malis ingentibus  
Obstare, nec se vertere ac retro dare.*

*Rebus in aduersis facile est contemnere mortem.  
Fortius ille facit, qui miser esse potest.*

C'est le rolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans vn creux, souz vne tombe massiue, pour euitter les coups de la Fortune. Elle ne rompt son chemin & son train, pour orage qu'il face :

*Si fraßus illabatur orbis,  
Impavidam ferient ruinæ.*

Le plus communement, la fuitte d'autres inconueniens, nous pousse à cettuy-cy. Voire quelquefois la fuitte de la mort, faict que nous y courons :

*Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori ?*

Comme ceux qui de peur du precipice s'y lancent eux mesmes.

*multos in summa pericula misit  
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,  
Qui promptus metuenda pati, si cominus insent,  
Et differre potest.*

*vsque adeo mortis formidine, vitæ  
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,  
Vt sibi consciscant mærenti pectore lethum,  
Obliiti fontem curarum hunc esse timorem.*

Platon en ses loix ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a priué son plus proche & plus amy, sçauoir est soy mesme, & de la vie, & du cours des destinées,

non contraint par iugement public, ny par quelque triste & ineuitable accident de la Fortune, ny par vne honte insupportable, mais par lascheté & foiblesse d'une ame craintive. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule. Car en fin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont vn estre plus noble & plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre Nature, que nous nous mesprisons & mettons nous mesmes à nonchaloir ; c'est vne maladie particuliere, & qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr & desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruit d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit & s'empesche en soy : celui qui desire d'estre fait d'un homme ange, il ne fait rien pour luy. Il n'en vaudroit de rien mieux, car n'estant plus, qui se resiouyra & ressentira de cet amendement pour luy ?

*Debet enim miserè cui fortè ægrèque futurum est,  
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cum male possit  
Accidere.*

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la priuation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aucune commodité. Pour neant euite la guerre, celui qui ne peut iouyr de la paix, & pour neant fuit la peine qui n'a de quoy sauouer le repos. Entre ceux du premier aduis, il y a eu grand doubte sur ce, quelles occasions sont assez iustes, pour faire entrer vn homme en ce party de se tuer : ils appellent cela, εὐλογον εξαγωγήν. Car quoy qu'ils dient, qu'il faut souuent mourir pour causes legeres, puis que celles qui nous tiennent en

vie, ne sont gueres fortes, si y faut-il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques & sans discours, qui ont poussé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples à se deffaire. l'en ay allegué par cy deuant des exemples : & nous lisons en outre, des vierges Milesienes, que par vne conspiration furieuse, elles se pendoient les vnes apres les autres, iusques à ce que le magistrat y pourueust, ordonnant que celles qui se trouueroient ainsi penduës, fussent trainées du mesme licol toutes nuës par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer, pour le mauuais estat de ses affaires, & ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette autre, qui luy est seconde en honneur, & ne donner point loisir au victorieux de luy faire souffrir ou vne mort, ou vne vie honteuse : Cleomenes d'un courage Lacedemonien & Stoique, refuse ce conseil comme lasche & effeminé : C'est vne recepte, dit-il, qui ne me peut iamais manquer, & de laquelle il ne se faut seruir tant qu'il y a vn doigt d'esperance de reste : que le viure est quelquefois constance & vaillance : qu'il veut que sa mort mesme serue à son pais, & en veut faire vn acte d'honneur & de vertu. Threicion se creut dès lors, & se tua. Cleomenes en fit aussi autant depuis, mais ce fut apres auoir essayé le dernier point de la Fortune. Tous les inconueniens ne valent pas qu'on vueille mourir pour les euit. Et puis y ayant tant de soudains changemens aux choses humaines, il est malaisé à iuger, à quel point nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

*Sperat & in sæua victus gladiator arena,  
Sic licet infesto pollice turba minax.*

Toutes choses, disoit vn mot ancien, sont esperables à vn homme pendant qu'il vit. Ouy mais, respond Seneca, pourquoy auray-ie plustost en la teste cela, que la Fortune peut toutes choses pour celuy qui est viuant; que cecy, que Fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mourir? On voit Iosephe engagé en vn si apparent danger & si prochain, tout vn peuple s'estant esleué contre luy, que par discours il n'y pouuoit auoir aucune resourçe : toutefois estant, comme il dit, conseillé sur ce point, par vn de ses amis de se deffaire, bien luy seruit de s'opiniastrer encore en l'esperance : car la Fortune contourna outre toute raison humaine cet accident, si qu'il s'en veid deliuré sans aucun inconuenient. Et Cassius & Brutus au contraire, acheuerent de perdre les reliques de la Romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation & temerité, dequoy ils se tuerent auant le temps & l'occasion. A la iournée de Serisollas Monsieur d'Anguien essaia deux fois de se donner de l'espée dans la gorge, desesperé de la fortune du combat, qui se porta mal en l'endroit où il estoit : & cuida par precipitation se priuer de la iouissance d'une si belle victoire. J'ay veu cent lieures se sauuer sous les dents des leuriers : *Aliquis carnisici suo superstes fuit.*

*Multa dies variisque labor mutabilis æui  
 Rettulit in melius, multos alterna reuifens  
 Lufit, & in solido rursus fortuna locauit.*

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladie, pour lesquelles euitier on aye droit de se tuer. La plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë. Seneque, celles seulement, qui

esbranlent pour long temps les offices de l'ame. Pour euitier vne pire mort, il y en a qui font d'aduis de la prendre à leur poste. Damocritus chef des Ætoliens mené prisonnier à Rome, trouua moyen de nuit d'eschapper. Mais fuiuy par ses gardes, auant que se laisser reprendre, il se donna de l'espée au trauers le corps. Antinoüs & Theodotus, leur ville d'Epire reduitte à l'extremité par les Romains, furent d'aduis au peuple de se tuer tous. Mais le conseil de se rendre plustost, ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis, en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze forcée par les Turcs, il y a quelques années, vn Sicilien qui auoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, & leur mere apres, qui accourut à leur mort. Cela faict, sortant en ruë avec vne arbaleste & vne arquebouze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs, qui s'approcherent de sa porte : & puis mettant l'espée au poing, s'alla mesler furieusement, où il fut soudain enuelopé & mis en pieces : se sauuant ainsi du seruage, apres en auoir deliuré les siens. Les femmes Iuifues apres auoir faict circon-cire leurs enfans, s'alloient precipiter quant & eux, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a compté qu'vn prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries, ses parens aduertis qu'il seroit certainement condamné, pour euitier la honte de telle mort, aposterent vn prestre pour luy dire, que le souuerain remede de sa deliurance, estoit qu'il se recommandast à tel saint, avec tel & tel vœu, & qu'il fust huit iours sans prendre aucun aliment, quelque deffailance & foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, & par ce moyen se deffit sans y penser de sa vie & du danger. Scribonia conseillant Libo son nepueu de se



tuer, plustost que d'attendre la main de la Iustice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autrui que de conseruer sa vie, pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre iours apres; & que c'estoit seruir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curée. Il se liët dans la Bible, que Nicanor persecuteur de la Loy de Dieu, ayant enuoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Rafias, surnommé pour l'honneur de sa vertu, le Pere aux Iuifs, comme ce bon homme n'y veist plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement, plustost que de venir entre les mains des meschans, & de se laisser mastiner contre l'honneur de son rang, qu'il se frappa de son espée : mais le coup pour la haste, n'ayant pas esté bien asséné, il courut se precipiter du haut d'un mur, au trauers de la troupe, laquelle s'escartant & luy faisant place, il cheut droitement sur la teste. Ce neantmoins se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, & s'esleuant en pieds, tout ensanglanté & chargé de coups, & fauçant la presse donna iusques à certain rocher coupé & precipiteux, où n'en pouuant plus, il print par l'une de ses playes à deux mains ses entrailles, les deschirant & froissant, & les ietta à trauers les pourfuiuans, appellant sur eux & attestant la vengeance diuine. Des violences qui se font à la conscience, la plus à euitier à mon aduis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes; d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel, naturellement meslé parmy : & à cette cause, le dissentement n'y peut estre assez entier; & semble que la force soit meslée à quelque volonté. L'histoire Ecclesiastique a en reuerence plusieurs tels exemples de personnes deuotes qui appel-

lerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans preparoient à leur religion & conscience. Pelagia & Sophronia, toutes deux canonisées, celle-là se precipita dans la riuere avec sa mere & ses sœurs, pour euitier la force de quelques soldats : & cette-cy se tua aussi pour euitier la force de Maxentius l'Empereur. Il nous sera à l'adventure honnorable aux siècles aduenir, qu'un sçauant autheur de ce temps, & notamment Parisien, se met en peine de persuader aux Dames de nostre siècle, de prendre plustost tout autre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses comptes, le bon mot que j'appriens à Toulouse d'une femme, passée par les mains de quelques soldats : Dieu soit loué, disoit-elle, qu'au moins vne fois en ma vie, ie m'en suis foulée sans peché. A la verité ces cruantez ne sont pas dignes de la douceur Françoisé. Aussi Dieu mercy nostre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon aduertissement. Suffit qu'elles dient Nenny, en le faisant, suyuant la regle du bon Marot. L'Histoire est toute pleine de ceux qui en mille façons ont changé à la mort vne vie peneuse. Lucius Aruntius se tua, pour, disoit-il, fuir & l'aduenir & le passé. Granius Siluanus & Statius Proximus, apres estre pardonnez par Neron, se tuerent : ou pour ne viure de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine vne autre fois d'un second pardon : veu sa facilité aux soupçons & accusations, à l'encontre des gents de bien. Spargapizés fils de la Royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faueur, que Cyrus luy fit de le faire destacher : n'ayant pretendu autre fruit de sa liberté, que de venger sur foy la honte de sa prinse. Bogeus gouuerneur en

Eione de la part du Roy Xerxes, assiégé par l'armée des Atheniens sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa cheuance, impatient de suruiure à la perte de ce que son maistre luy auoit donné en garde : & apres auoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iesta premierement en la riuere de Strymon tout l'or, & tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouuoir faire plus de butin. Et puis ayant ordonné allumer vn grand bucher, & d'esgosiller femmes, enfans, concubines & seruiteurs, les meit dans le feu, & puis foy-mesme. Ninachetuen seigneur Indoïs, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice-Roy Portugais, de le deposséder, sans aucune cause apparante, de la charge qu'il auoit en Malaca, pour la donner au Roy de Campar : print à part foy, cette resolution. Il fit dresser vn eschaffault plus long que large, appuyé sur des colomnes, royallement tapissé, & orné de fleurs, & de parfuns en abondance. Et puis, s'estant vestu d'une robe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en ruë : & par des degrez monta sur l'eschaffault, en vn coing duquel il y auoit vn bucher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir, à quelle fin ces preparatifs inaccoustumés. Ninachetuen remontra d'un visage hardy & mal contant, l'obligation que la nation Portugaloise luy auoit : combien fidelement il auoit versé en sa charge : qu'ayant si souuent tesmoigné pour autrui, les armes à la main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour foy mesme : que Fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordon-

noit de s'en oster le sentiment : & de ne seruir de fable au peuple, & de triomphe, à des personnes qui valoient moins que luy. Ce disant il se ietta dans le feu. Sextilia femme de Scaurus, & Paxea femme de Labeo, pour encourager leurs maris à euitier les dangers, qui les pressoient, ausquels elles n'auoyent part, que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie pour leur seruir en cette extreme necessité, d'exemple & de compagnie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerua le fit pour sa patrie, moins vtilement, mais de pareil amour. Ce grand Iurisque, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit, pres de l'Empereur, n'eut autre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publique Romaine. Il ne se peut rien adiouster à la delicateffe de la mort de la femme de Fuluius, familier d'Auguste. Auguste ayant descouuert, qu'il auoit esuenté vn secret important qu'il luy auoit fié : vn matin qu'il le vint voir, luy en fit vne maigre mine. Il s'en retourne au logis plain de defespoir, & dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tombé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement, Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souuent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde. Mais laisse, que ie me tue la premiere : & sans autrement marchander, se donna d'une espée dans le corps. Vibius Virius desesperé du salut de sa ville assiegée par les Romains, & de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur Senat, apres plusieurs remonstrances employées à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la Fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auroient en honneur, & Hannibal

sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés. Conuiant ceux qui approuueroient son aduis, d'aller prendre vn bon souper, qu'on auoit dressé chez luy, où apres auoir fait bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; breuage qui deliurera noz corps des tourments, noz ames des iniures, noz yeux & noz oreilles du sentiment de tant de villains maux, que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres cruels & offencez. L'ay, disoit-il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous ietter dans vn bucher au deuant de mon huis, quand nous ferons expirez. Assez approuuerent cette haute resolution : peu l'imiterent. Vingt sept Senateurs le suiuirent : & apres auoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets : & s'entre-embrassans apres auoir en commun deploré le malheur de leur país : les vns se retirerent en leurs maisons, les autres s'arrestèrent, pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : & eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines, & retardant l'effect du poison, qu'aucuns furent à vne heure pres de veoir les ennemis dans Capouë, qui fut emportée le lendemain, & d'encourir les miseres qu'ils auoyent si cherement fuy. Taurea Iubellius, vn autre citoyen de là, le Consul Fuluius retournant de cette honteuse boucherie qu'il auoit faite de deux cents vingtcinq Senateurs, le rappella fierement par son nom, & l'ayant arresté : Commande, fit-il, qu'on me massacre aussi apres tant d'autres, afin que tu te puisses vanter d'auoir tué vn beaucoup plus vaillant homme que toy. Fuluius le desdaignant, comme insensé : aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome contraires à l'inhumanité de son

execution, qui luy lioient les mains : Iubellius continua : Puis que mon país prins, mes amis morts, & ayant occis de ma main ma femme & mes enfans, pour les soustraire à la desolation de cette ruine, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens : empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse. Et tirant vn glaiue, qu'il auoit caché, s'en donna au trauers la poitrine, tombant renuerfé, mourant aux pieds du Consul. Alexandre assiegeoit vne ville aux Indes, ceux de dedans se trouuans presseés, se resolurent vigoureulement à le priuer du plaisir de cette victoire, & s'embraiserent vniuersellement tous, quand & leur ville, en despit de son humanité. Nouvelle guerre, les ennemis combattoient pour les sauuer, eux pour se perdre, & faisoient pour garentir leur mort, toutes les choses qu'on fait pour garentir sa vie. Astapa ville d'Espaigne se trouuant foible de murs & de deffenses, pour soustenir les Romains, les habitans firent amas de leurs richesses & meubles en la place, & ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes & les enfans, & l'ayants entouré de bois & matiere propre à prendre feu soudainement & laissé cinquante ieunes hommes d'entre eux pour l'execution de leur resolution, feirent vne sortie, où suiuant leur vœu, à faute de pouuoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, apres auoir massacré toute ame viuante esparée par leur ville, & mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissant leur genereuse liberté en vn estat insensible plus tost, que douloureux & honteux : & montrant aux ennemis, que si Fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur offer la victoire, comme ils auoient eu de la leur rendre & frustratoire & hideuse, voire & mortelle

à ceux, qui amorsez par la lueur del'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y furent suffoquez & bruslez : le reculer leur estant interdit par la foule, qui les suiuiroit. Les Abydeens presse par Philippus, se resolurent de mesmes : mais estans prins de trop court, le Roy qui eut horreur de voir la precipitation temeraire de cette execution (les threfors & les meubles, qu'ils auoyent diuerfement condamnez au feu & au naufrage, saisis) retirant ses soldats, leur conceda trois iours à se tuer, avec plus d'ordre & plus à l'aïse : lesquels ils remplirent de sang & de meurtre au delà de toute hostile cruauté : & ne s'en sauua vne seule personne, qui eust pouuoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres, d'autant que l'effect en est plus vniuersel. Elles le sont moins que separées. Ce que le discours ne feroit en chacun, il le fait en tous : l'ardeur de la societé rauissant les particuliers iugements. Les condamnez qui attendoyent l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens, & estoient priuez de sepulture : ceux qui l'anticipoient en se tuants eux mesmes, estoient enterrez, & pouuoient faire testament. Mais on desire aussi quelquefois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien. Je desire, dict Saint Paul, estre dissout, pour estre avec Iesus Christ : &, Qui me desprendra de ces liens ? Cleombrotus Ambraciota ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie aduenir, que sans autre occasion il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'esperoir nous porte souuent, & souuent vne tranquille & raffise inclination de iugement. Iacques du Chastel Euefque de

Soifions, au voyage d'outremer que fit Saint Loys, voyant le Roy & toute l'armée en train de reuenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis; & ayant dict à Dieu à ses amis, donna seul à la veuë d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pieces. En certain Royaume de ces nouuelles terres, au iour d'une solemne procession, auquel l'idole qu'ils adorent, est promenée en publicq, sur un char de merueilleuse grandeur: outre ce qu'il se void plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair viue, à luy offrir: il s'en void nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre & briser souz les rouës, pour en acquerir apres leur mort, veneration de sainteté, qui leur est rendue. La mort de cet Euesque les armes au poing, a de la generosité plus, & moins de sentiment: l'ardeur du combat en amusant une partie. Il y a des polices qui se sont meslées de regler la iustice & opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit au temps passé du venin préparé à tout de la cigue, aux despens publics, pour ceux qui voudroient hastier leurs iours; ayants premierement approuué aux six cens, qui estoit leur Senat, les raisons de leur entreprise: & n'estoit loisible autrement que par congé du magistrat, & par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encor' ailleurs. Sextus Pompeius allant en Asie, passa par l'Isle de Cea de Negrepon; il aduint de fortune pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande autorité, ayant rendu compte à ses citoyens, pourquoy elle estoit resoluë de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort,



pour la rendre plus honorable : ce qu'il fit, & ayant long temps effayé pour neant, à force d'eloquence, [qui luy estoit merueilleusement à main] & de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle auoit passé quatre vingts dix ans, en tres-heureux estat d'esprit & de corps, mais lors couchée sur son liât, mieux paré que de coustume, & appuyée sur le coude : Les Dieux, dit elle, ô Sextus Pompeius, & plustost ceux que ie laisse, que ceux que ie vay trouuer, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre & conseiller de ma vie, & tesmoing de ma mort. De ma part, ayant tousiours effayé le fauorable visage de Fortune, de peur que l'enuie de trop viure ne m'en face voir vn contraire, ie m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles & une legion de nepueux. Cela fait, ayant presché & enhorté les siens à l'vnion & à la paix, leur ayant departy ses biens, & recommandé les Dieux domestiques à sa fille aisnée, elle print d'une main asseurée la coupe, où estoit le venin, & ayant fait ses vœux à Mercure, & les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, auala brusquement ce mortel breuuage. Or entre tint elle la compagnie, du progres de son operation : & comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une apres l'autre : iusques à ce qu'ayant dict en fin qu'il arriuoit au cœur & aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office, & luy clorre les yeux. Pline recite de certaine nation Hyperborée, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communément que par la propre volonté des habitans; mais qu'estans las & faouls de viure, ils ont en coustume au bout

d'un long aage, apres auoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rocher, destiné à ce seruice. La douleur, & vne pire mort, me semblent les plus excusables incitations.





*A demain les affaires.*

CHAPITRE IIII.



**E** donne avec raison, ce me semble, la palme à Iacques Amiot, sur tous noz escriuains François; non seulement pour la naïfueté & pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long trauail, ny pour la profondeur de son sçauoir, ayant peu deuelopper si heureusement vn autheur si espineux & ferré : car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entens rien au Grec, mais ie voy vn sens si bien ioint & entretenu, par tout en sa traduction, que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'autheur, ou ayant par longue conuersation, planté viuement dans son ame, vne generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a aumoins rien presté qui le desmente, ou qui le desdie : mais sur tout, ie luy sçay bon gré, d'auoir sçeu trier & choisir vn liure si digne & si à propos, pour en faire present à son pais. Nous autres ignorans estions perdus, si ce liure ne nous eust releué du boubier : sa mercy nous osons à cett'heure & parler & escrire : les dames en regentent les maistres d'escole : c'est nostre bre-

uiaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon pour en faire autant. C'est vn'occupation plus aisée, & d'autant plus propre à sa vieillesse. Et puis, ie ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmesle bien brusquement & nettement d'un mauvais pas, que toutefois son stile est plus chez soy, quand il n'est pas pressé, & qu'il roule à son aise. I'estois à cett'heure sur ce passage, où Plutarque dit de soy-mesmes, que Rusticus assistant à vne sienne declamation à Rome, y receut vn paquet de la part de l'Empereur, & temporisa de l'ouurir, iusques à ce que tout fust fait : En quoy, dit-il, toute l'assistance loua singulierement la grauité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, & de cette passion auide & gourmande de nouuelles, qui nous fait avec tant d'indiscretion & d'impatience abandonner toutes choses, pour entretenir vn nouveau venu, & perdre tout respect & contenance, pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte : il a eu raison de louer la grauité de Rusticus : & pouuoit encor y ioindre la louange de sa ciuilité & courtoisie, de n'auoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie fay doubte qu'on le peust louer de prudence : car receuant à l'improueu lettres, & notamment d'un Empereur, il pouuoit bien aduenir que le differer à les lire, eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance : vers laquelle ie panche euidemment de ma complexion ; & en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que trois ou quatre iours apres, on retrouuoit encores en leur pochette les lettres toutes closes, qu'on leur auoit enuoyées. Ie n'en ouuris iamais, non seulement de celles, qu'on m'eust commises : mais de

celles mesmes que la Fortune m'eust fait passer par les mains. Et fais conscience si mes yeux desroben par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit, quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins, & ne fureta moins es affaires d'autrui. Du temps de noz peres Monsieur de Boutieres cuida perdre Turin, pour, estant en bonne compagnie à soupper, auoir remis à lire un aduertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressioient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a appris que Iulius Cæsar se fust sauué, si allant au Senat, le iour qu'il y fut tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta. Et fait aussi le compte d'Archias Tyran de Thebes, que le soir auant l'exécution de l'entreprise que Pelopidas auoit faite de le tuer, pour remettre son pais en liberté, il luy fut escrit par un autre Archias Athenien de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit : & que ce paquet luy ayant esté rendu pendant son soupper, il remit à l'ouurir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : A demain les affaires. Un sage homme peut à mon opinion pour l'interest d'autrui, comme pour ne rompre indecemment compagnie ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau : mais pour son interest ou plaisir particulier, mesmes s'il est homme ayant charge publique ; pour ne rompre son dîner, voyre ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place Consulaire, qu'ils appelloient, la plus honorable à table, pour estre plus à deliure, & plus accessible à ceux qui suruiendroyent, pour entretenir celui qui y seroit assis. Tefmoignage, que pour estre

à table, ils ne se departoyent pas de l'entremise d'autres affaires & suruenances. Mais quand tout est dict, il est malaisé és actions humaines, de donner regle si iuste par discours de raison, que la Fortune n'y maintienne son droit.





*De la Conscience.*

CHAPITRE V.



VOYAGEANT VN iour, mon frere Sieur de la Brouffe & moy, durant noz guerres ciuiles, nous rencontraſmes vn Gentilhomme de bonne façon : il eſtoit du party contraire au noſtre, mais ie n'en ſçauois rien, car il ſe contrefaiſoit autre. Et le pis de ces guerres, c'eſt, que les chartes ſont ſi meſlées, voſtre ennemy n'eſtant diſtingué d'aucun vous d'aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en meſmes loix, mœurs & meſme air, qu'il eſt mal-aiſé d'y euitier confulion & deſordre. Cela me faiſoit craindre à moy-meſme de r'encontrer nos troupes, en lieu où ie ne fuſſe cogneu, pour n'eſtre en peine de dire mon nom, & de pis à l'aduanture. Comme il m'eſtoit autrefois aduenu : car en vn tel meſcompte, ie perdis & hommes & cheuaux, & m'y tua lon miſerablement, entre autres, vn page Gentil-homme Italien, que ie nourriſſois ſoigneuſement ; & fut eſtainte en luy vne treſbelle enfance, & pleine de grande eſperance. Mais cettuy-cy en auoit vne frayeur ſi eſperduë, & ie le voyois ſi mort à chaſque rencontre d'hommes à cheual, & paſ-

sage de villes, qui tenoient pour le Roy, que ie deuina en fin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au trauers de son masque & des croix de sa cazaque on iroit lire iusques dans son cœur, ses secretes intentions. Tant est merueilleux l'effort de la conscience. Elle nous fait trahir, accuser, & combattre nous mesmes, & à faute de tesmoing estranger, elle nous produit contre nous,

*Occultum quatiens animo tortore flagellum.*

Ce conte est en la bouche des enfans. Bessus Pœonien reproché d'auoir de gayeté de cœur abbatu vn nid de moineaux, & les auoir tuez : disoit auoir eu raison, par ce que ces oyillons ne cessoient de l'accuser fausement du meurtre de son pere. Ce parricide iusques lors auoit esté occulte & inconnu : mais les furies vengeresses de la conscience, le firent mettre hors à celuy mesmes qui en deuoit porter la penitence. Hesiodé corrige le dire de Platon, que la peine suit de bien pres le peché : car il dit qu'elle naist en l'instant & quant & quant le peché. Quiconque attend la peine, illa souffre, & quiconque l'a meritée, l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy.

*Malum consilium consultori pessimum.*

Comme la mouche guespe picque & offense autrui, mais plus foy-mesme, car elle y perd son esguillon & sa force pour iamais ;

*vitæque in vulnere ponunt.*

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert



contre leur poison de contrepoison, par vne contrariété de nature. Aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre vn desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans & dormans,

*Quippe vbi se multi per somnia sæpe loquentes  
Aut morbo delirantes procraxe ferantur,  
Et celata diu in medium peccata dedisse.*

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, & puis bouillir dedans vne marmite, & que son cœur murmuroit en disant; Je te suis cause de tous ces maux. Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, par ce qu'ils ne se peuuent affeurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux mesmes,

*prima est hæc vltio, quòd se  
Iudice nemo nocens absolvitur.*

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'affeurance & de confiance. Et ie puis dire'auoir marché en plusieurs hazards, d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'auois de ma volonté & innocence de mes desseins.

*Conscia mens vt cuique sua est, ita concipit intra  
Pectora pro facto spemque metumque suo.*

Il y en a mille exemples : il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion estant vn iour accusé deuant le peuple Romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses iuges : Il vous siera bien, leur dit-il, de vouloir entreprendre

de iuger de la teste de celuy, par le moyen duquel vous auez l'autorité de iuger de tout le monde. Et vn'autre fois, pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus vn Tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : Allons, dit-il, mes citoyens, allons rendre graces aux Dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy-cy. Et se mettant à marcher deuant vers le temple, voylà toute l'assemblée, & son accusateur mesmes à sa suite. Et Petilius ayant esté suscitè par Caton pour luy demander compte de l'argent maniè en la prouince d'Antioche, Scipion estant venu au Senat pour cet effect, produisit le liure des raisons qu'il auoit deffous sa robbe, & dit, que ce liure en contenoit au vray la recepte & la mise : mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant, ne se vouloir pas faire cette honte à soy-mesme : & de ses mains en la presence du Senat le deschira & mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sceust contrefaire vne telle assurance : il auoit le cœur trop gros de nature, & accoustumé à trop haute fortune, dit Tite Liue, pour scauoir estre criminel, & se demettre à la bassesse de deffendre son innocence. C'est vne dangereuse inuention que celle des gehennes, & semble que ce soit plustost vn essay de patience que de verité. Et celuy qui les peut souffrir, cache la verité, & celuy qui ne les peut souffrir. Car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et au rebours, si celuy qui n'a pas fait ce dequoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoy ne le fera celuy qui l'a fait, vn si beau guerdon, que de la vie, luy estant proposé ? Je pense que le fondement de cette inuen-

tion, vient de la considération de l'effort de la conscience. Car au coupable il semble qu'elle aide à la torture pour luy faire confesser sa faute, & qu'elle l'affoiblisse : & de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est vn moyen plein d'incertitude & de danger. Que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefues douleurs?

*Etiam innocentes cogit mentiri dolor.*

D'où il aduient, que celuy que le iuge a gehenné pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir & innocent & gehenné. Mille & mille en ont chargé leur teste de faulces confessions. Entre lesquels ie loge Philotas, considérant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fit, & le progres de sa gehenne. Mais tant y a que c'est, dit-on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inuenter : bien inhumainement pourtant, & bien inutilement à mon aduis. Plusieurs nations moins barbares en cela que la Grecque & la Romaine, qui les appellent ainfin, estiment horrible & cruel de tourmenter & desrompre vn homme, de la faute duquel vous estes encore en doute. Que peut il mais de vostre ignorance? Estes vous pas iniustes, qui pour ne le tuer sans occasion, luy faites pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il ayme mieux mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, & qui souuent par son aspreté deuanee le supplice, & l'execute. Je ne sçay d'où ie tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice. Vne femme de village accusoit deuant le General d'armée, grand iusticier, vn soldat, pour auoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie

qui luy restoit à les substantier, cette armée ayant tout rauagé. De preuue il n'y en auoit point. Le General apres auoir sommé la femme, de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle feroit coupable de son accusation, si elle mentoit : & elle persistant, il fit ouurir le ventre au soldat, pour s'esclaircir de la verité du fait : & la femme se trouua auoir raison. Condemnation instructiue.





*De l'exercitation.*

CHAPITRE VI.



L est malaisé que le discours & l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soyent assez puissants pour nous acheminer iusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons & formons nostre ame par experience au train, auquel nous la voulons renger : autrement quand elle fera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée. Voylà pourquoy parmy les Philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couuert & en repos les rigueurs de la Fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimenter & nouveaux au combat : ains ils luy sont allez au deuant, & se sont iettez à escient à la preuue des difficultez. Les vns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à vne pauureté volontaire : les autres ont recherché le labeur, & vne austerité de vie penible, pour se durcir au mal & au trauail : d'autres se sont priuez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë & des membres propres à la generation, de peur que leur seruice trop plaissant & trop

mol, ne relaschaft & n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande befoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut ayder. On se peut par vsage & par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accidents : mais quant à la mort, nous ne la pouons essayier qu'une fois : nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons. Il s'est trouué anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme, de la gouter & sauourer : & ont bandé leur esprit, pour voir que c'estoit de ce passage : mais ils ne sont pas reuenus nous en dire les nouuelles.

*nemo expergitus exstat  
Frigida quem semel est vitæ pausa sequuta.*

Canius Iulius noble Romain, de vertu & fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce marault de Caligula : outre plusieurs merueilleuses preuues qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, vn Philosophe son amy luy demanda : Et bien Canius, en quelle démarche est à cette heure vostre ame ? que fait elle ? en quels pensemens estes vous ? Je pensois, luy respondit-il, à me tenir prest & bandé de toute ma force, pour voir, si en cet instant de la mort, si court & si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, & si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si i'en aprens quelque chose, en reuenir donner apres, si ie puis, aduertissement à mes amis. Cestuy-cy philosophe non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit-ce, & quelle fierté de cou-

rage, de vouloir que sa mort luy seruist de leçon,  
& auoir loisir de penser ailleurs en vn si grand affaire?

*ius hoc animi morientis habebat.*

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous appriuoiser à elle, & de l'essayer aucunement. Nous en pouuons auoir experience, sinon entiere & parfaite : aumoins telle qu'elle ne soit pas inutile, & qui nous rende plus fortifiez & asseurez. Si nous ne la pouuons ioindre, nous la pouuons approcher, nous la pouuons reconnoistre : & si nous ne donnons iusques à son fort, aumoins verrons nous & en pratiquerons les aduenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort. Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'interest nous perdons la connoissance de la lumiere & de nous ! A l'adventure pourroit sembler inutile & contre Nature la faculté du sommeil, qui nous priue de toute action & de tout sentiment, n'estoit que par iceluy Nature nous instruiet, qu'elle nous a pareillement faits pour mourir, que pour viure, & dès la vie nous presente l'éternel estat qu'elle nous garde apres icelle, pour nous y accoutumer & nous en oster la crainte. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur, & qui y ont perdu tous sentimens, ceux là à mon aduis ont esté bien pres de voir son vray & naturel visage. Car quant à l'instant & au point du passage, il n'est pas à craindre, qu'il porte avec soy aucun trauail ou desplaisir : d'autant que nous ne pouuons auoir nul sentiment, sans loisir. Nos souffrances ont befoing de temps, qui est si court & si

precipité en la mort, qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous auons à craindre : & celles-là peuuent tomber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination, que par effect. I'ay passé vne bonne partie de mon aage en vne parfaite & entiere santé : ie dy non seulement entiere, mais encore allegre & bouillante. Cet estat plein de verueur & de feste, me faisoit trouuer si horrible la consideration des maladies, que quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouué leurs pointures molles & lasches au prix de ma crainte. Voicy que i'espreuue tous les iours : Suif-ie à couuert chaudement dans vne bonne sale, pendant qu'il se passe vne nuit orageuse & tempesteuse : ie m'estonne & m'afflige pour ceux qui sont lors en la campagne : y suis-ie moy-mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousiours enfermé dans vne chambre, me sembloit insupportable : ie fus incontinent dressé à y estre vne semaine, & vn mois, plein d'émotion, d'alteration & de foiblesse : & ay trouué que lors de ma santé, ie plaingnois les malades beaucoup plus, que ie ne me trouue à plaindre moy-mesme, quand i'en suis ; & que la force de mon apprehension encherissoit pres de moitié l'essence & verité de la chose. I'espere qu'il m'en aduiendra de mesme de la mort : & qu'elle ne vaut pas la peine que ie prens à tant d'apprests que ie dresse, & tant de secours que i'appelle & assemble pour en soustenir l'effort. Mais à toutes aduantures nous ne pouons nous donner trop d'auantage. Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiemes, il ne me souuient pas bien de cela, m'estant allé vn iour promener à vne lieuë de chez moy, qui suis assis dans le moiau de tout le trouble



des guerres ciuiles de France; estimant estre en toute seureté, & si voisin de ma retraicte, que ie n'auoy point besoin de meilleur equipage, i'auoy pris vn cheual bien aisé, mais non guere ferme. A mon retour, vne occasion soudaine s'estant présentée de m'aider de ce cheual à vn seruice, qui n'estoit pas bien de son vsage, vn de mes gens grand & fort, monté sur vn puissant rouffin, qui auoit vne bouche desesperée, frais au demeurant & vigoureux, pour faire le hardy & deuancer ses compaignons, vint à le pouffer à toute bride droict dans ma route, & fondre comme vn colosse sur le petit homme & petit cheual, & le foudroyer de sa roideur & de sa pesanteur, nous enuoyant l'un & l'autre les pieds contre-mont: si que voila le cheual abbatu & couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renuerse, le visage tout meurtry & tout escorché, mon espée que i'auoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouuement, ny sentiment, non plus qu'une fouché. C'est le seul esuanouissement que i'aye senty, iusques à cette heure. Ceux qui estoient avec moy, apres auoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire reuenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras, & m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, enuiron vne demy lieuë Françoisé. Sur le chemin, & apres auoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé, ie commençay à me mouuoir & respirer: car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, Nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendy vn plein seau de bouillons de sang pur: & plusieurs fois par le che-

min, il m'en falut faire de meſme. Par là ie commençay à reprendre vn peu de vie, mais ce fut par les menus, & par vn ſi long traict de temps, que mes premiers ſentimens eſtoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie.

*Perche dubbioſa anchor del ſuo ritorno  
Non s'affecura attonita la mente.*

Cette recordation que i'en ay fort empreinte en mon ame, me repreſentant ſon viſage & ſon idée ſi pres du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand ie commençay à y voir, ce fut d'une veuë ſi trouble, ſi foible, & ſi morte, que ie ne diſcernois encores rien que la lumiere,

*— come quel ch'or apre, or chiude  
Gli occhi, mezzo tra'l ſonno è l'eſſer deſto.*

Quant aux fonctions de l'ame, elles naiſſoient avec meſme progrez, que celles du corps. Ie me vy tout ſanglant : car mon pourpoint eſtoit taché par tout du ſang que i'auoy rendu. La premiere penſée qui me vint, ce fut que i'auoy vne harquebuſade en la teſte : de vray en meſme temps, il s'en tiroit pluſieurs autour de nous. Il me ſembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des léures : ie fermois les yeux pour ayder, ce me ſembloit, à la pouſſer hors, & prenois plaifir à m'alanguir & à me laiſſer aller. C'eſtoit vne imagination qui ne faifoit que nager ſuperficiellement en mon ame, auſſi tendre & auſſi foible que tout le reſte : mais à la verité non ſeulement exempte de deſplaifir, ains meſlée à cette douceur, que ſentent ceux qui ſe laiſſent gliffer au ſom-

meil. Je croy que c'est ce même estat, où se trouuent ceux qu'on void défaillans de foiblesse, en l'agonie de la mort : & tiens que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soyent agitez de griéues douleurs, ou auoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon aduis, contre l'opinion de plusieurs, & même d'Estienne de la Boetie, que ceux que nous voyons ainsi renuersez & assoupis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc,

(vi morbi sæpe coactus  
Ante oculos aliquis nostros ut fulminis ictu  
Concidit, & spumas agit, ingemit, & fremit artus,  
Desipit, extentat neruos, torquetur, anhelat,  
Inconstanter & in iactando membra fatigat,)

ou blefsez en la teste, que nous oyons rommeller, & rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, & quelques mouuemens que nous leur voyons faire du corps : i'ay tousiours pensé, dis-ie, qu'ils auoient & l'ame & le corps enfeveli, & endormy.

*Viuit & est vitæ nescius ipse suæ.*

Et ne pouuois croire qu'à vn si grand estonnement de membres, & si grande défaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se recognoistre : & que par ainsin ils n'auoient aucun discours qui les tourmentast, & qui leur peust faire iuger & sentir la misere de leur condition, & que par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable

& horrible, que d'auoir l'ame vifue, & affligée, fans moyen de se declarer. Comme ie dirois de ceux qu'on enuoye au fupplice, leur ayant couppé la langue : si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompagnée d'un ferme visage & graue. Et comme ces miserables prisonniers qui tombent es mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traitement, pour les contraindre à quelque rançon excessiue & impossible : tenus cependant en condition & en lieu, où ils n'ont moyen quelconque d'expression & signification de leurs pensées & de leur misere. Les Poëtes ont feint quelques Dieux fauorables à la deliurance de ceux qui trainoient ainfin vne mort languiffante :

*hunc ego Diti*

*Sacrum iussa fero, réque isto corpore soluo.*

Et les voix & responfes courtes & descoufues, qu'on leur arrache quelquefois à force de crier autour de leurs oreilles, & de les tempefter, ou des mouuemens qui semblent auoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins vne vie entiere. Il nous aduient ainfi sur le beguayement du sommeil, auant qu'il nous ait du tout faisis, de sentir comme en songe, ce qui se fait autour de nous, & fuyure les voix, d'une ouye trouble & incertaine, qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame : & faisons des responfes à la fuite des dernieres paroles, qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens. Or à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne fay nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure. Car premierement

estant tout esuanouy, ie me trauaillois d'entr'ouurir mon pourpoint à beaux ongles, car i'estoy defarmé, & si sçay que ie ne sentoie en l'imagination rien qui me blessast. Car il y a plusieurs mouuemens en nous, qui ne partent pas de nostre ordonnance.

*Semianimésque micant digiti, ferrúmque retrahant.*

Ceux qui tombent, eslancent ainsi les bras au deuant de leur cheute, par vne naturelle impulsion, qui fait que nos membres se prestent des offices, & ont des agitations à part de nostre discours :

*Falciferos memorant currus abscindere membra,  
Vt tremere in terra videatur ab artubus, id quod  
Decidit abscissum, cum mens tamen atque hominis vis  
Mobilitate mali non quit sentire dolorem.*

L'auoy mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souuent, où il nous demange, contre l'aduis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, & des hommes mesmes, apres qu'ils font trespassez, ausquels on voit resserrer & remuer des muscles. Chacun sçait par experience, qu'il a des parties qui se branslent, dressent & couchent souuent sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorfe, ne se peuuent dire nostres. Pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier : & les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute auoit desia couru, & que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses : non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on

me demandoit, mais encore ils disent que ie m'aduifay de commander qu'on donnast vn cheual à ma femme, que ie voyoy s'empestrer & se tracasser dans le chemin, qui est montueux & mal-aisé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esueillée; si est-ce que ie n'y estois aucunement : c'estoyent des pensemens vains en nuë, qui estoient esmeuz par les sens des yeux & des oreilles : ils ne venoyent pas de chez moy. Je ne sçauoy pourtant ny d'où ie venoy, ny où i'alay, ny ne pouuois poiser & considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legers effects, que les sens produysoyent d'eux mesmes, comme d'un vfrage : ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legerement, & comme lechée seulement & arrosée par la molle impression des sens. Cependant mon affiette estoit à la verité tref-douce & paisible : ie n'auoy affliction ny pour autrui ny pour moy : c'estoit vne langueur & vne extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie senty vne infinie douceur à ce repos : car i'auoy esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui auoyent pris la peine de me porter sur leurs bras, par vn long & tref-mauuais chemin, & s'y estoient laissez deux ou trois fois les vns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy ie n'en receuz aucun, tenant pour certain, que i'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir vne mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, & celle du corps d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement, & d'une façon si molle & si aisée, que ie ne sens guere autre action moins poissante que celle-la estoit. Quand ie vins à reuiure, & à reprendre mes forces,

*Vt tandem sensus conualuere mei,*

qui fut deux ou trois heures apres, ie me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus & froissez de ma cheute, & en fus si mal deux ou trois nuits apres, que i'en cuiday remourir encore vn coup : mais d'une mort plus vifue, & me sens encore de la secouffe de cette froissure. Je ne veux pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peuz remettre, ce fut la souuenance de cet accident : & me fis redire plusieurs fois, où i'alloy, d'où ie venoy, à quelle heure cela m'estoit aduenu, auant que de le pouuoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit, en faueur de celuy, qui en auoit esté cause, & m'en forgeoit on d'autres. Mais long temps apres, & le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouuir, & me représenter l'estat, où ie m'estoy trouué en l'instant que i'auoy aperçeu ce cheual fondant sur moy (car ie l'auoy veu à mes talons, & me tins pour mort : mais ce pensement auoit esté si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer) il me sembla que c'estoit vn esclair qui me frapoit l'ame de secouffe, & que ie reuenoy de l'autre monde. Ce conte d'un euenement si leger, est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tirée pour moy : car à la verité pour s'apriuoiser à la mort, ie trouue qu'il n'y a que de s'en auoifiner. Or, comme dit Pline, chacun est à soy-mesmes vne tres bonne discipline, pourueu qu'il ait la suffisance de s'espier de pres. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude : & n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. Et ne me doit on pourtant sçauoir mauuais gré, si ie la communique. Ce qui me sert, peut aussi

par accident seruir à vn autre. Au demeurant, ie ne gaste rien, ie n'vse que du mien. Et si ie fay le fol, c'est à mes despends, & sans l'interest de personne : car c'est en follie, qui meurt en moy, qui n'a point de fuitte. Nous n'auons nouuelles que de deux ou trois anciens, qui ayent battu ce chemin : & si ne pouuons dire, si c'est du tout en pareille maniere à cette-cy, n'en connoissant que les noms. Nul depuis ne s'est ietté sur leur trace. C'est vne espi-neuse entreprinse, & plus qu'il ne semble, de fuyure vne alleure si vagabonde, que celle de nostre esprit : de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes : de choisir & arrester tant de menus airs de ses agitations : & est vn amusement nouveau & extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde : ouy, & des plus recommandées. Il y a plusieurs années que ie n'ay que moy pour visée à mes pensées, que ie ne contrerolle & n'estudie que moy. Et si i'estudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des autres sciences, sans comparaison moins vtils, ie fay part de ce que i'ay apprins en cette cy : quoy que ie ne me contente guere du progres que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté, à la description de soy-mesmes, ny certes en vtilité. Encore se faut il testonner, encore se faut il ordonner & rengier pour sortir en place. Or ie me pare sans cesse : car ie me descriis sans cesse. La coustume a faict le parler de soy, vicieux : & le prohibe obstinément en hayne de la ventance, qui semble tousiours estre attachée aux propres tesmoignages. Au lieu qu'on doit mou-cher l'enfant, cela s'appelle l'ensifer,



*In viciū ducit culpæ fuga.*

Ie trouue plus de mal que de bien à ce remede. Mais quand il seroit vray, que ce fust necessairement, presomption, d'entretenir le peuple de foy : ie ne doy pas suyuant mon general dessein, refuser vne action qui publie cette maladiue qualite, puis qu'elle est en moy : & ne doy cacher cette faute, que i'ay non seulement en vsage, mais en profession. Toutesfois à dire ce que i'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin, par ce que plusieurs s'y enyurent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et croy de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillancé. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les Saints, que nous oyons si hautement parler d'eux, ny les Philosophes, ny les Theologiens ne se brident. Ne fay-ie moy, quoy que ie soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escriuent à point nommé, aumoins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se ietter bien auant sur le trottoir. Dequoy traite Socrates plus largement que de foy? A quoy achemine il plus souuent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur liure, mais de l'estre & branle de leur ame? Nous nous difons religieusement à Dieu, & à nostre confesseur, comme noz voisins à tout le peuple. Mais nous n'en difons, me respondra-on, que les accusations. Nous difons donc tout : car nostre vertu mesme est fautive & repentable. Mon mestier & mon art, c'est viure. Qui me defend d'en parler selon mon sens, experience & vsage : qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon foy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire, de foy-mesme

publier ses valeurs, que ne met Cicero en auant l'eloquence de Hortense; Hortense celle de Cicero? A l'aduenture entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouurage & effects, non nuement par des paroles. Ie peins principalement mes cogitations, subiect informe, qui ne peut tomber en production ouuragere. A toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix. Des plus sages hommes, & des plus deuots, ont vescu fuyants tous apparens effects. Les effects diroyent plus de la Fortune, que de moy. Ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement & incertainement. Eschantillons d'une montre particuliere. Ie m'estalle entier : c'est vn *skeletos*, où d'une veuë les veines, les muscles, les tendons paroissent, chascue piece en son siege. L'effect de la toux en produisoit vne partie : l'effect de la palleur ou battement de cœur vn'autre, & douteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris; c'est moy, c'est mon essence. Ie tien qu'il faut estre prudent à estimer de soy, & pareillement consciencieux à en tesmoigner : soit bas, soit haut, indifferemment. Si ie me semblois bon & sage tout à fait, ie l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de soy, qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie : se payer de moins, qu'on ne vaut, c'est lascheté & pusillanimité selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté : & la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousiours presomption, c'est encore souuent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soy indiscrete, est à mon aduis la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui en defendant le parler de soy,

defendent par consequent encore plus de penser à foy. L'orgueil gift en la pensée : la langue n'y peut auoir qu'une bien legere part. De s'amuser à foy, il leur semble que c'est se plaire en foy : de se hanter & pratiquer, que c'est se trop cherir. Mais cet excez naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement, qui se voyent apres leurs affaires, qui appellent resuerie & oyfiueté de s'entretenir de foy, & s'estoffer & bastir, faire des chasteaux en Espaigne : s'estimants chose tierce & estrangere à eux mesmes. Si quelcun s'enyure de sa science, regardant souz foy : qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouuant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flatueuse presomption de sa vaillance, qu'il se ramentoie les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgeuillira celuy, qui mettra quand & quand en compte, tant d'imparfaites & foibles qualitez autres, qui sont en luy, & au bout, la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates auoit seul mordu à certes au precepte de son Dieu, de se connoistre, & par cet estude estoit arriué à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de Sage. Qui se connoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à connoistre par sa bouche.





*Des recompenses d'honneur.*

CHAPITRE VII.



**C**eux qui escriuent la vie d'Auguste Cæsar, remerquent cecy en sa discipline militaire, que des dons il estoit merueilleusement liberal enuers ceux qui le meritoient : mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autant espargnant. Si est-ce qu'il auoit esté luy mesme gratifié par son oncle, de toutes les recompenses militaires, auant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté vne belle inuention, & receuë en la plus part des polices du monde, d'establir certaines merques vaines & sans prix, pour en honorer & recompenser la vertu : comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le priuilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogatiue d'aucuns furnoms & titres, certaines merques aux armoiries, & choses semblables, dequoy l'vsage a esté diuersement receu selon l'opinion des nations, & dure encores. Nous auons pour nostre part, & plusieurs de nos voisins, les ordres de cheualerie, qui ne

font establis qu'à cette fin. C'est à la verité vne bien bonne & profitable coustume, de trouuer moyen de recognoistre la valeur des hommes rares & excellens, & de les contenter & satisfaire par des payemens, qui ne chargent aucunement le public, & qui ne coustent rien au Prince. Et ce qui a esté tousiours conneu par experience ancienne, & que nous auons autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens de qualité auoyent plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y auoit du gain & du profit, cela n'est pas sans raison & grande apparence. Si au prix qui doit estre simplement d'honneur, on y melle d'autres commoditez, & de la richesse : ce meslange au lieu d'augmenter l'estimation, il la rauale & en retranche. L'ordre Saint Michel, qui a esté si long temps en credit parmy nous, n'auoit point de plus grande commodité que celle-la, de n'auoir communication d'aucune autre commodité. Cela faisoit, qu'autre-fois il n'y auoit ne charge ny estat, quel qu'il fust, auquel la Noblesse pretendist avec tant de desir & d'affection, qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect & de grandeur : la vertu embrassant & aspirant plus volontiers à vne recompense purement sienne, plustost glorieuse, qu'utile. Car à la verité les autres dons n'ont pas leur vsage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions. Par des richesses on satisfait le seruice d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancier, le voltiger, le parler, & les plus viles offices qu'on recoiue : voire & le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merueille si la vertu reçoit & desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre & particuliere,

toute noble & genereuse. Auguste auoit raison d'estre beaucoup plus mefnager & espargnant de cette-cy, que de l'autre : d'autant que l'honneur, c'est vn priuilege qui tire sa principale essence de la rareté : & la vertu mesme.

*Cui malus est nemo, quis bonus esse potest?*

On ne remerque pas pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soin de la nourriture de les enfans, d'autant que c'est vne action commune, quelque iuste qu'elle soit : non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesmes. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance : car c'estoit vne vertu populaire en leur nation : & aussi peu de la fidelité & mespris des richesses. Il n'eschoit pas de recompense à vne vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume : & ne scay auec, si nous l'appellerions iamais grande, estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur, n'ont autre prix & estimation que cette là, que peu de gens en iouyssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouueroit plus d'hommes qu'au temps passé, qui meritaissent nostre ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peut aysément aduenir que plus le meritent : car il n'est aucune des vertuz qui s'espande si aysément que la vaillance militaire. Il y en a vne autre vraye, parfaite & philosophique, dequoy ie ne parle point (& me sers de ce mot, selon nostre vsage) bien plus grande que cette cy, & plus pleine : qui est vne force & assurance de l'ame, mesprisant également toute sorte de contraires accidens ; equable, vniforme & constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon.

L'usage, l'institution, l'exemple & la coutume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle, dequoy ie parle, & la rendent aysement vulgaire, comme il est tresayzé à voir par l'experience que nous en donnent nos guerres ciuiles. Et qui nous pourroit ioindre à cette heure, & acharner à vne entreprise commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain, que la recompense de l'ordre ne touchoit pas au temps passé seulement la vaillance, elle regardoit plus loing. Ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un Capitaine fameux. La science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable : on y requeroit anciennement vne expertise bellique plus vniuerselle, & qui embrassast la plus part & plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim eadem militares & imperatorie artes sunt*, qui fust encore, outre cela de condition accommodable à vne telle dignité. Mais ie dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouuoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal : & eust mieux valu faillir à n'en estrener pas tous ceux, à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une inuention si vtile. Aucun homme de cœur ne daigne s'auantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs. Et ceux d'aujourd'huy qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là, au reng de ceux à qui on fait tort d'espandre indignement & auilir cette marque qui leur estoit particulièrement deuë. Or de s'attendre en effaçant & abolissant cette-cy, de pouuoir soudain remettre en credit, & renoueller vne semblable coutume, ce n'est pas entreprise propre à

vne saison si licentieufe & malade, qu'est celle, où nous nous trouuons à present : & en aduiendra que la derniere encourra dès sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouuel ordre, auroient besoing d'estre extremement tendues & contraintes, pour luy donner autorité : & cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte & réglée. Outre ce qu'auant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, & du mespris auquel il est cheut. Ce lieu pourroit receuoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, & difference de cette vertu aux autres : mais Plutarque estant souuent retombé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dit. Cecy est digne d'estre considéré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de valeur : & qu'à nostre vsage, quand nous disons vn homme qui vaut beaucoup, ou vn homme de bien, au stile de nostre Cour, & de nostre Noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme : d'une façon pareille à la Romaine. Car la generale appellation de vertu prend chez eux etymologie de la force. La forme propre, & seule, & effencielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vray-semblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, & qui a donné aduantage aux vns sur les autres, ç'a esté cette-cy : par laquelle les plus forts & courageux se sont rendus maistres des plus foibles, & ont acquis reng & reputation particuliere : d'où luy est demeuré cet honneur & dignité de langage : ou bien que ces nations estans tres-belliqueuses, ont donné



le prix à celle des vertus, qui leur estoit plus familiere, & le plus digne tiltre. Tout ainsi que nostre passion, & cette sieureuse sollicitude que nous auons de la chasteré des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, vne femme de bien, & femme d'honneur & de vertu, ce ne soit en effect à dire autre chose pour nous, qu'une femme chaste : comme si pour les obliger à ce deuoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, & leur laschions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy.





## DE L'AFFECTION DES PERES

AVX ENFANTS.

### CHAPITRE VIII.

*A Madame d'Esiffac.*



ADAME, si l'estrangeté ne me fauve, & la nouuelleré, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne fors iamais à mon honneur de cette sorte entreprinse : mais elle est si fantastique, & a vn visage si esloigné de l'vsage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est vne humeur melancolique, & vne humeur par consequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que ie m'estoy ietté, qui m'a mis premierement en teste cette resuerie de me mesler d'escrire. Et puis me trouuant entierement despourueu & vuide de toute autre matiere, ie me suis présenté moy-mesmes à moy pour argument & pour subiect. C'est le seul liure au monde de son espece, & d'un dessein faroufche & extrauaguant. Il n'y a rien aussi en cette besoigne

digne d'être remerqué que cette bizarrerie : car à vn subiect si vain & si vil, le meilleur ouurier du monde n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face conte. Or Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié vn traitt d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur, que i'ay tousiours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous auez montrée à vos enfans, tient l'un des premiers reings. Qui sçaura l'age auquel Monsieur d'Estissac vostre mari vous laissa veufue, les grands & honorables partis, qui vous ont esté offerts, autant qu'à Dame de France de vostre condition, la constance & fermeté dequoy vous auez soustenu tant d'années & au trauers de tant d'espineuses difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France, & vous tiennent encores assiegée, l'heureux acheminement que vous y auez donné, par vostre seule prudence ou bonne Fortune : il dira aisément avec moy, que nous n'auons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je louë Dieu, Madame, qu'elle aye esté si bien employée : car les bonnes esperances que donne de foy Monsieur d'Estissac vostre fils, asseurent assez que quand il sera en age, vous en tirerez l'obeissance & reconnoissance d'un tres-bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remerquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veux, si ces escrits viennent un iour à luy tomber en main, lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il recoiue de moy ce tesmoignage en toute verité : qui luy sera encore plus visuellement tesmoi-

gné par les bons effects, dequoy si Dieu plaist il se ressentira, qu'il n'est Gentil-homme en France, qui doive plus à sa mere qu'il fait, & qu'il ne peut donner à l'aduenir plus certaine preuue de sa bonté, & de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se voye vniuersellement & perpetuellement empreint aux bestes & en nous, ce qui n'est pas sans controuerse, ie puis dire à mon aduis, qu'apres le soin que chascun animal a de sa conseruation, & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance, tient le second lieu en ce rang. Et parce que Nature semble nous l'auoir recommandée, regardant à estendre & faire aller auant, les pieces successiues de cette sienne machine : ce n'est pas merueille, si à reculons des enfans aux peres, elle n'est pas si grande. Ioint cette autre consideration Aristotelique : que celui qui bien fait à quelcun, l'aime mieux, qu'il n'en est aimé. Et celui à qui il est deu, aime mieux, que celui qui doit : & tout ouurier aime mieux son ouurage, qu'il n'en feroit aimé, si l'ouurage auoit du sentiment : d'autant que nous auons cher, estre, & estre consiste en mouuement & action. Parquoy chascun est aucunement en son ouurage. Qui bien fait, exerce vne action belle & honneste : qui reçoit, l'exerce vile seulement. Or l'vile est de beaucoup moins aimable que l'honneste. L'honneste est stable & permanent, fournissant à celui qui l'a fait, vne gratification constante. L'vile se perd & eschappe facilement, & n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté. Et donner, est de plus de coust que le prendre. Puis qu'il a pleu à Dieu nous doiuer de

quelque capacité de discours, affin que comme les bestes nous ne fussions pas seruellement assubiectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement & liberté volontaire : nous deuons bien prester vn peu à la simple autorité de Nature : mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit auoir la conduite de nos inclinations. L'ay de ma part le goust estrangement mouffe à ces propensions, qui sont produites en nous sans l'ordonnance & entremise de nostre iugement. Comme sur ce subiect, duquel ie parle, ie ne puis receuoir cette passion, dequoy on embrasse les enfans à peine encore naiz, n'ayants ny mouuement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables : & ne les ay pas souffert volontiers nourrir pres de moy. Vne vraye affection & bien réglée, deuroit naistre, & s'augmenter avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eux ; & lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant & quant la raison, les cherir d'une amitié vraiment paternelle ; & en iuger de mesme s'ils sont autres, nous rendans tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souuent au rebours, & le plus communement nous nous sentons plus esmeuz des trepignemens, ieux & niaiseries pueriles de noz enfans, que nous ne faisons apres, de leurs actions toutes formées : comme si nous les auions aymez pour nostre passe-temps, comme des guenons, non comme des hommes. Et tel fournit bien liberalement de iouëts à leur enfance, qui se trouue ressermé à la moindre despence qu'il leur faut estans en aage. Voire il semble que la ialousie que nous auons de les voir paroistre & iouyr du monde, quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus

espargnans & restrains enuers eux. Il nous fâsche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir. Et si nous auions à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuuent, à dire verité, estre, ny viure, qu'aux despens de nostre estre & de nostre vie, nous ne deuions pas nous meller d'estre peres. Quant à moy, ie treuue que c'est cruauté & iniustice de ne les receuoir au partage & societé de noz biens, & compagnons en l'intelligence de noz affaires domestiques, quand ils en sont capables, & de ne retrancher & resserer noz commoditez pour prouuoir aux leurs, puis que nous les auons engendrez à cet effect. C'est iniustice de voir qu'un pere vieil, cassé, & demy-mort, iouysse seul à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'auancement & entretien de plusieurs enfans, & qu'il les laisse cependant par faute de moyen, perdre leurs meilleures années, sans se pouffer au seruice public, & cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouuoir à leur besoing. Comme i'ay veu de mon temps, plusieurs ieunes hommes de bonne maison, si addonnez au larcin, que nulle correction les en pouuoit destourner. I'en cognois un bien apparenté, à qui par la priere d'un sien frere, tres-honneste & braue Gentil-homme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il auoit esté acheminé à cett'ordure, par la rigueur & auarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouuoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larrecin des bagues d'une dame, au leuer de laquelle il s'estoit trouué avec beaucoup d'autres. Il me fit souuenir du compte que i'auois ouy faire d'un

autre Gentil-homme, si fait & façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant apres à estre maistre de ses biens, delibéré d'abandonner cette trafique, il ne se pouuoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose, dequoy il eust besoin, de la desrobber, en peine de l'enuoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez & duitz à cela, que parmy leurs compagnons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Galcon, & si n'est vice auquel ie m'entende moins. Je le hay vn peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours : seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est à la verité vn peu plus descrié que les autres de la Françoisse nation. Si est-ce que nous auons veu de nostre temps à diuerses fois, entre les mains de la Iustice, des hommes de maison, d'autres contrées, conuaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette desbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que fit vn iour vn Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruit & vsage, que pour se faire honorer & rechercher aux siens; & que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en autorité en sa famille, & pour euitier qu'il ne vint à mespris & desdain à tout le monde (de vray non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'auarice) cela est quelque chose : mais c'est la medecine à vn mal, duquel on deuoit euitier la naissance. Vn pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit

nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu, & par sa suffisance, & aymable par sa bonté & douceur de ses mœurs. Les cendres mêmes d'une riche matiere, elles ont leur prix : & les os & reliques des personnes d'honneur, nous auons accoustumé de les tenir en respect & reuerence. Nulle vieillesse peut estre si caducque & si rance, à vn personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable ; & notamment à ses enfans, desquels il faut auoir réglé l'ame à leur deuoir par raison, non par necessité & par le besoin, ny par rudesse & par force.

*Errat longè, mea quidem sententia,  
Qui imperium credat esse grauius aut stabilius,  
Vt quod fit, quàm illud quod amicitia adiungitur.*

L'accusé toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur, & la liberté. Il y a ie ne sçay quoy de seruiile en la rigueur, & en la contrainte : & tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, & par prudence, & adresse, ne se fait iamais par la force. On m'a ainfin esleué : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, & bien mollement. L'ay deu la pareille aux enfans que i'ay eu. Ils me meurent tous en nourrisse : mais Leonor, vne seule fille qui est eschappée à cette infortune, a ataint six ans & plus, sans qu'on ayt employé à sa conduite, & pour le chastiment de ses fautes pueriles, l'indulgence de sa mere s'y appliquant aysément, autre chose que parolles, & bien douces. Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que ie sçay estre iuste & naturelle.



l'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela vers des masses, moins nais à servir, & de condition plus libre : i'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité & de franchise. Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastrés. Voulons nous estre ayez de noz enfans? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort? (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*) accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si ieunes que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur. Car cet inconuenient nous iette à plusieurs grandes difficultez. Je dy specialement à la Noblesse, qui est d'une condition oyssive, & qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes : car ailleurs, où la vie est questuaire, la pluralité & compagnie des enfans, c'est vn agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux vils & instrumens à s'enrichir. Je me mariay à trente trois ans, & louë l'opinion de trente cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie auant les trente : mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage apres cinquante cinq : & condamne leur engeance indigne d'aliment & de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes : qui ieune, respondit à sa mere le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps : &, deuenu sur l'aage, qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'auoir eu accointance de femme, auant l'aage de vingt ans : & recommandoient singulierement aux hommes, qui se vouloient

dresser pour la guerre, de conseruer bien auant en l'aage leur pucelage; d'autant que les courages s'amolissent & diuertissent par l'accouplage des femmes.

*Ma hor congiunto à giouinetta sposa,  
Lieto homai de' figli era inuilito  
Ne gli effetti di padre & di marito.*

Muleaffes Roy de Thunes, celuy que l'Empereur Charles cinquiesme remit en ses Estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appellant brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'hystoire Grecque remarque de Iecus Tarentin, de Chryso, d'Astylus, de Diopompus, & d'autres, que pour maintenir leurs corps fermes au seruice de la course des ieux Olympiques, de la Palæstrine, & tels exercices, ils se priuerent autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte Venerien. En certaine contrée des Indes Espagnolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'apres quarante ans, & si le permettoit-on aux filles à dix ans. Vn Gentil-homme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy-mesme au train de paroistre & aux voyages des guerres, & en la cour de son Prince : il a besoin de ses pieces; & en doit certainement faire part, mais telle part, qu'il ne s'oublie pas pour autrui. Et à celuy-là peut seruir iustement cette responce que les peres ont ordinairement en la bouche : Je ne me veux pas despouiller deuant que de m'aller coucher. Mais vn pere atterré d'années & de maux, priué par sa foiblesse & faute de fanté, de la commune société des hommes, il se fait tort, & aux siens, de couuer inutilement vn grand tas de richesses. Il est assez en

estât, s'il est sage, pour auoir desir de se despouiller pour se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à vne robbe de nuit bien chaude : le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en estrener volontiers ceux, à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que Nature l'en priue : autrement sans doute il y a de la malice & de l'enuie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquieme fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre, d'auoir sçeu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robes nous chargent & empeschent, & de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il resigna ses moyens, grandeur & puissance à son fils, lors qu'il sentit defaillir en soy la fermeté & la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y auoit acquise.

*Solue senescentem maturè sanus equum, ne  
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.*

Cette faute, de ne se sçauoir recognoistre de bonne heure, & ne sentir l'impuissance & extreme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & à l'ame, qui à mon opinion est esgale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps & cognu familièrement, des personnages de grande autorité, qu'il estoit bien aisé à voir, estre merueilleusement descheuz de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputation qu'ils en auoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse pour leur honneur volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur aise, & deschargez des occupa-

tions publiques & guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espauls. L'ay autrefois esté priué en la maison d'un Gentilhomme veuf & fort vieil, d'une vieillese toutefois assez verte. Cettuy-cy auoit plusieurs filles à marier, & un fils desia en aage de paroistre; cela chargeoit sa maison de plusieurs despences & visites estrangeres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus, pour auoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un iour un peu hardiment, comme i'ay accoustumé, qu'il luy fieroit mieux de nous faire place, & de laisser à son fils sa maison principale, car il n'auoit que celle-là de bien logée & accommodée, & se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puis qu'il ne pouoit autrement euitier nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis, & s'en trouua bien. Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairerois, moy qui suis à mesme de iouer ce rolle, la iouissance de ma maison & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion : ie leur en lairerois l'usage, par ce qu'il ne me seroit plus commode. Et de l'autorité des affaires en gros, ie m'en reseruerois autant qu'il me plairoit. Ayant tousiours iugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouuernement de ses affaires, & de pouoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens : leur fournissant d'instruction & d'aduis suyuant l'experience qu'il en a, & d'acheminer luy mesme l'ancien honneur & ordre de sa maison en la

main de ses successeurs, & se respondre par là, des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et pour cet effect, ie ne voudrois pas fuir leur compagnie, ie voudrois les esclairer de pres, & iouyr selon la condition de mon aage, de leur allegresse, & de leurs festes. Si ie ne viuoy parmy eux (comme ie ne pourroy sans offencer leur assemblée par le chagrin de mon aage, & l'obligation de mes maladies, & sans contraindre aussi & forcer les regles & façons de viure que i'auroy lors) ie voudroy au moins viure pres d'eux en vn quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie vy il y a quelques années, vn Doyen de S. Hilaire de Poitiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que lors que i'entray en sa chambre, il y auoit vingt deux ans, qu'il n'en estoit fortý vn seul pas; & si auoit toutes ses actions libres & aysées, sauf vn reume qui luy tomboit sur l'estomac. A peine vne fois la sepmaine, vouloit-il permettre qu'aucun entraist pour le voir. Il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre seul, sauf qu'un valet luy portoit vne fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer & sortir. Son occupation estoit se promener, & lire quelque liure, car il cognoissoit aucunement les lettres, obstiné au demeurant de mourir en cette desmarche, comme il fit bien tost apres. L'essayeroy par vne douce conuersation, de nourrir en mes enfans vne viue amitié & bien-vueillance non feinte en mon endroict. Ce qu'on gaigne aisément enuers des natures bien nées : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à milliers, il les faut hayr & fuyr pour telles. Je veux mal à cette coustume, d'interdire aux enfans l'appella-

tion paternelle, & leur en enioindre vn' estrangere, comme plus reuerentiale : Nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourueu à nostre autorité. Nous appellons Dieu tout-puissant, pere, & desdaignons que noz enfans nous en appellent. L'ay reformé cett' erreur en ma famille. C'est aussi folie & iniustice de priuer les enfans qui sont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit vne morgue austere & desdaigneuse, esperant par là, les tenir en crainte & obeissance. Car c'est vne farce tref-inutile, qui rend les peres ennuieux aux enfans, & qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse & les forces en la main, & par consequent le vent & la faueur du monde; & reçoient auecques mocquerie, ces mines fieres & tyranniques, d'un homme qui n'a plus de sang, ny au cœur, ny aux veines : vrais espouuantails de cheneuiere. Quand ie pourroy me faire craindre, i'aimeroiy encore mieux me faire aymer. Il y a tant de fortes de deffauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection & amour des siens : le commandement & la crainte, ce ne sont plus ses armes. L'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse auoit esté tres-imperieuse, quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe faiblement ce qu'il se peut, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France, il se ronge de soing & de vigilance, tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du celier, voire & de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibbessiere, plus chèrement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'espargne & chicheté de sa table, tout est en desbauche en diuers reduits de

sa maison, en ieu, & en despence, & en l'entretien des comptes de sa vaine cholere & prouuoiance. Chacun est en sentinelle contre luy. Si par fortune quelque chetif seruiteur s'y addonne, soudain il luy est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieilleffe mord si volontiers de foy-mesme. Quantes fois s'est-il vanté à moy, de la bride qu'il donnoit aux fiens, & exacte obeissance & reuerence qu'il en receuoit ; combien il voyoit clair en ses affaires !

*Ille solus nescit omnia.*

Je ne sçache homme qui peult apporter plus de parties & naturelles & acquises, propres à conseruer la maistrise, qu'il fait, & si en est descheu comme vn enfant. Partant l'ay-ie choisi parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à vne question scholastique, s'il est ainfi mieux, ou autrement. En presence, toutes choses luy cedent. Et laisse-on ce vain cours à son autorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-il congé à vn valet ? il plie son paquet, le voila party : mais hors de deuant luy seulement. Les pas de la vieilleffe sont si lents, les sens si troubles, qu'il viura & fera son office en mesme maison, vn an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque depesche, qui desplaist ? on la supprime : forgeant tantost apres, assez de causes, pour excuser la faute d'execution ou de responce. Nulles lettres esfrangeres ne luy estants premierement apportées,

il ne void que celles qui semblent commodés à la science. Si par cas d'aduanture il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne, de les luy lire, on y trouue sur le champ ce qu'on veut : & fait-on à tous coups que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne void en fin affaires, que par vne image disposée & desseignée & satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'esueille son chagrin & son courroux. L'ay veu souz des figures différentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect. Il est tousiours procliue aux femmes de disconuenir à leurs maris. Elles saisissent à deux mains toutes couuertures de leur contraster : la premiere excuse leur sert de plenièr iustification. L'en ay veu, qui desrobboit gros à son mary, pour disoit-elle à son confesseur, faire ses aumosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation. Nul maniemment leur semble auoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary. Il faut qu'elles l'vsurpent ou finement, ou fierement, & tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace & de l'autorité. Comme en mon propos, quand c'est contre vn pauvre vieillard, & pour des enfans, lors empoignent elles ce tiltre, & en seruent leur passion, avec gloire : & comme en vn commun seruage, monopolent facilement contre sa domination & gouvernement. Si ce sont masses, grands & fleurissans, ils subornent aussi incontinent ou par force, ou par faueur, & maistre d'hostel & receueur, & tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi & indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre,



il ne nous a pas voulu aduertir, que femme, fils, & valet, autant d'ennemis à nous. Rien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'ina-perceurance & d'ignorance, & facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous; mesme en ce temps, où les Iuges qui ont à decider noz controuerfes, sont communément partisans de l'enfance & interessez? Au cas que cette pipperie m'eschappe à voir, aumoins ne m'eschappe-il pas, à voir que ie suis tref-pippable. Et aura-on iamaiaffez dit, de quel prix est vn amy, à comparaison de ces liaisons ciuiles? L'image mesme, que i'en voy aux bestes, si pure, avec quelle religion ie la respecte! Si les autres me pippent, au moins ne me pippe-je pas moy-mesme à m'estimer capable de m'en garder : ny à me ronger la ceruelle pour m'en rendre. Ie me sauue de telles trahisons en mon propre giron, non par vne inquiete & tumultuaire curiosité, mais par diuersion plustost, & resolution. Quand i'oy reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy : ie tourne incontinent les yeux à moy, voir comment i'en suis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'aduertit & m'esueille de ce costé-là. Tous les iours & à toutes heures, nous difons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous scauions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration. Et plusieurs autheurs blessent en cette maniere la protection de leur cause, courant en auant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, & lançant à leurs ennemis des traits, propres à leur estre relancez plus auantageusement. Feu M. le Marechal de Monluc, ayant perdu son filz, qui mourut en l'Isle de Maderes, braue Gentil-homme à la verité & de grande esperance, me faisoit fort

valoir entre les autres regrets, le desplaistr & creue-cœur qu'il sentoit de ne s'estre iamais communiqué à luy : & sur cette humeur d'une grauité & grimace paternelle, auoir perdu la commodité de goustier & bien cognoistre son filz ; & aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, & le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroidie & pleine de mespris, & a emporté cette creance, que ie n'ay sçeu ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy-ie à descouurir cette singuliere affection que ie luy portoy dans mon ame ? estoit-ce pas luy qui en deuoit auoir tout le plaisir & toute l'obligation ? Le me suis contrainct & gehenné pour maintenir ce vain masque : & y ay perdu le plaisir de sa conuersation, & sa volonté quant & quant, qu'il ne me peut auoir portée autre que bien froide, n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny senti qu'une façon tyrannique. Je trouue que cette plainte estoit bien prise & raisonnable. Car comme ie sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de noz amis, que celle que nous apporte la science de n'auoir rien oublié à leur dire, & d'auoir eu avec eux une parfaite & entiere communication. O mon amy ! En vaux-ie mieux d'en auoir le goust, ou si i'en vaux moins ? i'en vaux certes bien mieux. Son regret me console & m'honore. Est-ce pas un pieux & plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamais les obseques ? Est-il iouissance qui vaille cette priuation ? Le m'ouure aux miens tant que ie puis, & leur signifie tres-volontiers l'estat de ma volonté, & de mon iugement enuers eux, comme enuers un chacun : ie me haste de me produire, & de me pre-

senter : car ie ne veux pas qu'on s'y mesconte, à quelque part que ce soit. Entre autres coustumes particulieres qu'auoient noz anciens Gaulois, à ce que dit Cæsar, cette-cy en estoit l'une, que les enfans ne se presentoyent aux peres, ny s'osoyent trouuer en public en leur compagnie, que lors qu'ils commençoient à porter les armes; comme s'ils vouloyent dire que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité & accointance. J'ay veu encore vne autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'auoir priué pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils deuoient auoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore apres eux, à leurs femmes cette mesme autorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cognu tel Seigneur des premiers officiers de nostre Couronne, ayant par esperance de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extreme decrepitude, iouyssant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui auoit de sa part vescu pres de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant trouue-je peu d'aduancement à vn homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher vne femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyui ce conseil bien à propos, & moy aussi. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles foyent moins traitables & recognoissantes, se trompent, de faire perdre quelque reelle commodité, pour vne si friuole coniecture. A vne femme defrai-

sonnable, il ne couste non plus de passer par dessus vne raison, que par dessus vne autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'iniustice les alleche : comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses : & en sont debonnaire d'autant plus, qu'elles sont plus riches : comme plus volontiers & glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'aage selon les loix pour en manier la charge : mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en leur maturité, ils auront plus de sagesse & de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutesfois à la verité plus contre Nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement, dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison & de leur aage, d'autant que la necessité & l'indigence est beaucoup plus mal seante & mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere. En general, la plus saine distribution de noz biens en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du pais. Les loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puis que d'une prescription civile & sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté audelà, ie tien qu'il faut vne grande cause & bien apparente pour nous faire oster à vn, ce que sa Fortune luy auoit acquis, & à quoy la iustice commune l'appelloit : & que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en seruir noz fantasies fri-

uoles & priuées. Mon sort m'a fait grace, de ne m'auoir présenté des occasions qui me peussent tenter, & diuertir mon affection de la commune & legitime ordonnance. l'en voy, enuers qui c'est temps perdu d'employer vn long soin de bons offices. Vn mot receu de mauuais biais efface le merite de dix ans. Heureux, qui se trouue à point, pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage. La voisine action l'emporte, non pas les meilleurs & plus frequents offices, mais les plus recents & presents font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceux qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suite, & de trop de poids, pour estre ainsi promenée à chaque instant : & en laquelle les sages se plantent vne fois pour toutes, regardans sur tout à la raison & obseruance publique. Nous prenons vn peu trop à cœur ces substitutions masculines : & proposons vne eternité ridicule à noz noms. Nous poisons aussi trop les vaines coniectures de l'aduenir, que nous donnent les esprits puerils. A l'aduenture eust on fait iniustice, de me deplacer de mon rang, pour auoir esté le plus lourd & plombé, le plus long & desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma prouince : soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est follie de faire des triages extraordinaires, sur la foy de ces diuinations, ausquelles nous sommes si souuent trompez. Si on peut blesser cette regle, & corriger les destinées aux choix qu'elles ont fait de noz heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle : vice constant inamandable :

& selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important préjudice. Le plaissant dialogue du législateur de Platon, avec ses citoyens, fera honneur à ce passage. Comment donc, disent ils sentans leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous, à qui il nous plaira? O Dieux, quelle cruauté! Qu'il ne nous soit loisible, selon que les nôtres nous auront seruy en noz maladies, en nostre vieillesse, en noz affaires, de leur donner plus & moins selon noz fantasies! A quoy le législateur respond en cette maniere : Mes amis, qui auez sans doubte bien tost à mourir, il est mal-aisé, & que vous vous cognoissiez, & que vous cognoissiez ce qui est à vous, suiuant l'inscription Delphique. Moy, qui fay les loix, tien, que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouyffez. Et voz biens & vous, estes à vostre famille tant passée que future : mais encore plus sont au public, & vostre famille & voz biens. Parquoy de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion vous sollicite mal à propos, de faire testament iniuste, ie vous en garderay. Mais ayant respect & à l'intérest vniuersel de la cité, & à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, & feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui autant que ie puis, me soingne du general, d'auoir soucy de ce que vous laissez. Reuenant à mon propos, il me semble en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë sur des hommes, fauf la maternelle & naturelle : si ce n'est pour le chastiment de ceux, qui par quelque humeur fieb-

ureufe, fe font volontairement foubfimis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'eft l'apparence de cette confideration, qui nous a faict forger & donner pied fi volontiers, à cette loy, que nul ne veit onques, qui priue les femmes de la fucceffion de cette couronne : & n'eft guere Seigneurie au monde, où elle ne s'allegue, comme icy, par vne vray-semblance de raifon qui l'autorife : mais la Fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il eft dangereux de laiffer à leur iugement la difpenfation de noftre fucceffion, felon le choix qu'elles feront des enfans, qui eft à tous les coups inique & fantaftique. Car cet appetit defreglé & gouft malade, qu'elles ont au temps de leurs groiffes, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communement on les void s'addonner aux plus foibles & malotrus, ou à ceux, fi elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayans point affez de force de discours, pour choifir & embraffer ce qui le vault, elles fe laiffent plus volontiers aller, où les impreffions de Nature font plus feules : comme les animaux qui n'ont cognoiffance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demeurant il eft aifé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'autorité, a les racines bien foibles. Pour vn fort leger profit, nous arrachons tous les iours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, & leur faifons prendre les noftres en charge : nous leur faifons abandonner les leurs à quelque chetive nourriffe, à qui nous ne voulons pas commettre les noftres, ou à quelque cheure ; leur deffendant non feulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puiffent encourir : mais encore d'en auoir

aucun foin, pour s'employer du tout au seruice des nostres. Et voit-on en la plus part d'entre elles, s'engendrer bien tost par accoustumance vn'affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, & plus grande sollicitude de la conseruation des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des cheures, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuuent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeller des cheures à leurs secours. Et i'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent iamais que huit iours lait de femmes. Ces cheures sont incontinent duites à venir allaiter ces petits enfans, recognoissent leur voix quand ils crient, & y accourent : si on leur en presente vn autre que leur nourrisson, elles le refusent, & l'enfant en fait de mesme d'une autre cheure. J'en vis vn l'autre iour, à qui on oïta la sienne, par ce que son pere ne l'auoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne peut iamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, & mourut sans doute, de faim. Les bestes alterent & abbaftardissent aussi aisément que nous, l'affection naturelle. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Lybie, il y a souuent du mesconte : il dit qu'on s'y melle aux femmes indifferemment : mais que l'enfant ayant force de marcher, trouue son pere celui, vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas. Or à considerer cette simple occasion d'aymer noz enfans, pour les auoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous mesmes : il semble qu'il y ait bien vne autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit,



de nostre courage & suffisance, sont produits par vne plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres. Nous sommes pere & mere ensemble en cette generation : ceux-cy nous coustent bien plus cher, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans, est beaucoup plus leur, que nostre : la part que nous y auons est bien legere : mais de ceux-cy, toute la beauté, toute la grace & prix est nostre. Par ainsin ils nous representent & nous rapportent bien plus viuement que les autres. Platon adioust, que ce sont icy des enfans immortels, qui immortalisent leurs peres, voire & les deifient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or les Histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres enuers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette-cy. Heliodorus ce bon Euesque de Tricea, ayma mieux perdre la dignité, le profit, la deuotion d'une prelatrice si venerable, que de perdre sa fille : fille qui dure encore bien gentille : mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement & mollement goderonnée pour fille ecclesiastique & sacerdotale, & de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur & autorité, & entre autres qualitez, excellent en toute sorte de literature, qui estoit, ce croy-ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent sous Cæsar en la guerre des Gaules, & qui depuis s'estant ietté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement iusques à ce que Cæsar le deffit en Espagne. Ce Labienus dequoy ie parle, eut plusieurs enuieux de sa vertu, & comme il est vray-semblable, les courtisans & fauoris des Empereurs de son temps, pour ennemis de sa fran-

chise, & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croiable qu'il auoit teint ses escrits & ses liures. Ses aduersaires poursuiuirent deuant le magistrat à Rome, & obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouurages qu'il auoit mis en lumiere, à estre brullés. Ce fut par luy que commença ce nouuel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes, & les estudes. Il n'y auoit point assez de moyen & matiere de cruauté, si nous n'y messions des choses que Nature a exemptées de tout sentiment & de toute souffrance, comme la reputation & les inuentions de nostre esprit : & si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines & monumens des Muses. Or Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de suruiure à cette sienne si chere geniture; il se fit porter & enfermer tout vit dans le monument de ses ancestres, là où il pourueut tout d'un train à se ruer & à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Cassius Seuerus, homme treseloquent & son familier, voyant bruller ses liures, criaît que par mesme sentence on le deuoit quant & quant condamner à estre brullé tout vif, car il portoit & conseruoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident aduint à Greuntius Cordus accusé d'auoir en ses liures loué Brutus & Cassius. Ce Senat vilain, seruile, & corrompu, & digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, & se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus estant iugé par ce coquin Neron; sur les derniers traits de sa vie, comme la pluspart du sang fut desia

escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faittes tailler à son medecin pour mourir, & que la froideur eut saisi les extremittez de ses membres, & commençast à s'approcher des parties vitales; la dernière chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son liure de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit, & mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela qu'estoit-ce, qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ses enfans; representant les a-dieux & les estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant; & un effet de cette naturelle inclination, qui r'appelle en nostre souvenance en cette extremité, les choses, que nous auons eu les plus cheres pendant nostre vie? Penfons nous qu'Epicurus qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de la cholique, auoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nais & bien esleuez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escrits? & que s'il eust esté au choix de laisser apres luy un enfant contrefaict & mal nay, ou un liure sot & inepte, il ne choisist plustost, & non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre? Ce seroit à l'aduenture impieté en Saint Augustin, pour exemple, si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses escrits, dequoy nostre religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieux enterrer ses enfans. Et ie ne scay si ie n'aymerois pas mieux beaucoup en auoir produit un parfaitement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy-cy tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne pure-

ment & irreuocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien, que ie luy ay fait, il n'est plus en ma disposition. Il peut sçauoir assez de choses que ie ne sçay plus, & tenir de moy ce que ie n'ay point retenu : & qu'il faudroit que tout ainsi qu'un estranger, i'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit. Si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poésie, qui ne se gratifassent plus d'estre peres de l'Eneide que du plus beau garçon de Rome : & qui ne souffrissent plus aisément l'une perte que l'autre. Car selon Aristote, de tous ouuriers le poëte est nommément le plus amoureux de son ouurage. Il est malaisé à croire, qu'Epaminondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un iour honneur à leur pere (c'estoyent les deux nobles victoires qu'il auoit gaigné sur les Lacedemoniens) eust volontiers consenty d'eschanger celles-là, aux plus gorgiasés de toute la Grece : ou qu'Alexandre & César ayent iamais souhaité d'estre priuez de la grandeur de leurs glorieux faits de guerre, pour la commodité d'auoir des enfans & heritiers, quelques parfaits & accompliz qu'ils peussent estre. Voire ie fay grand doute que Phidias ou autre excellent statuaire, ayast autant la conseruation & la durée de ses enfans naturels, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long trauail & estude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses & furieuses, qui ont eschauffé quelque fois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres enuers leurs fils, encore s'en trouue-il de pareilles en cette autre sorte de parenté. Tesmoing ce que lon recite de Pygmalion, qu'ayant basti une statue de femme de beauté singuliere, il deuint si esperduement espris

de l'amour forcené de ce lien d'ourage, qu'il falut,  
qu'en faueur de sa rage les Dieux la luy viui-  
fiasent :

*Tentatum mollescit ebur, positoque rigore  
Subfidit digitis.*





*Des armes des Parthes.*

CHAPITRE IX.



'EST vne façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, & pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité : & s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence, que le danger soit esloigné. D'où il suruient plusieurs desordres : car chacun criant & courant à ses armes, sur le point de la charge, les vns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance, & leurs gantelets à porter, & n'abandonnoient le reste de leur equippage, tant que la couruée duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublées & diffornes, par la confusion du bagage & des valets qui ne peuuent esloigner leurs maistres, à cause de leurs armes. Tite Liue parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerant.* Plusieurs nations vont encore & alloient anciennement à la guerre sans se couvrir : ou se couuroient d'inutiles defences.

*Tegmina queis capitum raptus de subere cortex.*

Alexandre le plus hazardeux Capitaine qui fut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceux d'entre nous qui les mesprisent n'empirent pour cela de guere leur marché. S'il se voit quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guere moindre nombre, que l'empeschement des armes a faict perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissés & rompus, ou par un contre-coup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir le poix des nostres & leur espaisseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre, & en sommes plus chargez que couuers. Nous auons assez à faire à en soustenir le faix, entrauez & contrains, comme si nous n'auions à combattre que du choq de nos armes : & comme si nous n'auions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, ainfin armez pour se maintenir seulement, n'ayans moyen ny d'offencer ny d'estre offencez, ny de se releuer abbatus. Lucullus voyant certains hommes d'armes Medois, qui faisoient front en l'armée de Tigranes, poissamment & malaisément armez, comme dans vne prison de fer, print de là opinion de les deffaire aisément, & par eux commença sa charge & sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie croy qu'on trouuera quelque inuention de nous emmurer pour nous en garentir, & nous faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les anciens faisoient porter à leurs elephans. Cette humeur est bien esloignée de celle du ieune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats, de ce qu'ils auoyent semé des chauffe-trapes sous l'eau à l'endroit du fossé, par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit, pouuoient faire des forties sur luy : disant que ceux qui assailloient, deuoient pen-

ser à entreprendre, non pas à craindre. Et craignoit avec raison que cette prouision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à vn ieune homme, qui luy faisoit montre de son beau bouclier : Il est vraiment beau, mon fils, mais vn soldat Romain doit auoir plus de fiance en sa main dextre, qu'en la gauche. Or il n'est que la cōstume, qui nous rende insupportable la charge de nos armes.

*L'husbergo in dosso haueano, & l'elmo in testa,  
Due di quelli guerrier d'i quali io canto.  
Ne notte o di doppo ch'entraro in questa  
Stanza, gl'haueano mai mesi da canto,  
Che facile à portar comme la vesta  
Era lor, perche in vso l'auean tanto.*

L'Empereur Caracalla alloit par pais à pied armé de toutes pieces, conduisant son armée. Les pietons Romains portoient non seulement le morion, l'espée, & l'escu : car quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si accoustumez à les auoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres : *arma enim, membra militis esse dicunt* : mais quant & quant encore, ce qu'il leur falloit de viures, pour quinze iours, & certaine quantité de pax pour faire leurs rempars, iusques à soixante liures de poix. Et les soldats de Marius ainsi chargez, marchant en bataille, estoient duits à faire cinq lieuës en cinq heures, & six s'il y auoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre : aussi produisoit elle de bien autres effects. Le ieune Scipion reformant son armée en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, & rien de cuit. Ce traict est merueilleux à ce propos, qu'il fut re-



proché à vn foldat Lacedemonien, qu'estant à l'expédition d'une guerre, on l'auoit veu sous le couuert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu sous vn autre toit que celui du ciel, quelque temps qu'il fust. Nous ne menerions guere loing nos gens à ce prix là. Au demeurant Marcellinus, homme nourry aux guerres Romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes auoyent de s'armer, & la remarque d'autant qu'elle estoit esloignée de la Romaine. Ils auoyent, dit-il, des armes tissües en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouuement de leur corps : & si estoient si fortes que nos dards reiallissoient venans à les hurter : ce sont les escailles, dequoy nos ancestres auoient fort accoustumé de se seruir. Eten vn autre lieu : Ils auoient, dit-il, leurs cheuaux fors & roides, couuerts de gros cuir, & eux estoient armez de cap à pied, de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroit des iointures des membres elles prestoient au mouuement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer : car ils auoient des accoustremens de teste si proprement assis, & representans au naturel la forme & parties du visage, qu'il n'y auoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeux, leur donnant vn peu de lumiere, & par des fentes, qui estoient à l'endroiçt des naseaux, par où ils prenoient assez-malaisément haleine,

*Flexilis inductis animatur lamina membris,  
Horribilis visu, credas simulacra moueri  
Ferrea, cognatèque viros spirare metallo.  
Par vestitus equis, ferrata fronte minantur,  
Ferratèque mouent securi vulneris armos.*

Voila vne description, qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes François, à tout ses bardes. Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy, & pour Alcinus, le premier homme de guerre qui fust pres de luy, à chacun un harnois complet du poids de six vingts liures, là où les communs harnois n'en pesoient que foixante.





*Des liures.*

CHAPITRE X.



E ne fay point de doute, qu'il ne m'aduienne souuent de parler de choses, qui sont mieux traitées chez les maistres du mestier, & plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, & nullement des acquises. Et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy : car à peine respondroy-ie à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la pefche où elle se loge : il n'est rien dequoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tafche point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me feront à l'aduenture connues vn iour, ou l'ont autrefois esté, selon que la Fortune m'a peu porter sur les lieux, où elles estoient esclaircies. Mais il ne m'en souuient plus. Et si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention. Ainsi ie ne pleuuy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre iusques à quel poinct monte pour cette heure, la connoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres,

mais à la façon que i'y donne. Qu'on voye en ce que i'emprunte, si i'ay sçeu choisir dequoy rehausser ou secourir proprement l'inuention, qui vient tousiours de moy. Car ie fay dire aux autres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise. Et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous, ou tort peu s'en faut, de noms si fameux & anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, argumens, si i'en transplante quelcun en mon folage, & confons aux miens, à escient i'en cache l'auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastiues, qui se iettent sur toute sorte d'escrits : notamment ieunes escrits, d'hommes encore viuants : & en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler, & qui semble conuaincre la conception & le dessein vulgaire de mesmes. Ie veux qu'ils donnent vne nazarde à Plutarque sur mon nez, & qu'ils s'eschaudent à iniurier Seneque en moy. Il faut muffer ma foiblesse souz ces grands credits. L'aimeray quelqu'un qui me sçache desplumer : ie dy par clairté de iugement, & par la seule distinction de la force & beauté des propos. Car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous les coups, à les trier, par recognoissance de nation, sçay tresbien connoistre, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches, que i'y trouue semées, & que tous les fruits de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis-ie tenu de respondre, si ie m'empesche moy-mesme, s'il y a de la vanité & vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie

ne foye capable de sentir en me le representant. Car il eschappe souuent des fautes à nos yeux : mais la maladie du iugement consiste à ne les pouuoir apperceuoir, lors qu'un autre nous les descouure. La science & la verité peuuent loger chez nous sans iugement, & le iugement y peut aussi estre sans elles : voire la reconnoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux & plus seurs tesmoignages de iugement que ie trouue. Il n'ay point d'autre sergent de bande, à renger mes pieces, que la Fortune. A mesme que mes refueries se presentent, ie les entasse : tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme ie me trouue. Aussi ne sont ce point icy matieres, qu'il ne soit pas permis d'ignorer, & d'en parler casuellement & temerairement. Je souhaiterois auoir plus parfaite intelligence des choses, mais ie ne la veux pas acheter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, & non laborieusement ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy ie me vueille rompre la teste : non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. Je ne cherche aux liures qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science, qui traite de la connoissance de moy-mesmes, & qui m'instruise à bien mourir & à bien viure.

*Has meus ad metas sudet oportet equus.*

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles : ie les laisse là, apres leur auoir fait vne charge ou deux. Si ie m'y plantois, ie m'y perdrois, & le temps : car i'ay un esprit primsau-

tier. Ce que ie ne voy de la premiere charge, ie le voy moins en m'y obtenant. Ie ne fay rien sans gayeté : & la continuation & contention trop ferme esblouit mon iugement, l'attriste, & le lasse. Ma veuë s'y confond, & s'y dissipe. Il faut que ie la retire, & que ie l'y remette à secouffes. Tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeux pardessus, en la parcourant à diuerses veuës, soudaines reprints & reiterées. Si ce liure me fasche, i'en prens vn autre, & ne m'y addonne qu'aux heures, où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prens gueres aux nouueaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins & plus roides : ny aux Grecs, par ce que mon iugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprantisse intelligence. Entre les liures simplement plaisans, ie trouue des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelays, & les baisers de Iean second, s'il les faut loger sous ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, & telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Ie diray encore cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poissante, ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ouide : sa facilité, & ses inuentions, qui m'ont rauy autresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Ie dy librement mon aduis de toutes choses, voire & de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, & que ie ne tiens aucunement estre de ma iurisdiction. Ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veuë, non la mesure des choses. Quand ie me trouue dégousté de l'Axioche de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel auteur, mon

iugement ne s'en croit pas. Il n'est pas si outrecuidé de s'opposer à l'autorité de tant d'autres fameux iugemens anciens : qu'il tient ses regens & ses maîtres : & avecq lesquels il est plustost content de faillir. Il s'en prend à foy, & se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fonds : ou de regarder la chose par quelque faux lustre. Il se contente de se garentir seulement du trouble & du desreglement : quant à sa foiblesse, il la reconnoît, & aduoüe volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences, que sa conception luy presente : mais elles sont imbecilles & imparfaites. La plus part des fables d'Esope ont plusieurs sens & intelligences : ceux qui les mythologisent, en choisissent quelque visage, qui quadre bien à la fable : mais pour la plupart, ce n'est que le premier visage & superficiel : il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels & internes, auxquels ils n'ont sceu penetrer : voyla comme i'en fay. Mais pour suyure ma route : il m'a tousiours semblé, qu'en la poésie, Virgile, Lucrece, Catulle, & Horace, tiennent de bien loing le premier rang : & signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouurage de la poésie : à comparaison duquel on peut reconnoître aysément qu'il y a des endroicts de l'Æneide, auxquels l'auteur eust donné encore quelque tour de pigne s'il en eust eu loisir. Et le cinquiesme liure en l'Æneide me semble le plus parfait. J'ayme aussi Lucain, & le pratique volontiers, non tant pour son stile, que pour sa valeur propre, & verité de ses opinions & iugemens. Quant au bon Terence, la mignardise, & les graces du langage Latin, ie le trouue admirable à représenter au vif les mouuemens de l'ame, & la condition de nos mœurs : à toute heure nos actions me reiet-

tent à luy. Je ne le puis lire si souuent que ie n'y trouue quelque beauté & grace nouuelle. Ceux des temps voisins à Virgile se plaignoient, dequoy aucuns luy comparoient Lucrece. Je suis d'opinion, que c'est à la verité vne comparaisón inegale : mais i'ay bien à faire, à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de cette comparaisón, que diroient ils de la bestise & stupidité barbaresque, de ceux qui luy comparent à cette heure Arioste : & qu'en diroit Arioste luy-mesme ?

*O seclum inficiens & infacetum.*

L'estime que les anciens auoient encore plus à se plaindre de ceux qui apparioient Plaute à Terence (cestuy-cy sent bien mieux son Gentil-homme) que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation & preference de Terence, fait beaucoup, que le pere de l'eloquence Romaine l'a si souuent en la bouche, seul de son reng : & la sentence, que le premier iuge des poëtes Romains donne de son compaignon. Il m'est souuent tombé en fantasie, comme en nostre temps, ceux qui se messent de faire des comedies, ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux, employent trois ou quatre argumens de celles de Terence, ou de Plaute, pour en faire vne des leurs. Ils entassent en vne seule comedie, cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouuoir soustenir de leurs propres graces. Il faut qu'ils trouuent vn corps où s'appuyer : & n'ayans pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon auteur tout au contraire : les perfections & beautez



de la façon de dire, nous font perdre l'appetit de son subiect. Sa gentillesse & sa mignardise nous retiennent par tout. Il est par tout si plaisant,

*Liquidus puroque simillimus amni,*

& nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de la fable. Cette mesme consideration me tire plus auant. Je voy que les bons & anciens poëtes ont euité l'affectation & la recherche, non seulement des fantastiques eleuations Espagnoles & Petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces & plus retenues, qui font l'ornement de tous les ourrages poëtiques des siecles suyans. Si n'y a il bon iuge qui les trouue à dire en ces anciens, & qui n'admire plus sans comparaison, l'egale polissure & cette perpetuelle douceur & beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les esguillons, dequoy Martial esguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disoy tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat*. Ces premiers là, sans s'esmouuoir & sans se picquer se font assez sentir : ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-cy ont befoing de secours estrange : à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheual par ce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes. Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui en tiennent escole, pour ne pouuoir représenter le port & la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des sauts perilleux, & autres mouemens estranges & basteleresques. Et les dames ont meilleur marché de leur contenance, aux danfes

où il y a diuerses descoupeures & agitation de corps, qu'en certaines autres danſes de parade, où elles n'ont ſimplement qu'à marcher vn pas naturel, & representer vn port naïf & leur grace ordinaire. Et comme i'ay veu auſſi les badins excellens, veſtus en leur à tous les iours, & en vne contenance commune, nous donner tout le plaſir qui ſe peut tirer de leur art : les apprentifs, qui ne ſont de ſi haute leçon, auoir beſoin de ſ'enfariner le viſage, ſe traueſtir, ſe contrefaire en mouuemens de grimaces ſauuages, pour nous appreſter à rire. Cette mienne conception ſe reconnoiſt mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'Æneide & du Furieux. Celuy-là on le voit aller à tire d'aïſle, d'un vol haut & ferme, ſuyuant touſiours ſa poincte : ceſtuy-cy voleter & ſauteller de conte en conte, comme de branche en branche, ne ſe fiant à ſes aïſles, que pour vne bien courte trauerſe : & prendre pied à chaſque bout de champ, de peur que l'haleine & la force luy faille,

*Excursus que breues tentat.*

Voyla donc quant à cette ſorte de ſubieſts, les auteurs qui me plaiſent le plus. Quant à mon autre leçon, qui meſſe vn peu plus de fruit au plaſir, par où i'apprens à renger mes opinions & conditions, les liures qui m'y ſeruent, c'eſt Plutarque, depuis qu'il eſt François, & Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la ſcience que i'y cherche, y eſt traitée à pieces découſues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long trauail, dequoy ie ſuis incapable. Ainſi ſont les Opusculs de Plutarque & les Epîtres de Seneque, qui ſont la plus belle partie de leurs eſcrits,

& la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre, & les quitter où il me plaist. Car elles n'ont point de suite & dependance des vnes aux autres. Ces auteurs se rencontrent en la plus part des opinions utiles & vraies : comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle : tous deux precepteurs de deux Empereurs Romains : tous deux venus de pays estrange : tous deux riches & puissans. Leur instruction est de la cresse de la philosophie, & présentée d'une simple façon & pertinente. Plutarque est plus uniforme & constant : Seneque plus ondoyant & divers. Cettuy-cy se peine, se roidit & se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte, & les vicieux appetis : l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, & desdaigner d'en hastier son pas & se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions Platoniques, douces & accommodables à la société civile : l'autre les a Stoïques & Epicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais selon moy plus commodes en particulier, & plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des Empereurs de son temps : car ie tiens pour certain, que c'est d'un jugement forcé, qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar : Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes & faillies, Plutarque de choses. Celuy là vous eschauffe plus, & vous esmeut, cestuy-cy vous contente d'avantage, & vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse. Quant à Cicero, les ouvrages, qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceux qui traittent de la philosophie, spécialement morale. Mais à confesser hardiment la verité (car puis qu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride)

la façon d'escrire me semble ennuyeuse : & toute autre pareille façon. Car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, confument la plus part de son ourage. Ce qu'il y a de vif & de moüelle, est estouffé par ces longueries d'apprets. Si i'ay employé vne heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, & que ie r'amentoiue ce que i'en ay tiré de fuc & de substance, la plus part du temps ie n'y treuve que du vent : car il n'est pas encor venu aux argumens, qui seruent à son propos, & aux raisons qui touchent proprement le neud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à deuenir plus sage, non plus sçauant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes & Aristoteliques ne sont pas à propos. Je veux qu'on commence par le dernier point : i'entens assez que c'est que mort, & volupté, qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes & fermes, d'arriuée, qui m'instruisent à en soustenir l'effort. Ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de parolles & d'argumentations, n'y seruent. Je veux des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau, & pour le sermon, où nous auons loisir de sommeiller : & sommes encores vn quart d'heure apres, assez à temps, pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainfin aux iuges, qu'on veut gagner à tort ou à droit, aux enfans, & au vulgaire, à qui il faut tout dire, & voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, & qu'on me crie cinquante fois, Or oyez, à la mode de nos heraux. Les Romains disoyent en leur religion, *Hoc age* : que nous disons en la nostre, *Sursum corda*, ce sont autant de parolles perdues

pour moy. l'y viens tout préparé du logis : il ne me faut point d'alechement, ny de faulſe : ie mange bien la viande toute crue : & au lieu de m'eſguifer l'appetit par ces preparatoires & auant-ieux, on me le laſſe & affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette ſacrilege audace, d'eſtimer auſſi trainans les dialogiſmes de Platon meſme, eſtouffans par trop ſa matiere ? Et de pleindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines & preparatoires, vn homme, qui auoit tant de meilleures choſes à dire ? Mon ignorance m'excusera mieux, ſur ce que ie ne voy rien en la beauté de ſon langage. Ie demande en general les liures qui vſent des ſciences, non ceux qui les dreſſent. Les deux premiers, & Pline, & leurs ſemblables, ils n'ont point de *Hoc age*, il veulent auoir à faire à gens qui s'en ſoyent aduertis eux meſmes : ou s'ils en ont, c'eſt vn, *Hoc age*, ſubſtantiel & qui a ſon corps à part. Ie voy auſſi volontiers les Epiltres *ad Atticum*, non ſeulement par ce qu'elles contiennent vne trefample inſtruction de l'Hiftoire & affaires de ſon temps : mais beaucoup plus pour y deſcouvrir ſes humeurs priuées. Car i'ay vne ſinguliere curioſité, comme i'ay dict ailleurs, de connoiſtre l'ame & les naïfs iugemens de mes auteurs. Il faut bien iuger leur ſuffiſance, mais non pas leurs mœurs, ny eux par cette montre de leurs eſcris, qu'ils étalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté, que nous ayons perdu le liure que Brutus auoit eſcrit de la vertu : car il fait bel apprendre la theorique de ceux qui ſçauent bien la pratique. Mais d'autant que c'eſt autre choſe le preſche, que le preſcheur : i'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque, que chez luy-meſme. Ie choiſiroy pluſtoſt de ſçauoir au vray les deuils qu'il te-

noit en sa tente, à quelqu'un de ses prieux amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée : & ce qu'il faisoit en son cabinet & en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place & au Senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que hors la science, il n'y auoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras, & gosseurs, tel qu'il estoit, mais de mollesse & de vanité ambitieuse, il en auoit sans mentir beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'auoir estimé sa poésie digne d'estre mise en lumiere. Ce n'est pas grande imperfection, que de mal faire des vers, mais c'est imperfection de n'auoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison, ie croy que iamais homme ne l'egalera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouua vn iour en sa table plusieurs estrangers, & entre autres Cæstius assis au bas bout, comme on se fourre souuent aux tables ouuertes des grands : Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gents, qui luy dit son nom : mais comme celuy qui songeoit ailleurs, & qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encore depuis deux ou trois fois : le feruteur pour n'estre plus en peine de luy redire si souuent mesme chose, & pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, C'est, dit-il, ce Cæstius de qui on vous a dict, qu'il ne fait pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au prix de la sienne : Cicero s'estant soudain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius, & le fit tres-bien fouêter en sa presence : voyla vn mal courtois hoste.

Entre ceux mêmes, qui ont estimé toutes choses contées cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu, qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes. Comme ce grand Brutus son amy, disoit que c'estoit vne eloquence cassée & esrenée, *fractam & elumbem*. Les orateurs voisins de son siècle, reprenoyent aussi en luy, ce curieux soing de certaine longue cadance, au bout de ses clauses, & notoient ces mots, *esse videatur*, qu'il y employe si souuent. Pour moy, j'ayme mieux vne cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si messe il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement. I'en ay remerqué ce lieu à mes oreilles. *Ego verò me minus diu senem esse mallem, quàm esse senem, antequam essem*. Les historiens sont ma droite bale : car ils sont plaisans & aysez : & quant & quant l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif & plus entier qu'en nul autre lieu : la variété & verité de ses conditions internes, en gros & en detail, la diuersité des moyens de son assemblage, & des accidents qui le menacent. Or ceux qui escriuent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux euenemens : plus à ce qui part du dedans, qu'à ce qui arriue au dehors : ceux là me sont plus propres. Voyla pourquoy en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons vne douzaine de Laërtius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu. Car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes & la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diuersité de leurs dogmes & fantasies. En ce genre d'estude des Histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'auteurs & vieils & nouveaux, & barragouins & François, pour y ap-

prendre les choses, dequoy diuerſement ils traittent. Mais Cæſar ſingulierement me ſemble meriter qu'on l'eſtudie, non pour la ſcience de l'Histoire ſeulement, mais pour luy meſme : tant il a de perfection & d'excellence par deſſus tous les autres : quoy que Salluſte ſoit du nombre. Certes ie lis cet autheur avec vn peu plus de reuerence & de reſpect, qu'on ne lit les humains ouurages : tantost le conſiderant luy-meſme par ſes actions, & le miracle de ſa grandeur : tantost la pureté & inimitable poliſſure de ſon langage, qui a ſurpaſſé non ſeulement tous les hitoriens, comme dit Cicero, mais à l'aduenture Cicero meſme. Avec tant de ſyncerité en ſes iugemens, parlant de ſes ennemis, que ſauf les fauſſes couleurs, dequoy il veut couvrir ſa mauuaiſe cauſe, & l'ordure de ſa peſtilente ambition, ie penſe qu'en cela ſeul on y puiſſe trouuer à redire, qu'il a eſté trop eſpargnant à parler de ſoy : car tant de grandes choſes ne peuuent auoir eſté executées par luy, qu'il n'y ſoit allé beaucoup plus du ſien, qu'il n'y en met. L'ayme les hitoriens, ou fort ſimples, ou excellens. Les ſimples, qui n'ont point dequoy y meſler quelque choſe du leur, & qui n'y apportent que le ſoin, & la diligence de r'amaſſer tout ce qui vient à leur notice, & d'enregiſtrer à la bonne foy toutes choſes, ſans choiſ & ſans triage, nous laiſſent le iugement entier, pour la cognoiſſance de la verité. Tel eſt entre autres pour exemple, le bon Froiſſard, qui a marché en ſon entrepriſe d'une ſi franche naïfueté, qu'ayant faiſt vne faute, il ne craint aucunement de la recognoiſtre & corriger, en l'endroit, où il en a eſté aduertý : & qui nous repreſente la diuerſité meſme des bruits qui couroyent, & les differens rapports qu'on luy faiſoit. C'eſt la matiere de l'Hi-



stoire nuë & informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellens ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sçeu, peuuent trier de deux rapports celuy qui est plus vray-semblable : de la condition des Princes & de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, & leur attribuent les paroles conuenables : ils ont raison de prendre l'autorité de regler nostre creance à la leur : mais certes cela n'appartient à gueres de gens. Ceux d'entre-deux, qui est la plus commune façon, ceux là nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de iuger & par consequent d'incliner l'Histoire à leur fantasie : car depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner & tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sçeuës, & nous cachent souuent telle parole, telle action priuée, qui nous instrueroit mieux : obmettent pour choses incroyables celles qu'ils n'entendent pas : & peut estre encore telle chose pour ne la sçauoir dire en bon Latin ou François. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence & leur discours : qu'ils iugent à leur poste, mais qu'ils nous laissent aussi dequoy iuger apres eux : & qu'ils n'alterent ny dispensent par leurs racourcimens & par leur choix, rien sur le corps de la matiere : ains qu'ils nous la r'enuoyent pure & entiere en toutes ses dimensions. Le plus souuent on trie pour cette charge, & notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçauoir bien parler : comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : & eux ont raison n'ayans esté gagez que pour cela, & n'ayans mis en vente que le babil, de ne se foucier aussi principalement que

de cette partie. Ainsin à force de beaux mots ils nous vont patissant vne belle contexture des bruits, qu'ils ramassent és carrefours des villes. Les seules bonnes Histoires sont celles, qui ont esté escrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participans à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte. Telles sont quasi toutes les Grecques & Romaines. Car plusieurs tesmoings oculaires ayans escrit de mesme subiect (comme il aduenoit en ce temps là, que la grandeur & le sçauoir se rencontroient communement) s'il y a de la faute, elle doit estre merueilleusement legere, & sur vn accident fort douteux. Que peut on esperer d'un medecin traitant de la guerre, ou d'un escholier traitant les desseins des Princes? Si nous voulons remarquer la religion, que les Romains auoient en cela, il n'en faut que cet exemple : Asinius Pollio trouuoit és histoires mesme de Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé, pour n'auoir peu ietter les yeux en tous les endroits de son armée, & en auoir creu les particuliers, qui luy rapportoient souuent des choses non assez verifiées, ou bien pour n'auoir esté assez curieusement aduertý par ses lieutenans des choses, qu'ils auoient conduites en son absence. On peut voir par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui, qui y a commandé; ny aux soldats, de ce qui s'est passé pres d'eux, si à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoins, & reçoit les obiects sur la preuue des ponctilles, de chaque accident. Vrayement la connoissance que nous auons de nos affaires est bien plus lasche. Mais cecy a esté suffisamment traité par Bodin, & selon ma concep-

tion. Pour subuenir vn peu à la trahison de ma memoire, & à son defaut, si extreme, qu'il m'est aduenu plus d'une fois, de reprendre en main des liures, comme recents, & à moy inconnus, que i'auoy leu soigneusement quelques années au parauant, & barbouillé de mes notes : i'ay pris en coustume depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chascue liure, ie dis de ceux desquels ie ne me veux seruir qu'une fois, le temps auquel i'ay acheué de le lire, & le iugement que i'en ay retiré en gros : à fin que cela me represente au moins l'air & idée generale que i'auois conceu de l'autheur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes de ces annotations. Voicy ce que ie mis il y a enuiron dix ans en mon Guicciardin : car quelque langue que parlent mes liures, ie leur parle en la mienne. Il est historiographe diligent, & duquel à mon aduis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la pluspart en a-il esté acteur luy mesme, & en rang honnorable. Il n'y a aucune apparence que par haine, faueur, ou vanité il ayt déguisé les choses : dequoy font foy les libres iugemens qu'il donne des grands : & notamment de ceux, par lesquels il auoit esté auancé, & employé aux charges, comme du Pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir preualoir le plus, qui sont ses digressions & discours, il y en a de bons & enrichis de beaux traits, mais il s'y est trop pleu. Car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant vn suiet si plain & ample & à peu pres infiny, il en deuient lasche, & sentant vn peu le caquet scholastique. J'ay aussi remerqué cecy, que de tant d'ames & effects qu'il iuge, de tant de mouuemens & conseils, il n'en rapporte

sons, pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la Fortune luy met en main, par une voye tres-legitime : pour auoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauureté, en laquelle extreme il se maintint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conseruant pour son exercice, la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste, en faueur de la commune : & ayant encouru par là, les peines capitales que Saturninus auoit establies contre les refusans, entretenoit ceux, qui en cette extremité, le conduisoient en la place de tels propos : Que c'estoit chose trop facile & trop lasche que de mal faire; & que de faire bien, où il n'y eust point de danger, c'estoit chose vulgaire : mais de faire bien, où il y eust danger, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compagne; & que cette aisée, douce, & panchante voie, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre & espineux, elle veut auoir ou des difficultez estrangeres à luiéter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles Fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course : ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits desordonnez & imperfections de nostre condition. Je suis venu iusques icy bien à mon aise : mais au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la

plus parfaite qui soit venue à ma connoissance, seroit à mon compte vne ame de peu de recommandation. Car ie ne puis conceuoir en ce personnage aucun effort de vicieuse concupiscence. Au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte : ie cognoy sa raison si puissante & si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à vn appetit vitieux, seulement de naistre. A vne vertu si esleuée que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste. Il me semble la voir marcher d'vn victorieux pas & triomphant, en pompe & à son aise, sans empeschement, ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous donc qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, & qu'elle luy doie cela, d'en estre mise en credit & en honneur? Que deuendrait aussi cette braue & genereuse volupté Epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron, & y faire follatrer la vertu; luy donnant pour ses iouets, la honte, les sieures, la paureté, la mort, & les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre & porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte, sans s'esbranler de son assiette : si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté & la difficulté, que deuindra la vertu qui sera montée à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouyr; & de se faire chatouiller aux pointes d'une forté colique, comme est celle que les Epicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions, des preuues tres-certaines? Comme ont bien d'autres, que ie trouue auoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline. Tesmoing le ieune Caton. Quand

ie le voy mourir & se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter, de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble & d'effroy : ie ne puis croire, qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte Stoique luy ordonnoient, rassise, sans esmotion & impassible : il y auoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise & de verueur, pour s'en arrester là. Je croy sans doubte qu'il sentit du plaisir & de la volupté, en vne si noble action, & qu'il s'y aggrega plus qu'en autre de celles de sa vie. *Sic abiit à vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet.* Je le croy si auant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, ie tomberoïs aisément en cette opinion, qu'il scauoit bon gré à la Fortune d'auoir mis sa vertu à vne si belle espreuue, & d'auoir fauorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, ie ne sçay quelle esiouyffance de son ame, & vne esmotion de plaisir extraordinaire, & d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse & haulteur de son entreprise :

*Deliberata morte ferocior.*

Non pas aiguillée par quelque esperance de gloire, comme les iugemens populaires & effeminez d'aucuns hommes ont iugé : car cette consideration est trop basse, pour toucher un cœur si genereux, si haultain & si roide, mais pour la beauté de la chose mesme en foy : laquelle il voyoit bien plus clair,

& en sa perfection, luy qui en manioyt les ressorts, que nous ne pouuons faire. La Philosophie m'a fait plaisir de iuger, qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton : & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il selon raison & à son fils & aux Senateurs qui l'accompagnoyent, de prouoir autrement à leur fait. *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset grauitatem, eamque ipse perpetua constancia roborauisset, semperque in proposito consilio permanisset : moriendum potius quam tyranni vultus aspiciendus erat.* Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne deuons pas autres pour mourir. L'interprete tousiours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible : ie tiens qu'elle est produitte de cause foible & sortable à sa vie. L'aissance donc de cette mort, & cette facilité qu'il auoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doie rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui de ceux qui ont la ceruelle tant soit peu teinte de la vraye Philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte & de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, & de sa condamnation ? Et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté & de la constance, c'estoit son assiette ordinaire que celle-là, mais encore ie ne sçay quel contentement nouveau, & une allegresse enioüée en ses propos & façons dernieres ? A ce treffaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe, apres que les fers en furent hors : accuse-il pas une pareille douceur & ioye en son ame, pour estre desenforgée des incommodités passées, & à mesme d'entrer en cognoissance des choses aduenir ? Caton me pardonnera, s'il luy plaist ; sa

mort est plus tragique, & plus tendue, mais cette-cy est encore, ie ne sçay comment, plus belle. Aristippus à ceux qui la plaignoyent, Les Dieux m'en enuoyent vne telle, fit-il. On voit aux ames de ces deux peronnages, & de leurs imitateurs (car de semblables, ie fay grand doubte qu'il y en ait eu) vne si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse : c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ils l'ont renduë telle, par vn long exercice des preceptes de la Philosophie, ayans rencontré vne belle & riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouuent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur ame, estouffe & esteint les concupiscences, aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler. Or qu'il ne soit plus beau, par vne haulte & diuine resolution, d'empescher la naissance des tentations; & de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinées : que d'empescher à viue force leur progrez; & s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arrester leur course, & les vaincre : & que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile & debonnaire, & desgoustée par soy mesme de la desbauche & du vice, ie ne pense point qu'il y ait doubte. Car cette tierce & derniere façon, il semble bien qu'elle rende vn homme innocent, mais non pas vertueux : exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Ioint que cette condition est si voisine à l'imperfection & à la foiblesse, que ie ne sçay pas



bien comment en demesler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de bonté & d'innocence, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Le voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété, & temperance, peuuent arriuer à nous, par deffailance corporelle. La fermeté aux dangers, si fermeté il la faut appeller, le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir & se treuve souuent aux hommes, par faute de bien iuger de tels accidens, & ne les conceuoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bestise, contrefont ainsi par fois les effects vertueux. Comme i'ay veu souuent aduenir, qu'on a loué des hommes, de ce, dequoy ils meritoient du blafme. Vn Seigneur Italien tenoit vne fois ce propos en ma presence, au des-auantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens & la viuacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils preuoyoient les dangers & accidens qui leur pouuoient aduenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouuer estrange, si on les voyoit souuent à la guerre prouuoir à leur seurté, voire auant que d'auoir recognu le peril : que nous & les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main, le danger auant que de nous en effrayer; & que lors aussi nous n'auions plus de tenue : mais que les Allemans & les Souyffes, plus grossiers & plus lourds, n'auoyent le sens de se rauiser, à peine lors mesmes qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'aduenture que pour rire. Si est-il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se iettent bien souuent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font apres y auoir esté eschauldez.

*haud ignarus, quantum noua gloria in armis  
Et prædulce decus primo certamine possit.*

Voyla pourquoy quand on iuge d'une action particulière, il faut considerer plusieurs circonstances, & l'homme tout entier qui l'a produicte, auant la baptizer. Pour dire vn mot de moy-mesme : l'ay veu quelque fois mes amis appeller prudence en moy, ce qui estoit fortune; & estimer aduantage de courage & de patience, ce qui estoit aduantage de iugement & opinion; & m'attribuer vn tiltre pour autre; tantost à mon gain, tantost à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que ie sois arriué à ce premier & plus parfait degré d'excellence, où de la vertu il se faiçt vne habitude; que du second mesme, ie n'en ay faiçt guere de preuue. Ie ne me suis mis en grand effort, pour brider les desirs dequoy ie me suis trouué pressé. Ma vertu, c'est vne vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale & fortuite. Si ie fusse nay d'une complexion plus desreglée, ie crains qu'il fust allé piteusement de mon faiçt : car ie n'ay essayé guere de fermeté en mon ame, pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes. Ie ne sçay point nourrir des querelles, & du debat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand-mercy, dequoy ie me trouue exempt de plusieurs vices :

*si vitiis mediocribus, & mea paucis  
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si  
Egregio inspersos reprehendas corpore nauios.*

Ie le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faiçt naistre d'une race fameuse en preud'hom-

mie, & d'un tres-bon pere : ie ne ſçay s'il a eſcoulé en moy partie de ſes humeurs, ou bien ſi les exemples domeſtiques, & la bonne inſtitution de mon enfance, y ont inſenſiblement aydé ; ou ſi ie ſuis autrement ainſi nay ;

*Seu libra, ſeu me ſcorpius aſpiciit*  
*Formidoſus, pars violentior*  
*Natalis hora, ſeu tyrannus*  
*Heſperie Capricornus vnda.*

Mais tant y a que la pluſpart des vices ie les ay de moy meſmes en horreur. La reſponce d'Antiſthenes à celui, qui luy demandoit le meilleur apprentiſſage : Deſapprendre le mal : ſemble s'arreſter à cette image. Ie les ay, diſ-ie, en horreur, d'une opinion ſi naturelle & ſi mienne, que ce meſme inſtinct & impreſſion, que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conſervé, ſans qu'aucunes occaſions me l'ayent ſçeu faire alterer. Voire non pas mes diſcours propres, qui pour s'eſtre deſbandez en aucunes choſes de la route commune, me licentieroyent aiſément à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr. Ie diray un monſtre : mais ie le diray pourtant. Ie trouue par là en pluſieurs choſes plus d'arrest & de regle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiſcence moins deſbauchée que ma raiſon. Ariſtippus eſtablit des opinions ſi hardies en faueur de la volupté & des richèſſes, qu'il mit en rumeur toute la philoſophie à l'encontre de luy. Mais quant à ſes mœurs, Dionyſius le tyran luy ayant préſenté trois belles garſes, afin qu'il en fiſt le choiſ : il reſpondit, qu'il les choiſiſſoit toutes trois, & qu'il auoit mal prins à Paris d'en preferer vne à ſes compaignes. Mais les ayant conduittes à ſon logis, il les

renuoya, fans en taster. Son valler se trouuant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy : il luy ordonna qu'il en verfast & iettaft là, ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irrégieux & delicats, se porta en sa vie tres-deuótiement & laborieusement. Il escrit à vn sien amy, qu'il ne vit que de pain bis & d'eau; le prie de luy enuoyer vn peu de formage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray, que pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre, par occulte, naturelle & vniuerselle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordemens, auxquels ie me suis trouué engagé, ne sont pas Dieu mercy des pires. Ie les ay bien condamnez chez moy, selon qu'ils le valent : car mon iugement ne s'est pas trouué infecté par eux. Au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy, qu'en vn autre. Mais c'est tout : car au demeurant i'y apporte trop peu de resistance, & me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance, sauf pour les regler, & empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent & s'entre-enchainent pour la plus part les vns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, ie les ay retranchez & contrains les plus seuls, & les plus simples que i'ay peu :

*nec ultra*

*Errorem foueo.*

Car quant à l'opinion des Stoiciens, qui disent, le sage œurer quand il œuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait vne plus apparente selon la nature de l'action : (& à cela leur pourroit seruir aucunement la similitude du corps humain;

car l'action de la colere ne se peut exercer, que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine) si de là ils veulent tirer pareille consequence; que quand le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble, ie ne les en croy pas ainsi simplement; ou ie ne les entend pas : car ie sens par effect le contraire. Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la Philosophie s'arreste par fois. Je suy quelques vices : mais i'en suy d'autres, autant que sçauroit faire vn saint. Aussi desaduouient les Peripateticiens, cette connexité & cousture indissoluble : & tient Aristote, qu'un homme prudent & iuste, peut estre & intemperant & incontinent. Socrates aduouoit à ceux qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il l'auoit corrigée par discipline. Et les familiers du philosophe Stilpo disoient, qu'estant nay subiect au vin & aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres-abstinent de l'un & de l'autre. Ce que i'ay de bien, ie l'ay au rebours, par le sort de ma naissance : ie ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy, est vne innocence niaise; peu de vigueur, & point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, & par nature & par iugement, comme l'extremé de tous les vices. Mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne voy pas esgorger vn poulet sans desplaisir, & ois impatientement gemir vn lieure sous les dents de mes chiens : quoy que ce soit vn plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combattre la volupté, vsent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse & des-raisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de fa-

çon, que la raison n'y peut auoir accez : & alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

*cum iam præfagit gaudia corpus,  
Atque in eo est Venus, vt muliebria conserat arua.*

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office tout perclus & rui en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement; & qu'on arriuera par fois, si on veut, à reietter l'ame sur ce mesme instant, à autres pensemens : mais il la faut tendre & roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, & m'y cognoy bien, & n'ay point trouué Venus si imperieuse Deesse, que plusieurs & plus reformez que moy, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme faict la Roynie de Nauarre, en l'un des comptes de son Heptameron, qui est vn gentil liure pour son estoife, ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuits entieres, en toute commodité & liberté, avec vne maistresse de long temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de rauissement, & de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre : lors qu'apres vne longue queste, la beste vient en sursaut à se presenter, en lieu où à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse, & l'ardeur de ces huées, nous frappe, si qu'il seroit malaisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ail-

leurs. Et les poëtes font Diane victorieuse du brandon & des fleſches de Cupidon.

*Quis non malarum quas amor curas habet  
Hæc inter obliuiſcitur?*

Pour reuenir à mon propos, ie me compaſſionne fort tendrement des afflictions d'autrui, & pleurerois aiſément par compagnie, ſi pour occaſion que-ce ſoit, ie ſçauois pleurer. Il n'eſt rien qui tente mes larmes que les larmes : non vrayes ſeulement, mais comment que ce ſoit, ou feintes, ou peintes. Les morts ie ne les plains guere, & les enuierois pluſtoſt ; mais ie plains bien fort les mourans. Les Sauuages ne m'offenſent pas tant, de roſtir & manger les corps des treſpaſſez, que ceux qui les tourmentent & perſecutent viuans. Les executions meſme de la iuſtice, pour raisonnables qu'elles ſoient, ie ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à teſmoigner la clemence de Iulius Cæſar : Il eſtoit, dit-il, doux en ſes vengeanceſ : ayant forcé les pyrates de ſe rendre à luy, qui l'auoient auparauant pris priſonnier & mis à rançon ; d'autant qu'il les auoit menaſſez de les faire mettre en croix, il les y condamna ; mais ce fut apres les auoir fait eſtrangler. Philomon ſon ſecrétaire, qui l'auoit voulu empoifonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort ſimple. Sans dire qui eſt cet auteur Latin, qui oſe alleguer pour teſmoignage de clemence, de ſeulement tuer ceux, deſquels on a eſté offencé, il eſt aiſé à deuiner qu'il eſt frappé des vilains & horribles exemples de cruauté, que les tyrans Romains mirent en vſage. Quant à moy, en la iuſtice meſme, tout ce qui eſt au delà de la mort ſimple, me ſemble pure cruauté. Et notam-

ment à nous, qui deurions auoir respect d'en enuoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peut, les ayant agitées & desespérées par tourmens insupportables. Ces iours passés, vn soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, & que des charpentiers y dressoyent leurs ouurages, creut que c'estoit pour luy : & entré en la resolution de se tuer, ne trouua qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la Fortune luy offrit. Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge : mais voyant que ce auoit esté sans effect : bien tost apres, il s'en donna vn tiers, dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouua en cet estat, viuant encores : mais couché & tout affoibly de ses coups. Pour emploier le temps auant qu'il deffailist, on se hesta de luy prononcer sa sentence. Laquelle ouïe, & qu'il n'estoit condamné qu'à auoir la teste tranchée, il sembla reprendre vn nouueau courage : accepta du vin, qu'il auoit refusé : remercia ses iuges de la douceur inespérée de leur condamnation. Qu'il auoit prins party, d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre & insupportable : ayant conceu opinion par les apprests qu'il auoit veu faire en la place, qu'on le voulist tourmenter de quelque horrible supplice : & sembla estre deliuré de la mort, pour l'auoir changée. Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exercassent contre les corps des criminels. Car de les voir priuer de sepulture, de les voir bouillir, & mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines, qu'on fait souffrir aux viuans; quoy que par effect, ce soit peu



ou rien, comme Dieu dit, *Qui corpus occidunt, & postea non habent quod faciant*. Et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, & au dessus de la mort,

*Heu reliquias semiaſſi regis, denudatis offibus,  
Per terram ſanie delibutas fœdè diuexarier.*

Ie me rencontray vn iour à Rome, ſur le point qu'on deffaiſoit Catena, vn voleur inſigne : on l'eſtrangla ſans aucune emotion de l'aſſiſtance, mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne fuiuiſt d'une voix plaintive, & d'une exclamation, comme ſi chacun euſt preſté ſon ſentiment à cette charongne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'eſcorce, non contre le viſ. Ainſin amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aſpreté des loix anciennes de Perſe ; ordonnant que les Seigneurs qui auoyent failly en leur eſtat, au lieu qu'on les ſouloit ſouïetter, fuſſent deſpouillés, & leurs veſtemens ſouïettez pour eux ; & au lieu qu'on leur ſouloit arracher les cheveux, qu'on leur oſtaſt leur hault chapeau ſeulement. Les Égyptiens ſi deuotieux, eſtimoyent bien ſatisfaire à la juſtice diuine, luy ſacrifiants des pourceaux en figure, & repreſentez. Inuention hardie, de vouloir payer en peinture & en ombrage Dieu, ſubſtance ſi eſſentielle. Ie vy en vne ſaiſon en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de noz guerres ciuiles : & ne voit on rien aux hiſtoires anciennes, de plus extreme, que ce que nous en eſſayons tous les iours. Mais cela ne m'y a nullement appriuoifé. A peine me pouuoÿ-ie perſuader, auant que ie l'eufſe veu, qu'il ſe fuſt trouué des ames ſi farouches, qui pour le ſeul plaifir, du

meurtre, le voulessent commettre; hacher & desfrancher les membres d'autrui; aiguïser leur esprit à inuenter des tourmens inusitez, & des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, & pour cette seule fin, de iouïr du plaissant spectacle, des gestes, & mouuemens pitoyables, des gemissemens, & voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voyla l'extreme poinct, où la cruauté puisse atteindre. *Vt homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus occidat.* De moy, ie n'ay pas sçeu voir seulement sans desplaisir, poursuiure & tuer vne beste innocente, qui est sans deffence, & de qui nous ne receuons aucune offence. Et comme il aduient communement que le cerf se sentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre remede, se reiette & rend à nous mesmes qui le poursuiuons, nous demandant mercy par ses larmes,

*quæstusque cruentus*

*Atque imploranti similis,*

ce m'a tousiours semblé vn spectacle tres-deplaisant. Ie ne prens guere beste en vie, à qui ie ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pècheurs & des oyseleurs, pour en faire autant.

*primoque à cæde ferarum*

*Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.*

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes, témoignent vne propension naturelle à la cruauté. Apres qu'on se fut appriuoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux gladiateurs. Nature a, ce crains-je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité.

Nul ne prend son esbat à voir des bestes s'entreiouer & caresser; & nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeschirer & desmembrer. Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que i'ay avec elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faueur en leur endroit. Et considerant, qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son seruice, & qu'elles font, comme nous, de sa famille; elle a raison de nous enjoindre quelque respect & affection enuers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose, des Égyptiens, mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations, & notamment par nos Druides :

*Morte carent animæ, sempërque priore relicta  
Sede, nouis domibus viuunt, habitantque receptæ.*

La religion de noz anciens Gaulois, portoit que les ames estans eternelles, ne cessoyent de se remuer & changer de place d'un corps à un autre : meslant en outre à cette fantasie, quelque consideration de la iustice diuine. Car selon les desportemens de l'ame, pendant qu'elle auoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible, & rapportant à sa condition :

*muta ferarum  
Cogit vincla pati, truculentos ingerit vr̄sis,  
Prædonésque lupis, fallaces vulpibus addit;  
Atque vbi per varios annos per mille figuras  
Egit, lethæo purgatos flumine tandem  
Rursus ad humanæ reuocat primordia formæ.*

Si elle auoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un lyon; si voluptueuse, en celui d'un pourceau; si lasche, en celui d'un cerf ou d'un lieure; si mali-

tieuse, en celuy d'un renard; ainsi du reste; iusques à ce que purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelque autre homme;

*Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli  
Panthoides Euphorbus eram.*

Quant à ce coufinage là d'entre nous & les bestes, ie n'en fay pas grande recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé & compagnie, mais leur ont donné vn rang bien loing au dessus d'eux; les estimans tantost familières, & fauories de leurs Dieux, & les ayans en respect & reuerence plus qu'humaine; & d'autres ne recognoiffans autre Dieu, ny autre diuinité qu'elles.  
*Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ :*

*crocodilon adorat  
Pars hæc, illa pauet saturam serpentibus Ibin,  
Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci :  
hic piscem fluminis, illic  
Oppida tota canem venerantur.*

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cet erreur, qui est tresbien prise, leur est encores honorable. Car il dit, que ce n'estoit le chat, ou le bœuf, pour exemple, que les Égyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes là, quelque image des facultez diuines. En cette-cy la patience & l'vtilité : en cette-la, la viuacité, ou comme noz voisins les Bourguignons avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermez : par où ils representoyent la liberté, qu'ils aymoient & adoroient au delà de toute autre faculté diuine, & ainsi des autres. Mais

quand ie rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux : & combien ils ont de part à nos plus grands priuileges ; & avec combien de vray-semblance on nous les apparie ; certes i'en rabats beaucoup de nostre presumption, & me demets volontiers de cette royauté imaginaire, qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il vn certain respect, qui nous attache, & vn general deuoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aux arbres mesmes & aux plantes. Nous deuons la iustice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuuent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Ie ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la fesse, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes : les Romains auoient vn foing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole auoit esté sauué : les Atheniens ordonnerent que les mules & mulets, qui auoyent seruy au bastiment du temple appelé Hecatompodon, fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins auoyent en vsage commun, d'enterrer serieusement les bestes, qu'ils auoient eu cheres : comme les cheuaux de quelque rare merite, les chiens & les oyseaux vtiles : ou mesme qui auoyent seruy de passe-temps à leurs enfans. Et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, paroissoit aussi singulièrement, à la sumptuosité & nombre des monuments

esleuez à cette fin : qui ont duré en parade, plusieurs siecles depuis. Les *Ægyptiens* enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens, & les chats, en lieux sacrés : embaufmoyent leurs corps, & portoyent le deuil à leurs trespas. Cimon fit vne sepulture honorable aux iuments, avec lesquelles il auoit gaigné par trois fois le prix de la courſe aux ieux Olympiques. L'ancien Xanthippus fit enterrer son chien sur vn chef, en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience, de vendre & enuoyer à la boucherie, pour vn leger profit, vn bœuf qui l'auoit long temps seruy.





*Apologie de Raimond de Sebonde.*

CHAPITRE XII.



'EST à la verité vne tres-vtile & grande partie que la science : ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent. Comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souuerain bien, & tenoit qu'il fust en elle de nous rendre sages & contens : ce que ie ne croy pas : ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, & que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à vne longue interpretation. Ma maison a esté dès long temps ouuerte aux gens de sçauoir, & en est fort cogneuë ; car mon pere qui l'a commandée cinquante ans, & plus, eschauffé de cette ardeur nouuelle, dequoy le Roy François premier embrassa les lettres & les mit en credit, rechercha avec grand soin & despence l'accointance des hommes doctes, les receuant chez luy, comme personnes sainctes, & ayans quelque particuliere inspiration de sagesse diuine, recueillant leurs sentences, & leurs discours comme des oracles, & avec d'autant

plus de reuerence, & de religion, qu'il auoit moins de loy d'en iuger : car il n'auoit aucune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy ie les ayme bien, mais ie ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçauoir en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne en la compagnie de mon pere, auec d'autres hommes de sa forte, luy fit present au desloger d'un liure qui s'intitule *Theologia naturalis; sive, Liber creaturarum magistri Raimondi de Sebonde*. Et par ce que la langue Italienne & Espagnolle estoient familiares à mon pere, & que ce liure est basti d'un Espagnol barragouiné en terminaïsons Latines, il esperoit qu'auec bien peu d'ayde, il en pourroit faire son profit, & le luy recommanda, comme liure tres-vtile & propre à la saison, en laquelle il le luy donna : ce fut lors que les nouuelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il auoit vn tresbon aduis; preuoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aisément en vn execrable atheïsme. Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la Fortune & aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la hardieffe de mespriser & contreroller les opinions qu'il auoit eues en extreme reuerence, comme sont celles où il va de son salut, & qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doubte & à la balance, il iette tantost apres aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'auoient pas chez luy plus d'autorité ny de fondement, que celles qu'on luy a esbranlées : & secoue comme vn ioug tyrannique toutes les impressions, qu'il auoit



receues par l'autorité des loix, ou reuerence de l'ancien vſage,

*Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum.*

entreprenant deſſors en auant, de ne receuoir rien, à quoy il n'ait interpoſé ſon decret, & preſté particulier conſentement. Or quelques iours auant ſa mort, mon pere ayant de fortune rencontré ce liure ſoubs vn tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il faiſt bon traduire les auteurs, comme celuy-là, où il n'y a guere que la matiere à repreſenter : mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace, & à l'elegance du langage, ils ſont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à vn idiome plus foible. C'eſtoit vne occupation bien eſtrange & nouuelle pour moy : mais eſtant de fortune pour lors de loisir, & ne pouuant rien refuſer au commandement du meilleur pere qui fut onques, i'en vins à bout, comme ie peuz : à quoy il print vn ſingulier plaifir, & donna charge qu'on le fiſt imprimer : ce qui fut executé apres ſa mort. Je trouuay belles les imaginations de cet auteur, la contexture de ſon ouurage bien ſuyuie; & ſon deſſein plein de pieté. Par ce que beaucoup de gens s'amuſent à le lire, & notamment les dames, à qui nous deuons plus de ſeruice, ie me ſuis trouué ſouuent à meſme de les ſecourir, pour deſcharger leur liure de deux principales obiections qu'on luy faiſt. Sa fin eſt hardie & courageuſe, car il entreprend par raiſons humaines & naturelles, eſtablir & veriſier contre les atheiſtes tous les articles de la religion Chreſtienne. En quoy, à dire la verité, ie le trouue ſi ferme & ſi heureux, que ie ne penſe

point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument là; & croy que nul ne l'a esgalé. Cet ouvrage me semblant trop riche & trop beau, pour vn auteur, duquel le nom soit si peu cogneu, & duquel tout ce que nous sçauons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine à Thoulouse, il y a enuiron deux cens ans; ie m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui sçauoit toutes choses, que ce pouuoit estre de ce liure : il me respondit, qu'il pensoit que ce fust quelque quinte essence tirée de S. Thomas d'Aquin : car de vray cet esprit là, plein d'une erudition infinie & d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que quiconque en soit l'auteur & inuenteur, & ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebonde ce tiltre, c'estoit vn tres-suffisant homme, & ayant plusieurs belles parties. La premiere reprehension qu'on fait de son ouvrage; c'est que les Chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance, par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy, & par vne inspiration particuliere de la grace diuine. En cette obiection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté : & à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en auant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçay rien. Toutefois ie iuge ainsi, qu'à vne chose si diuine & si haultaine, & surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité, de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours, d'une faueur extraordinaire & priuilegiée, pour la pouuoir conceuoir & loger en nous : & ne croy pas que les moyens purement humains en

soyent aucunement capables. Et s'ils l'estoient, tant d'ames rares & excellentes, & si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours, d'arriuer à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse viuement & certainement les hauts mysteres de nostre religion. Mais ce n'est pas à dire, que ce ne soit vne tresbelle & tressouable entreprinse, d'accommoder encore au seruice de nostre foy, les vtils naturels & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne fault pas doubter que ce ne soit l'vsage le plus honorable, que nous leur sçaurions donner : & qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien, que de viser par tous ses estudes & pensemens à embellir, estendre & amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de seruir Dieu d'esprit & d'ame : nous luy deuons encore, & rendons vne reuerence corporelle : nous appliquons noz membres mesmes, & noz mouuements & les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, & accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous : mais tousiours avec cette reseruacion, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts & arguments puissent atteindre à vne si supernaturelle & diuine science. Si elle n'entre chez nous par vne infusion extraordinaire : si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes ie crain pourtant que nous ne la iouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy viue : si nous tenions à Dieu par luy, non par nous : si nous auions un pied & un fondement diuin, les occasions humaines n'auroient pas le pouuoir de nous esbranler, comme

elles ont : nostre fort ne seroit pas pour se rendre à vne si foible batterie : l'amour de la nouuelleté, la contraincte des Princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire & fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouër & alterer nostre croyance : nous ne la lairrons pas troubler à la mercy d'un nouuel argument, & à la persuation, non pas de toute la rhetorique qui fut onques : nous soustiendrions ces flots d'une fermeté inflexible & immobile :

*Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,  
Et varias circum latrantes dissipat undas  
Mole sua.*

Si ce rayon de la diuinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout : non seulement nos parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur & le lustre. Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous deurions auoir honte, qu'és sectes humaines il ne fut iamais partisan, quelque difficulté & estrangeté que maintinst sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens & sa vie : & vne si diuine & celeste institution ne marque les Chrestiens que par la langue. Voulez vous voir cela ? comparez nos mœurs à un Mahometan, à un Payen, vous demeurez tousiours au dessous. Là où au regard de l'auantage de nostre religion, nous deurions luire en excellence, d'une extreme & incomparable distance : & deuroit on dire, sont ils si iustes, si charitables, si bons ? ils sont donc Chrestiens. Toutes autres apparences sont communes à toutes religions : esperance, confiance, euenemens, ceremonies, penitence, martyres. La merque peculiere de nostre verité deuroit estre nostre vertu,

comme elle est aussi la plus celeste merque, & la plus difficile : & que c'est la plus digne production de la verité. Pourtant eut raison nostre bon S. Loys, quand ce Roy Tartare, qui s'estoit fait Chrestien, desleignoit de venir à Lyon, baiser les pieds au Pape, & y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire, nostre desbordée façon de vivre ne le dégoutast d'une si sainte creance. Combien que depuis il aduint tout diuersement, à cet autre, lequel estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelatz, & peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle deuoit auoir de force & de diuinité, à maintenir sa dignité & sa splendeur, parmy tant de corruption, & en mains si vicieuses. Si nous auions vne seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la sainte parole : nos actions qui seroient guidées & accompagnées de la diuinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. *Breuis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.* Les vns font accroire au monde, qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres en plus grand nombre, se le font accroire à eux mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire. Nous trouuons estrange si aux guerres, qui pressent à cette heure nostre Estat, nous voyons flotter les euene-ments & diuersifier d'une maniere commune & ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement & couuerture : elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receüe, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'aduo-

cat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy & à la religion, non pas à nos passions. Les hommes y sont conducteurs, & s'y seruent de la religion : ce deuroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par noz mains que nous la menons : à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une regle si droite & si ferme. Quand s'est il veu mieux qu'en France en noz iours ? Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse à droite, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes & ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progres si conforme en desbordement & iniustice, qu'ils rendent douteuse & malaisée à croire la diuersité qu'ils pretendent de leurs opinions en chose de laquelle depend la conduitte & loy de nostre vie. Peut on veoir partir de mesme eschole & discipline des mœurs plus vnies, plus vnies ? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raisons diuines : & combien irreligieusement nous les auons & reietées & reprises selon que la Fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette proposition si solenne : S'il est permis au subiect de se rebeller & armer contre son Prince pour la defense de la religion : souuienne vous en quelles bouches cette année passée l'affirmatiue d'icelle estoit l'arc-boutant d'un parti : la negatiue, de quel autre parti c'estoit l'arc-boutant. Et oyez à present de quel quartier vient la voix & instruction de l'une & de l'autre : & si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle la. Et nous bruslons les gens, qui disent, qu'il faut faire souffrir à la verité le ioug de nostre besoing : & de combien fait la France pis que de le dire ? Confessons la verité, qui trieroit de

l'armée mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zeile d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur pays, ou service du Prince, il n'en sçauroit bastir une compagnie de gens-d'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouue si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progres en nos mouuemens publics, & que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride auallée & mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur, mollesse & pesanteur ; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres & casuelles, selon la diuersité desquelles ils se remuent ? Je voy cela euidemment, que nous ne prestons volontiers à la deuotion que les offices, qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la Chrestienne. Nostre zeile fait merueilles, quand il va seconder nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'auarice, la detraction, la rebellion. A contre-poil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faite pour extirper les vices : elle les couure, les nourrit, les incite. Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu, comme on diét. Si nous le croyions, ie ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance : voire, & ie le dis à nostre grande confusion, si nous le croyions & cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté & beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Le meilleur de

nous ne craind point de l'outrager, comme il craind d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, & de l'autre en pareille cognoissance & persuation, l'estat d'une gloire immortelle, entraist en bigue de l'un pour l'autre? Et si nous y renonçons souuent de pur mespris : car quelle enuie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'enuie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le prestre luy disant, que ceux qui se vouïoyent à cette religion, auoyent à recevoir apres leur mort des biens eternels & parfaits : Pourquoi si tu le crois ne meurs tu donc toy mesmes? luy fit-il. Diogenes plus brusquement selon sa mode, & plus loing de nostre propos, au prestre qui le preschoit de mesme, de se faire de son ordre, pour paruenir aux biens de l'autre monde : Veux tu pas que ie croye qu'Agésiläus & Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, & que toy qui n'es qu'un veau, & qui ne fais rien qui vaille, seras bien heureux, par ce que tu es prestre? Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les receuions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous auons :

*Non iam se moriens dissolui conquereretur,  
Sed magis ire foras, vestemque relinquere vt anguis  
Gauderet, prælonga senex aut cornua ceruus.*

Ie veux estre dissoluit, dirions nous, & estre aueques Iesus-Christ. La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour iouir plus promptement des esperances qu'il leur donnoit. Tout cela c'est vn



signe tref-euident que nous ne receuons nostre religion qu'à nostre façon & par nos mains, & non autrement que comme les autres religions se reçoient. Nous nous sommes rencontrés au pays, où elle estoit en vſage, où nous regardons son ancienneté, ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue, où craignons les menaces qu'elle attache aux meſcreans, où ſuyuons ſes promeſſes. Ces conſiderations là doiuent eſtre employées à nostre creance, mais comme ſubſidiaires : ce ſont liaiſons humaines. Vne autre region, d'autres teſmoings, pareilles promeſſes & menaſſes, nous pourroyent imprimer par meſme voye vne creance contraire. Nous ſommes Chreſtiens à meſme tiltre que nous ſommes ou Perigordins ou Alemans. Et ce que dit Plato, qu'il eſt peu d'hommes ſi fermes en l'atheïſme, qu'un danger preſſant ne ramene à la recognoiſſance de la diuine puiſſance : ce rolle ne touche point vn vray Chreſtien. C'eſt à faire aux religions mortelles & humaines, d'eſtre receuës par vne humaine conduite. Quelle foy doit ce eſtre, que la laſcheté & la foibleſſe de cœur plantent en nous & eſtabliffent ? Plaiſante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'auoir le courage de le deſcroire. Vne vitieuſe paſſion, comme celle de l'inconſtance & de l'eſtonnement, peut elle faire en nostre ame aucune production reglée ? Ils eſtabliffent, dit-il, par la raiſon de leur iugement, que ce qui ſe recite des enfers, & des peines futures eſt feint, mais l'occafion de l'experimenter s'offrant lors que la vieilleſſe ou les maladies les approchent de leur mort : la terreur d'icelle les remplit d'une nouuelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et par ce que telles impreſſions rendent les courages craintifs, il defend en ſes Loix toute inſtruction de

telles menaces, & la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit, & pour vn medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il auoit esté long temps se moquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les Dieux s'ostoyent & se remettoient selon l'affaire de Bion. Platon, & ces exemples, veulent conclurre, que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant vne proposition, comme desnaturée & monstrueuse, difficile aussi, & malailée d'establiir en l'esprit humain, pour insolent & desreglé qu'il puisse estre : il s'en est veu assez, par vanité & par fierté de concevoir des opinions non vulgaires, & reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance : qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts, pour l'auoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez vn bon coup d'espée en la poitrine : & quand la crainte ou la maladie aura abatu & appesanti cette licentieuse ferueur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se reuenir, & se laisser tout discrettement manier aux creances & exemples publiques. Autre chose est, vn dogme serieusement digéré, autre chose ces impressions superficielles : lesquelles nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement & incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables & esceruellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuuent ! L'erreur du paganisme, & l'ignorance de nostre sainte verité, laissa tomber cette grande ame : mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en

cet autre voisin abus, que les enfans & les vieillars se trouuent plus susceptibles de religion, comme si elle naissoit & tiroit son credit de nostre imbecillité. Le neud qui deuroit attacher nostre iugement & nostre volonté, qui deuroit estreindre nostre ame & ioindre à nostre Createur, ce deuroit estre vn neud prenant ses repliz & ses forces, non pas de noz considerations, de noz raisons & passions, mais d'une estreinte diuine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, vn visage, & vn lustre, qui est l'autorité de Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre ame estant regie & commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au seruice de son dessein toutes nos autres pieces selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable, que toute cette machine n'ait quelques merques empreintes de la main de ce grand architecte, & qu'il n'y ait quelque image es choses du monde rapportant aucunement à l'ouurier, qui les a basties & formées. Il a laissé en ces hauts ouurages le caractere de sa diuinité, & ne tient qu'à nostre imbecillité, que nous ne le puissions descourir. C'est ce qu'il nous dit luy-même, que ses operations inuisibles, il nous les manifeste par les visibles. Sebonde s'est trauaillé à ce digne estude, & nous montre comment il n'est piece du monde, qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté diuine, si l'univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elemens, nostre corps & nostre ame, toutes choses y conspirent : il n'est que de trouuer le moyen de s'en seruir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est vn temple treffaint, dedans lequel l'homme est introduict, pour y contempler des statues, non ouurées de mortelle main, mais celles que la diuine pensée a fait sensibiles, le soleil, les estoilles,

les eaux & la terre, pour nous représenter les intelligibles. Les choses inuisibles de Dieu, dit Saint Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, & sa diuinité par ses œuvres.

*Atque adeo faciem cali non inuidet orbi  
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit  
Semper voluendo : sēque ipsum inculcat & offert,  
Vt bene cognosci possit, doceatque videndo  
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.*

Or nos raisons & nos discours humains c'est comme la matiere lourde & sterile : la grace de Dieu en est la forme : c'est elle qui y donne la façon & le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'auoir eu leur fin, & n'auoir regardé l'amour & obeyssance du vray createur de toutes choses, & pour auoir ignoré Dieu : ainssi est-il de nos imaginations & discours : ils ont quelque corps, mais vne masse informe, sans façon & sans iour, si la foy & grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre & illustrer les argumens de Sebonde, elle les rend fermes & solides : ils sont capables de seruir d'acheminement, & de premiere guyde à vn apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance : ils le façonnent aucunement & rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit & se parfait apres nostre creance. Je scay vn homme d'autorité nourry aux lettres, qui m'a confessé auoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on les depouillera de cet ornement, & du secours & approbation de la foy, & qu'on les prendra pour fantasies

pures humaines, pour en combatre ceux qui sont precipitez aux espouuantables & horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouueront encores lors, aussi solides & autant fermes, que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

*Si melius quid habes, accerfe, vel imperium fer.*

Qu'ils souffrent la force de nos preuues, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, & sur quelque autre subiect, de mieux tissus, & mieux estoiffés. Je me suis sans y penser à demy desia engagé dans la seconde obiection, à laquelle j'auois proposé de respondre pour Sebonde. Aucuns disent que ses argumens sont foibles & ineptes à verifier ce qu'il veut, & entreprennent de les choquer aisément. Il faut secouer ceux cy vn peu plus rudement : car ils sont plus dangereux & plus malitieux que les premiers. On couche volontiers les dictz d'autrui à la faueur des opinions qu'on a preiugées en soy. A vn atheïste tous escrits tirent à l'atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceux cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa majesté pleine d'autorité & de commandement. Le moyen que ie prens pour rabatre cette frenesie, & qui me semble le plus propre, c'est de froisser & fouler aux pieds l'orgueil, & l'humaine fierté : leur faire sentir l'inanité, la vanité, & deneantisé de l'homme : leur arracher des poingts, les chetiuës armes

de leur raison : leur faire baïsser la teste & mordre la terre, soubz l'autorité & reuerence de la majesté diuine. C'est à elle seule qu'appartient la science & la sapience : elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, & à qui nous defrobons ce que nous nous contons, & ce que nous nous prisons.

Οὐ γὰρ ἐγὼ φρονεῖν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτὸν.

Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit. *Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam.* L'intelligence est en tous les Dieux, dit Platon, & point ou peu aux hommes. Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme Chrestien, de voir nos vtils mortels & caduques, si proprement assortis à nostre foy sainte & diuine : que lors qu'on les employe aux suiets de leur nature mortels & caduques, ils n'y soyent pas appropriiez plus vniement, ny avec plus de force. Voyons donq si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebonde : voire s'il est en luy d'arriuer à aucune certitude par argument & par discours. Car saint Augustin plaidant contre ces gens icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent les parties de nostre creance fauces, que nostre raison faut à establir. Et pour montrer qu'assez de choses peuuent estre & auoir esté, desquelles nostre discours ne scauroit fonder la nature & les causes : il leur met en auant certaines experiences cognuës & indubitables, ausquelles l'homme confesse rien ne veoir. Et cela faiët il, comme toutes autres choses, d'une curieuse & ingenieuse recherche. Il faut plus faire, & leur apprendre, que pour conuaincre la foiblesse de leur raison, il n'est befoing

d'aller triant des rares exemples : & qu'elle est si manque & si aueugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité, qui luy soit assez claire : que l'aizé & le malaisé luy sont vn : que tous subiects egalelement, & la nature en general desaduouë sa iurisdiction & entremise. Que nous presche la verité, quand elle nous presche de fuir la mondaine philosophie : quand elle nous inculque si souuent, que nostre sagesse n'est que folie deuant Dieu : que de toutes les vanitez la plus vaine c'est l'homme : que l'homme qui presume de son sçauoir, ne sçait pas encore que c'est que sçauoir : & que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduit soy-mesmes, & se trompe? Ces sentences du saint Esprit expriment si clairement & si viuement ce que ie veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuue contre des gens qui se rendroient avec toute submission & obeysance à son autorité. Mais ceux cy veulent estre souuërez à leurs propres despens, & ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle mesme. Considerons donq pour cette heure, l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, & despourueu de la grace & cognoissance diuine, qui est tout son honneur, sa force, & le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel equipage. Qu'il me face entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basti ces grands auantages, qu'il pense auoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la voûte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouuemens espouuentables de cette mer infinie, soyent establis & se continuent tant de siecles, pour sa commodité & pour son seruice? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que

cette miserable & chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de foy, exposée aux offences de toutes choses, se die maistresse & emperiere de l'univers? duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander. Et ce priuilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté & les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, & tenir conte de la recepte & mise du monde : qui luy a feelé ce priuilege? qu'il nous montre lettres de cette belle & grande charge. Ont elles esté ottroyées en faueur des sages seulement? Elles ne touchent guere de gents. Les fols & les meschans sont-ils dignes de faueur si extraordinaire? & estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? en croirons nous cestuy-la ; *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione vtuntur. Hi sunt dii & homines, quibus profectò nihil est melius.* Nous n'aurons iamais assez basoüé l'impudence de cet accouplage. Mais pauuret qu'a il en soy digne d'un tel auantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si iuste regle :

*Cum suspicimus magni celestia mundi  
Templa super, stellisque micantibus Æthæra fixum,  
Et venit in mentem Lunæ Solisque viarum :*

à considerer la domination & puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune,

*Fæta etenim & vitas hominum suspendit ab astris :*



mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez : qu'ils regissent, pouffent & agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend & le trouue :

*Speculatâque longè  
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,  
Et totum alterna mundum ratione moueri,  
Fatorûmque vices certis discernere signis :*

à voir que non vn homme seul, non vn Roy, mais les monarchies, les empires, & tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouuemens celestes :

*Quantâque quàm parui faciant diserimina motus :  
Tantum est hoc regnum quod regibus imperat ipfis :*

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance & science, & ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, & cette comparaïson d'eux à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen & de leur faueur :

*furit alter amore,  
Et pontum tranare potest & vertere Troiam,  
Alterius fors est scribendis legibus apta,  
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes,  
Mutuâque armati coeunt in vulnera fratres,  
Non nostrum hoc bellum est, coguntur tanta mouere,  
Inque suas ferri pœnas, lacerandâque membra,  
Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum.*

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous auons, comment nous pourra elle esgaler à luy? comment soubf-mettre à nostre science son essence & ses conditions? Tout ce que nous

voyons en ces corps là, nous estonne ; *quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt?* pourquoy les priuons nous & d'ame, & de vie, & de discours? y auons nous recognu quelque stupidité immobile & insensible, nous qui n'auons aucun commerce avec eux que d'obeïssance? Dirons nous, que nous n'auons veu en nulle autre creature, qu'en l'homme, l'vſage d'une ame raisonnable? Et quoy? Auons nous veu quelque chose semblable au soleil? Laisse-il d'estre, par ce que nous n'auons rien veu de semblable? & ses mouuements d'estre, par ce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'auons pas veu, n'est pas, nostre science est merueilleusement raccourcie. *Quæ sunt tantæ animi angustia?* Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune vne terre celeste? y deuiner des montaignes, des vallées, comme Anaxagoras? y planter des habitations & demeures humaines, & y dresser des colonies pour nostre commodité, comme fait Platon & Plutarque? & de nostre terre en faire vn astre esclairant & lumineux? *Inter cætera mortalitatis incommoda, & hoc est, caligo mentium : nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor. Corruptibile corpus aggrauat animam, & deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.* La presomption est nostre maladie naturelle & originelle. La plus calamiteuse & fragile de toutes les creatures c'est l'homme, & quant & quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent & se void logée icy parmy la bourbe & le fient du monde, attachée & cloüée à la pire, plus morte & croupie partie de l'vniuers, au dernier estage du logis, & le plus esloigné de la voue celeste, avec les animaux de la pire condition des trois : & se va plantant par imagination au dessus du cercle

de la lune, & ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions diuines, qu'il se trie soy-même & separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres & compagnons, & leur distribue telle portion de facultez & de forces, que bon luy semble. Comment cognoist il par l'effort de son intelligence, les branles internes & secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand ie me iouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que ie ne fay d'elle? Nous nous entretenons de fingeries reciproques. Si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi à elle la sienne. Platon en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux aduantages de l'homme de lors, la communication qu'il auoit avec les bestes, desquelles s'enquerant & s'instruisant, il sçauoit les vrayes qualitez, & differences de chacune d'icelles : par où il acquerroit vne tres parfaite intelligence & prudence; & en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut il meilleure preuue à iuger l'impudence humaine sur le fait des bestes? Ce grand autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que Nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications, qu'on en tiroit en son temps. Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles & nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles? C'est à deuiner à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous ne ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette même raison elles nous peuuent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand mer-

ueille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques & les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales & autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoivent vn chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & mouuements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous auons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, enuiron à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, & nous requierent : & nous elles. Au demeurant nous decouurons bien euidentement, qu'entre elles il y a vne pleine & entiere communication, & qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espee, mais aussi d'espees diuerfes :

*Et mutæ pecudes, & denique secla ferarum  
Diffimiles fuerunt voces variâsque cluere  
Cum metus aut dolor est, aut cum iam gaudia gliscunt.*

En certain abboyer du chien le cheual cognoist qu'il y a de la colere : de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouuemens discourent & traittent.

*Non alia longè ratione atque ipsa videtur  
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.*

Pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, & content des histoires par signes?

I'en ay veu de si souples & formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courrousent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'affignent, & disent en fin toutes choses des yeux.

*E'l filentio ancor suole  
Hauer prieghi & parole.*

Quoy des mains? nous requérons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruïsons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absoluons, iniurons, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escriptions, taisons : & quoy non? d'une variation & multiplication à l'enuy de la langue. De la teste nous conuions, renuoyons, aduouïons, desaduouïons, desmentons, bienueignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, esconduïsons, egayons, lamentons, caressons, tançons, soubismettons, brauons, enhortons, menaçons, assureons, enquerons. Quoy des sourcils? Quoy des espauls? Il n'est mouuement, qui ne parle, & vn langage intelligible sans discipline, & vn langage publique. Qui fait, voyant la varieté & vsage distingué des autres, que cestuy-cy doit plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing : & les alphabets des doigts,

& grammaires en gestes : & les sciences qui ne s'exercent & ne s'expriment que par iceux : & les nations que Pline dit n'auoir point d'autre langue. Vn Ambassadeur de la ville d'Abdere, apres auoir longuement parlé au Roy Agis de Sparte, luy demanda : Et bien, Sire, quelle responce veux-tu que ie rapporte à nos citoyens? que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, & tant que tu as voulu, sans iamais dire mot : voila pas vn taire parler & bien intelligible? Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaux? est-il police réglée avec plus d'ordre, diuerifiée à plus de charges & d'offices, & plus constamment entretenüe, que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions & de vacations si ordonnée, la pouuons nous imaginer se conduire sans discours & sans prudence?

*His quidam signis atque hæc exempla sequuti,  
Esse apibus partem diuinæ mentis, & hausus  
Æthereos dixerunt.*

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, & choisissent elles sans discretion de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle & admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuuent ils se seruir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçauoir les conditions & les effets? Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans iuger que la dureré s'amollit en l'humectant? Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duuet, sans preuoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus

mollement & plus à l'aïse? Se couurent-ils du vent pluuieux, & plantent leur loge à l'orient, sans connoître les conditions différentes de ces vents, & considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en vn endroit, & relasche en vn autre? se sert à cette heure de cette forte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a & deliberation, & pensément, & conclusion? Nous reconnoissons assez en la pluspart de leurs ourages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, & combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres plus grossiers, les facultez que nous y employons, & que nostre ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoy n'en estimons nous autant d'eux? Pourquoy attribuons nous à ie ne sçay quelle inclination naturelle & seruile, les ourages qui surpassent tout ce que nous pouuons par nature & par art? En quoy sans y penser nous leur donnons vn tref-grand auantage sur nous, de faire que Nature par vne douceur maternelle les accompagne & guide, comme par la main à toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'à nous elle nous abandonne au hazard & à la fortune, & à quæster par art, les choses necessaires à nostre conseruation; & nous refuse quant & quant les moyens de pouuoir arriuer par aucune institution & contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez, tout ce que peult nostre diuine intelligence. Vrayement à ce compte nous aurions bien raison de l'appeller vne tref-iniuste marastre. Mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme & desreglée. Nature a embrassé vniuersellement toutes ses creatures : & n'en est aucune, qu'elle n'ait

bien plainement fourny de tous moyens necessaires à la conseruation de son estre. Car ces plaintes vulgaires que i'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleue tantost au dessus des nuës, & puis les rauale aux Antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer & couvrir que de la despouille d'autrui : là où toutes les autres creatures, Nature les a reuestuës de coquilles, de gouffes, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, & de soye selon le besoin de leur estre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour affaillir & pour defendre, & les a elle mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage.

*Tum porro puer, vt seuis proiectus ab vndis  
Nauita, nudus humi iacet infans, indigus omni  
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras  
Nexibus ex aluo matris natura profudit,  
Vagituque locum lugubri complet, vt æquum est  
Cui tantum in vita restet transire malorum :  
At variæ crescunt pecudes, armenta, feraque,  
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est  
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela :  
Nec varias quærunt vestes pro tempore cæli :  
Denique non armis opus est, non manibus altis  
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia largè  
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum.*

Ces plaintes là sont fauces : il y a en la police du monde, vne egalité plus grande, & vne relation plus vniforme. Nostre peau est pourueue aussi suffisam-



ment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps, tesmoing plusieurs nations, qui n'ont encores essayé nul vſage de vestemens. Noz anciens Gaulois n'estoient gueres vestus, ne font pas les Irlandois noz voisins, ſoubs vn ciel ſi froid. Mais nous le iugeons mieux par nous meſmes : car tous les endroits de la perſonne, qu'il nous plaist deſcouvrir au vent & à l'air, ſe trouuent propres à le ſouffrir. S'il y a partie en nous foible, & qui ſemble deuoir craindre la froidure, ce deuroit eſtre l'eſtomach, où ſe fait la digeſtion : noz peres le portoyent deſcouuert, & noz Dames, ainſi molles & delicates qu'elles font, elles s'en vont tantost entr'ouuertes iuſques au nombril. Les liaiſons & emmaillotemens des enfans ne ſont non plus neceſſaires : & les meres Lacedemoniennes eſleuoient les leurs en toute liberté de mouuements de membres, ſans les attacher ne plier. Noſtre pleurer eſt commun à la plus part des autres animaux, & n'en eſt guere qu'on ne voye ſe plaindre & gemir long temps apres leur naiſſance : d'autant que c'eſt vne contenance bien ſortable à la foibleſſe, en quoy ils ſe ſentent. Quant à l'vſage du manger, il eſt en nous, comme en eux, naturel & ſans inſtruction.

*Sentit enim vim quiſque ſuam quam poſſit abuti.*

Qui fait doute qu'un enfant arriué à la force de ſe nourrir, ne ſceut queſter ſa nourriture? & la terre en produit, & luy en offre aſſez pour ſa neceſſité, ſans autre culture & artifice. Et ſinon en tout temps, auſſi ne fait elle pas aux beſtes, tesmoing les prouiſions, que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les faiſons ſteriles de l'année. Ces nations, que nous venons de deſcouvrir, ſi abon-

damment fournies de viande & de breuage naturel, sans soing & sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : & que sans labourage, nostre mere Nature nous auoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit : voire, comme il est vray-semblable, plus plainement & plus richement qu'elle ne fait à present, que nous y auons meslé nostre artifice :

*Et tellus nitidas fruges vinetaque læta  
Sponte sua primum mortalibus ipsa creauit,  
Ipsa dedit dulces fetus, & pabula læta,  
Quæ nunc vix nostro grandescunt auxila labore,  
Conterimûsque boues & vires agricolarum.*

le débordement & desreglement de nostre appetit deuantant toutes les inuentions, que nous cherchons de l'affouuir. Quant aux armes, nous en auons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de diuers mouuemens de membres, & en tirons plus de seruice naturellement & sans leçon : ceux qui sont duiçts à combatre nuds, on les void se ietter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet auantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le courir par moyens acquis, nous l'auons par vn instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise & esmoult ses dents, desquelles il se fert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet vsage, lesquelles il espargne, & ne les employe aucunement à ses autres seruices). Quand les taureaux vont au combat, ils respandent & iettent la poussiere à l'entour d'eux : les fangliers affinent leurs deffences : & l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son

corps, l'enduit & le crouste tout à l'entour, de limon bien ferré & bien paistry, comme d'une cuirasse. Pourquoi ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ? Quant au parler, il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutesfois ie croy qu'un enfant, qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui feroit un essay malaisé à faire) auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : & n'est pas croyable, que Nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux. Car qu'est-ce autre chose que parler, cette faculté, que nous leur voyons de se plaindre, de se refiour, de s'entr'appeller au secours, se conuier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, & nous à elles. En combien de fortes parlons nous à nos chiens, & ils nous respondent ? D'autre langage, d'autres appellations, deuifons nous avec eux, qu'avec les oyseaux, avec les pourceaux, les beufs, les chevaux : & changeons d'idiome selon l'espece.

*Così per entro loro schiera bruna  
S'ammusa l'vna con l'altra formica,  
Forse à spiar lor via, & lor fortuna.*

Il me semble que Lactance attribué aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos le chant diuers des perdrix, selon la situation des lieux :

*variaque volucres*

*Longè alias alio iaciunt in tempore voces,  
Et partim mutant cum tempestatibus vna  
Raucifonos cantus.*

Mais cela est à sçauoir, quel langage parleroit cer enfant : & ce qui s'en dit par diuination, n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : ie respons que ce n'est pas seulement pour n'auoir peu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais pluſtoſt pource que le ſens de l'ouye, duquel ils ſont priuez, ſe rapporte à celui du parler, & ſe tiennent enſemble d'une couſture naturelle. En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, & que nous le facions ſonner au dedans à nos oreilles, auant que de l'en-uoyer aux eſtrangeres. J'ay dict tout cecy, pour maintenir cette reſſemblance, qu'il y a aux choſes humaines : & pour nous ramener & ioindre à la preſſe. Nous ne ſommes ny au deſſus, ny au deſſous du reſte : tout ce qui eſt ſous le ciel, dit le ſage, court vne loy & fortune pareille.

*Indupedita ſuis fatalibus omnia vincis.*

Il y a quelque difference, il y a des ordres & des degrez : mais c'eſt ſoubs le viſage d'une meſme nature :

*res quæque ſuo ritu procedit, & omnes  
Fœdere naturæ certo discrimina ſeruant.*

Il faut contraindre l'homme, & le renger dans les barrières de cette police. Le miſerable n'a garde d'eniamber par eſſet au delà : il eſt entraué

& engagé, il est assubiection de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, & d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, praeexcellence vraie & essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, & par fantasie, n'a ny corps ny goüst. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux, ayt cette liberté de l'imagination, & ce desreglement de pensées, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas ; & ce qu'il veut ; le faulx & le veritable ; c'est vn aduantage qui luy est bien cher vendu, & duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maux qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dy donc, pour reuenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle & forcée, les mesmes choses que nous faisons par nostre choix & industrie. Nous deuons conclurre de pareils effects, pareilles facultez, & de plus riches effects des facultez plus riches : & confesser par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à œuurer, aussi la tiennent les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoi imaginons nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouons aucun pareil effect ? Ioint qu'il est plus honorable d'estre acheminé & obligé à reglement agir par naturelle & ineuitable condition, & plus approchant de la diuinité, que d'agir reglement par liberté temeraire & fortuite ; & plus seur de laisser à Nature, qu'à nous les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption fait, que nous aymons mieux deuoir à noz forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance : & enrichissons les autres animaux des biens naturels, & les leur renouons, pour nous honorer & annoblir des biens acquis : par vne humeur bien

simple, ce me semble : car ie priferoy bien autant des graces toutes miennes & naïfues, que celles que i'aurois esté mendier & quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquérir vne plus belle recommandation que d'estre fauorisé de Dieu & de Nature. Par ainsi le renard, dequoy se seruent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riuere gelée, & le laschent deuant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien pres de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruiere l'eau courant au dessous, & selon qu'il trouue par là, qu'il y a plus ou moins d'espeueur en la glace, se reculer, ou s'auancer, n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre : & que c'est vne ratiocination & consequence tirée du sens naturel : Ce qui fait bruit, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé est liquide, & ce qui est liquide plie sous le faix. Car d'attribuer cela seulement à vne viuacité du sens de l'ouye, sans discours & sans consequence, c'est vne chimere, & ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer de tant de sortes de ruses & d'inuentions, dequoy les bestes se couurent des entreprises que nous faisons sur elles. Et si nous voulons prendre quelque aduantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en seruir, & d'en vser à nostre volonté, ce n'est que ce mesme aduantage, que nous auons les vns sur les autres. Nous auons à cette condition noz esclaves, & les Climacides estoient ce pas des femmes en Syrie qui seruoient couchées à quatre pattes, de marchepied & d'eschelle aux dames

à monter en coche? Et la plus part des personnes libres, abandonnent pour bien legeres commoditez, leur vie, & leur estre à la puissance d'autrui. Les femmes & concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tumbeau de son mary. Les tyrans ont-ils iamais failly de trouuer assez d'hommes vouez à leur deuotion : aucuns d'eux adioustans d'auantage cette neccessité de les accompagner à la mort, comme en la vie? Des armées enuieres se font ainfin obligées à leurs Capitaines. Le formule du serment en cette rude escole des escrimeurs à outrance, portoit ces promesses : Nous iurons de nous laisser enchaîner, brusler, battre, & tuer de glaiue, & souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tresreligieusement & le corps & l'ame à son seruice :

*Vre meum si vis flamma caput, & pete ferro  
Corpus, & intorto verbera terga seca.*

C'estoit vne obligation veritable, & si il s'en trouuoit dix mille telle année, qui y entroyent & s'y perdoyent. Quand les Scythes enterroyent leur Roy, ils estrangloyent sur son corps, la plus fauorie de ses concubines, son eschançon, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre & cuisinier. Et en son anniuersaire ils tuoyent cinquante cheuaux montez de cinquante pages, qu'ils auoyent empalé par l'espine du dos iusques au gozier, & les laissoyent ainsi plantez en parade autour de la tombe. Les hommes qui nous seruent, le font à meilleur marché, & pour vn traitement moins curieux & moins fauorable, que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux cheuaux, & aux chiens. A quel soucy ne nous demettons nous

pour leur commodité ? Il ne me semble point, que les plus abieſts ſeruiteurs faſent volontiers pour leurs maîtres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces beſtes. Diogenes voyant ſes parents en peine de le rachetter de ſeruitude : Ils ſont fols, diſoit-il, c'eſt celuy qui me traite & nourrit, qui me ſert ; & ceux qui entretiennent les beſtes, ſe doiuent dire pluſtoſt les ſeruir, qu'en eſtre ſeruis. Et ſi elles ont cela de plus genereux, que iamais lyon ne ſ'aſſeruit à vn autre lyon, ny vn cheual à vn autre cheual par faute de cœur. Comme nous allons à la chafſe des beſtes, ainſi vont les tigres & les lyons à la chafſe des hommes : & ont vn pareil exercice les vnes ſur les autres : les chiens ſur les lieures, les brochets ſur les tanches, les arondeles ſur les cigales, les eſperuiers ſur les merles & ſur les allouettes :

*Serpente ciconia pullos*

*Nutrit, & inuenta per deuia rura lacerta,  
Et leporem aut capream famulæ Iouis, & generoſæ  
In ſaltu venantur aues.*

Nous partons le fruit de noſtre chafſe avec noz chiens & oyſeaux, comme la peine & l'induftrie. Et au deſſus d'Amphipolis en Thrace, les chafſeurs & les faucons fauuages, partent iuſtement le butin par moitié : comme le long des palus Mæotides, ſi le peſcheur ne laiſſe aux loups de bonne foy, vne part eſgale de ſa priſe, ils vont incontinent deſchirer ſes rets. Et comme nous auons vne chafſe, qui ſe conduit plus par ſubtilité, que par force, comme celle des colliers de noz lignes & de l'hameçon, il ſ'en void auſſi de pareilles entre les beſtes. Ariſtote dit, que la Seche iette de ſon col vn boyau long comme vne ligne, qu'elle eſtand au loing en le laſchant, & le



retire à soy quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la vase, & petit à petit le retire iusques à ce que ce petit poisson soit si près d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper. Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offences, que l'homme : il ne nous faut point vne balaine, vn elephant, & vn crocodile, ny tels autres animaux, desquels vn seul est capable de deffaire vn grand nombre d'hommes : les poulx sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla : c'est le desieuner d'un petit ver, que le cœur & la vie d'un grand & triumpphant Empereur. Pourquoi disons nous, que c'est à l'homme science & cognoissance, bastie par art & par discours, de discerner les choses vtils à son viure, & au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas, de cognoistre la force de la rubarbe & du polypode ; & quand nous voyons les cheures de Candie, si elles ont receu vn coup de trait, aller entre vn million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison, & la tortue quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger, le dragon fourbir & esclairer ses yeux avecques du fenail, les cicongnes se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine, les elephans arracher non seulement de leur corps & de leurs compagnons, mais des corps aussi de leurs maistres, tesmoin celuy du Roy Porus qu'Alexandre deffit, les iauelots & les dardz qu'on leur a iettez au combat, & les arracher si dextrement, que nous ne le scaurions faire avec si peu de douleur : pourquoy ne disons nous de mesmes, que c'est science & prudence ? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est

par la seule instruction & maistrise de Nature, qu'elles le sçauent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science & de prudence : c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistrise d'escole. Chrysippus, bien qu'en toutes autres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaux, que nul autre Philosophe, considerant les mouuements du chien, qui se rencontrant en vn carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuit deuant luy, va essayant vn chemin apres l'autre, & apres s'estre asseuré des deux, & n'y auoir trouué la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander : il est contraint de confesser, qu'en ce chien là, vn tel discours se passe : l'ay suiuy iusques à ce carrefour mon maistre à la trace, il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre : & que s'asseurant par cette conclusion & discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le fonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traitt purement dialecticien, & cet vsage de propositions diuisées & conioinctes, & de la suffisante enumeration des parties, vaut-il pas autant que le chien le sçache de soy que de Trapezonce? Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler : & cette facilité, que nous recognoissons à nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable, pour la former & l'estreindre à certain nombre de lettres & de syllabes, tesmoigne qu'ils ont vn discours au dedans,

qui les rend ainſi diſciplinables & volontaires à apprendre. Chacun eſt ſaoul, ce croy-ie, de voir tant de ſortes de cingeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens : les dances, où ils ne faillent vne ſeule cadence du ſon qu'ils oyent ; pluſieurs diuers mouuemens & faults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parolle : mais ie remerque avec plus d'admiration cet eſſect, qui eſt toutes-fois aſſez vulgaire, des chiens dequoy ſe ſeruent les aueugles, & aux champs & aux villes : ie me ſuis pris garde comme ils s'arreſtent à certaines portes, d'où ils ont accouſtumé de tirer l'aumofne, comme ils eurent le choc des coches & des charrettes, lors meſme que pour leur regard, ils ont aſſez de place pour leur paſſage : i'en ay veu le long d'un foſſé de ville, laiſſer vn ſentier plain & vni, & en prendre vn pire, pour eſloigner ſon maĩſtre du foſſé. Comment pouuoit-on auoir fait conceuoir à ce chien, que c'eſtoit ſa charge de regarder ſeulement à la ſeureté de ſon maĩſtre, & meſpriſer ſes propres commoditez pour le ſeruir ? & comment auoit-il la cognoiſſance que tel chemin luy eſtoit bien aſſez large, qui ne le ſeroit pas pour vn aueugle ? Tout cela ſe peut-il comprendre ſans ratiocination ? Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit auoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empereur Veſpaſian le pere au Theatre de Marcellus. Ce chien ſeruoit à vn batteur qui ioüoit vne fiction à pluſieurs mines & à pluſieurs perſonnages, & y auoit ſon rolle. Il falloir entre autres choſes qu'il contrefiſt pour vn temps le mort, pour auoir mangé de certaine drogüe : apres auoir auallé le pain qu'on feignoit eſtre cette drogüe, il commença tantôt à trembler & branler, comme s'il euſt eſté eſtourdy : finalement s'eſtendant

& se roidissant, comme mort, il se laissa tirer & traîner d'un lieu à autre, ainsi que portoit le sujet du ieu, & puis quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se fust reuenu d'un profond sommeil, & leuant la teste regarda çà & là d'une façon qui estonnoit tous les assistans. Les bœufs qui seruoient aux iardins Royaux de Suse, pour les arrouser & tourner certaines grandes rouës à puiser de l'eau, auxquelles il y a des baquets attachez, comme il s'en voit plusieurs en Languedoc, on leur auoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chacun, ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer vn tour dauantage, & ayans fait leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence auant que nous sçachions compter iusques à cent, & venons de descouurir des nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres. Il y a encore plus de discours à instruire autrui qu'à estre instruit. Or laissant à part ce que Democritus iugeoit & prouuoit, que la plus part des arts, les bestes nous les ont apprises : comme l'araignée à tistre & à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne & le rossignol la musique, & plusieurs animaux par leur imitation à faire la medecine : Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, & y employent du temps & du soing : d'où il aduiet que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escole sous leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouuons iuger par là, qu'il reçoit de l'amendement par discipline & par estude. Et entre les libres mesme, il n'est pas vng & pareil; chacun en a pris selon sa capacité. Et sur

la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'enuy, d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'aleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, & prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, & en rend compte avec grand soing : ils se taisent l'un tantost, tantost l'autre : on oyt corriger les fautes, & sent-on aucunes reprehensions du precepteur. L'ay veu, dit Arrius, autresfois vn elephant ayant à chacune cuisse vn cymbale pendu, & vn autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoient en rond, s'esleuans & s'inclinans à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit, & y auoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des elephans dressez à se mouoir & dancer au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseures, coupeures & diuerses cadances tres-difficiles à apprendre. Il s'en est veu, qui en leur priué rememoroient leur leçon, & s'exerçoient par soing & par estude pour n'estre tancez & battuz de leurs maistres. Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous auons Plutarque mesme pour respondant, est estrange. Elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faisoit merueilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oyoit. Vn iour il aduint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long temps deuant cette boutique : depuis cela & tout le lendemain, voyla cette pie pensue, muette & melancholique; dequoy tout le monde estoit esmerueillé, & pensoit-on que le son des trompettes l'eust ainfin estourdie & estonnée; & qu'avec l'ouye, la voix se fust quant & quant esteinte. Mais on trouua en fin, que c'estoit vne

estude profonde, & vne retraits en foy-mesmes, son esprit s'exercitant & preparant sa voix, à représenter le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce fut celle là, d'exprimer parfaitement leurs reprises, leurs poses, & leurs nuances ; ayant quité par ce nouvel apprentissage, & pris à desdain tout ce qu'elle sçauoit dire auparauant. Je ne veux pas obmettre d'alleguer aussi cet autre exemple d'un chien, que ce mesme Plutarque dit auoir veu (car quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble, mais ie n'en obserue non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) luy estant dans un nauire, ce chien estant en peine d'auoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouoit arriuer de la langue, pour l'estroite emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust fait hausser l'huyle plus pres du bord, où il la peust atteindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des elephans, un Roy de leur nation, Iuba ; que quand par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouue pris dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, & les recouure lon de menues brossailles pour les tromper, ses compagnons y apportent en diligence force pierres, & pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance, que si ie vouloy suiure par le menu ce que l'experience en a appris, ie gagnerois aisément ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se trouue plus de difference de tel homme à tel

homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant en une maison priuée de Syrie, desroboit à tous les repas, la moitié de la pension qu'on luy auoit ordonnée : vn iour le maistre voulut luy-mesme le penser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge, qu'il luy auoit prescrite, pour sa nourriture : l'elephant regardant de mauuais oeil ce gouverneur, separa avec la trompe, & en mit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et vn autre, ayant vn gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son dîner, & le luy remplit de cendre. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoient du pays de Leuant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephans, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu pres leur place en une bataille ordonnée (cela est aisé à iuger à ceux qui cognoissent les histoires anciennes)

*si quidem Tyrio seruire solebant  
Annibali, & nostris ducibus, regique Moloſſo  
Horum maiores, & dorſo ferre cohortes,  
Partem aliquam belli, & euntem in prælia turmam.*

Il falloit bien qu'on se respondist à bon eſcient de la creance de ces bestes & de leur discours, leur abandonnant la teste d'une bataille ; là où le moindre arrest qu'elles euſſent ſçeu faire, pour la grandeur & pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur euſt fait tourner la teste sur leurs gens, estoit ſuffiſant pour tout perdre. Et s'est veu peu d'exem-

ples, où cela soit aduenu, qu'ils se reiectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les vns sur les autres, & nous rompons. On leur donnoit charge non d'un mouuement simple, mais de plusieurs diuerfes parties au combat : comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouuelle conqueſte des Indes ; ausquels ils payoient ſolde, & faisoient partage au butin. Et montroient ces animaux, autant d'addreſſe & de iugement à pourſuiure & arreſter leur victoire, à charger ou à reculer, ſelon les occaſions, à diſtinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur & d'aſpreté. Nous admirons & poiſons mieux les choſes eſtrangeres que les ordinaires : & ſans cela ie ne me fuſſe pas amuſé à ce long regiſtre. Car ſelon mon opinion, qui contrerollera de pres ce que nous voyons ordinairement es animaux, qui viuent parmy nous, il y a dequoy y trouuer des effets autant admirables, que ceux qu'on va recueillant és pays & ſiecles eſtrangers. C'eſt vne meſme nature qui roule ſon cours. Qui en auroit ſuffiſamment iugé le preſent eſtat, en pourroit ſeulement conclurre & tout l'aduenir & tout le paſſé. L'ay veu autresfois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtain pays, deſquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant & leur contenance, & leurs veſtemens, eſtoient du tout eſloignez des noſtres, qui de nous ne les eſtimoit & ſauuages & brutes ? qui n'attribuoit à ſtupidité & à beſtiſe, de les voir muets, ignorans la langue Françoisſe, ignorans nos baiſe-mains, & nos inclinations ſerpentées ; noſtre port & noſtre maintien, ſur lequel ſans faillir, doit prendre ſon patron la nature humaine ? Tout ce qui nous ſemble eſtrange,



nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas. Il nous aduient ainſin au iugement que nous faiſons des beſtes. Elles ont pluſieurs conditions, qui ſe rapportent aux noſtres : de celles-là par comparaifon nous pouuons tirer quelque coniecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que ſçauons nous que c'eſt ? Les cheuaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyſeaux, & la pluſpart des animaux, qui viuent avec nous, recognoiſſent noſtre voix, & ſe laiſſent conduire par elle : ſi faiſoit bien encore la murene de Craſſus, & venoit à luy quand il l'appelloit : & le font auſſi les anguilles, qui ſe trouuent en la fontaine d'Arethuſe : & i'ay veu des gardoirs aſſez, où les poiſſons accourent, pour manger, à certain cry de ceux qui les traittent.

*nomen habent, & ad magiſtri  
Vocem quiſque ſui venit citatus.*

Nous pouuons iuger de cela. Nous pouuons auſſi dire, que les elephans ont quelque participation de religion, d'autant qu'apres pluſieurs ablutions & purifications, on les voit hauſſans leur trompe, comme des bras ; & tenans les yeux fichez vers le ſoleil leuant, ſe planter long temps en meditation & contemplation, à certaines heures du iour ; de leur propre inclination, ſans inſtruction & ſans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux, nous ne pouuons pourtant eſtablir qu'ils ſoient ſans religion, & ne pouuons prendre en aucune part ce qui nous eſt caché. Comme nous voyons quelque choſe en cette action que le philoſophe Cleanthes remerqua, par ce qu'elle retire aux noſtres : Il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiere,

portans le corps d'un fourmis mort, vers une autre fourmiere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au deuant, comme pour parler à eux, & apres auoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent, pour consulter, peniez, avec leurs concitoyens, & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation. En fin ces derniers venus, apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, & emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespassé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'auoir pratique & communication mutuelle; de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne foyons participans; & nous meslons à cette cause sottement d'en opiner. Or elles produisent encores d'autres effets, qui surpassent de bien loing nostre capacité, ausquels il s'en faut tant que nous puissions arriuer par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouuons conceuoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande & derniere bataille nauale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitaine fut arrestée au milieu de la course, par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux, ausquels il s'attache. Et l'Empereur Caligula vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere fut arrestée tout court, par ce mesme poisson; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout deipit dequoy un si petit animal pouuoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ses auires, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere,

car c'est vn poisson à coquille, & s'estonna encore non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le bateau, il n'auoit plus cette force, qu'il auoit au dehors. Vn citoyen de Cyzique acquit iadis reputation de bon mathematicien, pour auoir appris la condition de l'herisson. Il a sa taniere ouuerte à diuers endroits & à diuers vents ; & preuoyant le vent aduenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là ; ce que remarquant ce citoyen, apportoit en sa ville certaines predictions du vent, qui auoit à tirer. Le cameleon prend la couleur du lieu, où il est assis : mais le poulpe se donne luy-mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, & attrapper ce qu'il cherche. Au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous auons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, & autres passions, qui alterent le teint de nostre visage : mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon. Il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effects que nous recognoissons aux autres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous est occulte ; comme il est vray-semblable que sont plusieurs autres de leurs conditions & puissances, desquelles nulles apparances ne viennent iusques à nous. De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes & plus certaines estoyent celles qui se tiroient du vol des oyseaux. Nous n'auons rien de pareil ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du branler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduit par quelque

excellent moyen à vne si noble operation; car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect, à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement, & discours, de qui le produit: & est vne opinion euidentement faulſe. Qu'il ſoit ainſi: la torpille a cette condition, non ſeulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au trauers des filets, & de la ſcene, elle tranſmet vne peſanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient: voire dit-on d'auantage, que ſi on verſe de l'eau deſſus, on ſent cette paſſion qui gagne contremont iuſques à la main, & endort l'attouchement au trauers de l'eau. Cette force eſt merueilleuſe: mais elle n'eſt pas inutile à la torpille: elle la ſent & s'en fert; de maniere que pour attraper la proye qu'elle queſte, on la void ſe tapir ſoubs le limon, afin que les autres poiſſons ſe coulans par deſſus, frappez & endormis de cette ſienne froideur, tombent en ſa puiffance. Les gruës, les arondeles, & autres oyſeaux paſſagers, changeans de demeure ſelon les ſaiſons de l'an, montrent aſſez la cognoiſſance qu'elles ont de leur faculté diuinatrice, & la mettent en vſage. Les chafſeurs nous aſſeurent, que pour choiſir d'un nombre de petits chiens, celui qu'on doit conſeruer pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choiſir elle meſme; comme ſi on les emporte hors de leur giſte, le premier qu'elle y rapportera, fera touſiours le meilleur: ou bien ſi on fait ſemblant d'entourner de feu le giſte, de toutes parts, celui des petits, au ſecours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un vſage de prognostique que nous n'auons pas: ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, autre & plus viue que la noſtre. La maniere de

naître, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre & mourir des bestes, étant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, & que nous adioutons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du viure des bestes, & leur façon : car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

*Tenez chaults les pieds & la teste,  
Au demeurant vivez en beste.*

La generation est la principale des actions naturelles : nous auons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'affiette & disposition brutale, comme plus effectuelle :

*more ferarum,  
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur  
Concipere vxores : quia sic loca sumere possunt,  
Pectoribus positis, sublati semina lumbis.*

Et reiettent comme nuisibles ces mouuements indiscrets, & insolents, que les femmes y ont meslé de leur creu; les ramenant à l'exemple & vsage des bestes de leur sexe, plus modeste & raffis.

*Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,  
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retrahet,  
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.  
Eijcit enim sulci recta regione viâque  
Vomerem, atque locis auertit seminis istum.*

Si c'est iustice de rendre à chacun ce qui luy est deu,

les bestes qui seruent, ayment & desfendent leurs bien-faïcteurs, & qui poursuyuent & outragent les estrangers & ceux qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conseruant vne equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont sans comparaiſon plus viue & plus constante, que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lyſimachus, son maistre mort, demeura obſtiné ſus son liſt, ſans vouloir boire ne manger : & le iour qu'on en bruſſa le corps, il print ſa courſe, & ſe ietta dans le feu, où il fut bruſlé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de deſſus le liſt de ſon maistre, depuis qu'il fut mort : & quand on l'emporta, il ſe laiſſa enleuer quant & luy, & finalement ſe lança dans le buſcher où on bruſſoit le corps de ſon maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naiſſent quelquefois en nous, ſans le conſeil de la raiſon, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment ſympathie : les bestes en ſont capables comme nous. Nous voyons les cheuaux prendre certaine accointance des vns aux autres, iuſques à nous mettre en peine pour les faire viure ou voyager ſeparément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain viſage : & où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avec feſte & demonſtration de bien-vueillance ; & prendre quelque autre forme à contre-cœur & en haine. Les animaux ont choix comme nous, en leurs amours, & ſont quelque triage de leurs femmes. Ils ne ſont pas exempts de nos ialouſies & d'enuies extremes & irreconciliables. Les cupiditez ſont ou naturelles & neceſſaires, comme le

boire & le manger ; ou naturelles & non nécessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny nécessaires : de cette dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes : elles sont toutes superflues & artificielles. Car c'est merueille combien peu il faut à Nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à désirer. Les apprêts à nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoiciens disent qu'un homme auroit dequoy se substantier d'une oliue par iour. La délicatesse de nos vins, n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

*neque illa*

*Magno prognatum deposcit consule cunnum.*

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien, & vne fauce opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles. Ny plus ny moins que si en vne cité, il y auoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en misent hors les naturels habitans, ou esteignissent leur autorité & puissance ancienne, l'vsurpant entierelement, & s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de moderation sous les limites que Nature nous a prescripts. Mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encore quelque conuenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouué des desirs furieux, qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trouuent aussi par fois esprises de nostre amour, & reçoient des affections monstrueuses d'une espece à autre. Telsmoin l'elephant corriual d'Aristophanes le grammairien, en l'amour

d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un pourfuyuant bien passionné : car se promenant par le marché, où lon vendoit des fruiçts, il en prenoit avec sa trompe, & les luy portoit : il ne la perdoit de veüe, que le moins qu'il luy estoit possible ; & luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessus son collet, & luy taſtoit les tectins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille ; & d'une oye esprise de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope ; & d'un belier seruiteur de la menestriere Glaucia : & il se void tous les iours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus & autres recitent quelques exemples, pour montrer la reuerence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté ; mais l'experience nous fait bien souuent voir le contraire ;

*nec habetur turpe iuuenæ*

*Ferre patrem tergo : fit equo sua filia coniux :*

*Quâsque creauit, inquit pecudes caper : ipsâque cuius*

*Semine concepta est, ex illo concipit ales.*

De subtilité malicieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel passant au trauers d'une riuere chargé de sel, & de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel fondu par ce moyen, luy auoit rendu sa charge plus legere, ne faillloit iamais aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge, iusques à ce que son maistre descourant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se trouuant mesconté, il cessa de plus vser de cette



fineſſe. Il y en a pluſieurs qui repreſentent naïſſement le viſage de noſtre avarice ; car on leur void vn ſoin extreme de ſurprendre tout ce qu'elles peuvent, & de le curieufement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point uſage. Quant à la meſnagerie, elles nous ſurpaſſent non ſeulement en cette preuoyance d'amaffer & eſpargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la ſcience, qui y eſt neceſſaire. Les fourmis eſtandent au dehors de l'aire leurs grains & ſemences pour les eſuenter, reſreſchir & ſecher, quand ils voyent qu'ils commencent à ſe moisir & à ſentir le rance, de peur qu'ils ne ſe corrompent & pourriſſent. Mais la caution & preuention dont ils vſent à ronger le grain de froment, ſurpaſſe toute imagination de prudence humaine. Par ce que le froment ne demeure pas toujours ſec ny ſain, ains ſ'amolit, ſe reſout & deſtrempe comme en laiët, ſ'acheminant à germer & produire : de peur qu'il ne deuienne ſemence, & perde ſa nature & propriété de magaſin pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a couſtume de ſortir. Quant à la guerre, qui eſt la plus grande & pompeuſe des actions humaines, ie ſçauois volontiers, ſi nous nous en voulons ſeruir pour argument de quelque prerogatiue, ou au rebours pour teſmoignage de noſtre imbecillité & imperfection : comme de vray, la ſcience de nous entre-deffaire & entretruer, de ruiner & perdre noſtre propre eſpece, il ſemble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy ſe faire deſirer aux beſtes qui ne l'ont pas.

*quando leoni*

*Fortior eripuit vitam leo, quo nemore vnquam  
Expirauit aper maioris dentibus apri?*

Mais elles n'en sont pas vniuersellement exemptes pourtant : tefmoin les furieufes rencontres des mouches à miel, & les entreprinſes des Princes des deux armées contraires :

*Sæpe duobus  
Regibus inceſſit magno diſcordia motu,  
Continuòque animos vulgi & trepidantia bello  
Corda licet longè præſciſcere.*

Il ne voy iamais cette diuine deſcription, qu'il ne m'y ſemble lire peinte l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouuemens guerriers, qui nous rauiffent de leur horreur & eſpouuamment, cette tempeſte de ſons & de cris :

*Fulgur vbi ad cælum ſe tollit, totàque circum  
Ære renideſcit tellus, ſubterque virum vi  
Excitur pedibus ſonitus, clamorèque montes  
Iſti reieciunt voces ad fidera mundi.*

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, & de courage, il eſt plaifant à conſiderer par combien vaines occaſions elle eſt agitée, & par combien legeres occaſions eſteinte.

*Paridis propter narratur amorem  
Græcia Barbariæ diro collifa duello.*

Toute l'Asie ſe perdit & ſe conſomma en guerres pour le macquerellage de Paris. L'enuie d'un ſeul homme, un deſpit, un plaifir, une ialouſie domeſtique, cauſes qui ne deuroient pas eſmouuoir deux harangeres à ſ'eſgratigner, c'eſt l'ame & le mouuement de tout ce grand trouble. Voulons nous en

croire ceux mêmes qui en font les principaux auteurs & motifs ? Oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur, & le plus puissant qui fust onques, se iouant & mettant en risée tres-plaisamment & tres-ingenieusement, plusieurs batailles hazardées & par mer & par terre, le sang & la vie de cinq cens mille hommes qui suiuirent sa fortune, & les forces & richesses des deux parties du monde espuisées pour le seruice de ses entreprinſes :

*Quòd fuit Glaphyran Antonius, hanc mihi p̄nam  
Fulvia constituit, se quoque vti futuam.  
Fulviam ego vt futuam? quid si me Manius oret  
P̄dicem, faciam? non puto, si sapiam.  
Aut futue, aut pugnemus, ait : quid si mihi vita  
Charior est ipsa mentula? signa canant.*

I'vſe en liberté de conſcience de mon Latin, avecq le congé, que vous m'en auez donné. Or ce grand corps à tant de viſages & de mouuemens, qui ſemblent menaſſer le ciel & la terre :

*Quàm multi Lybico voluntur marmore fluctus,  
Sæuus vbi Orion hybernis conditur vndis,  
Vel cum ſole nouo denſæ torrentur ariſtæ,  
Aut Hermi campo, aut Licie flauentibus aruis,  
Scuta ſonant, pulſûque pedum tremit excita tellus.*

ce furieux monſtre, à tant de bras & à tant de teſtes, c'eſt touſiours l'homme foyble, calamiteux, & miſerable. Ce n'eſt qu'une formilliere eſmeuë & eſchaufée,

*It nigrum campis agmen :*

vn ſouffle de vent contraire, le croaſſement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheual, le paſſage for-

cuite d'un aigle, vn fonge, vne voix, vn signe, vne brouée matiniere, fussient à le renuerfer & porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voyla fondu & esuanouy : qu'on luy esuente seulement vn peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre Poëte, voyla toutes nos enseignes, nos legions, & le grand Pompeius mesmes à leur teste, rompu & fracassé : car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius battit en Espagne à tout ces belles armes, qui ont aussi seruy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

*Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta  
Pulueris exigui iactu compressa quiescent.*

Qu'on descouple mesmes de noz mouches apres, elles auront & la force & le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeans la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitans d'icelle porterent sur la muraille quantité de ruches, dequoy ils sont riches. Et avec du feu chasserent les abeilles si viuement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouuans soutenir leurs assauts & piqueures. Ainsi demeura la victoire & liberté de leur ville, à ce nouveau secours : avec telle fortune, qu'au retour du combat, il ne s'en trouua vne seule à dire. Les ames des Empereurs & des sauatiers sont iettees à mesme moule. Considerant l'importance des actions des Princes & leur poix, nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussi poissantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont menez & ramenez en leurs mouuemens, par les mesmes ressorts, que nous

sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanfer avec vn voisin, dresse entre les Princes vne guerre : la mesme raison qui nous fait fouëtter vn laquais, tombant en vn Roy, luy fait ruiner vne prouince. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuuent plus. Pareils appetits agitent vn ciron & vn elephant. Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifue pourfuitte que certains chiens ont fait de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré vn chien qui gardoit vn homme mort, & ayant entendu qu'il y auoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, & mena ce chien quant & luy. Vn iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien apperceuant les meurtriers de son maistre, leur courut sus, avec grans aboys & aspreté de courroux, & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faite bien tost apres par la voye de la iustice. Autant en fit le chien du sage Hesiode, ayant conuaincu les enfans de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Vn autre chien estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant aperçeu vn larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se mit à abbayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers ne s'estans point esueillez pour cela, il se mit à le suyure, & le iour estant venu, se tint vn peu plus esloigné de luy, sans le perdre iamais de veü : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, & aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, & prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit

quant & quant au lieu mesmes. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de cette eglise, ils se mirent à le suiure à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, & en fin le rencontrerent en la ville de Cromyon, & le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les iuges en recognoissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, & aux prestres d'en auoir soin. Plutarque tesmoigne cette histoire, comme chose tres-aueree & aduenue en son siecle. Quant à la gratitude, car il me semble que nous auons besoin de mettre ce mot en credit, ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Vn iour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, & principalement de lyons de grandeur inusitée, il y en auoit vn entre autres, qui par son port furieux, par la force & grosseur de ses membres, & vn rugissement hautain & espouuantable, attiroit à soy la veuë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut vn Androdus de Dace, qui estoit à vn Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, & puis s'approcha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela fait, & s'estant assuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, & à baisser, & lescher les mains & les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy & hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la benignité

de ce lyon, & r'asseuré sa veuë pour le considerer & recognoistre : c'estoit vn singulier plaisir de voir les caresses, & les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant esleué des cris de ioye, l'Empereur fit appeller cet esclau, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange euenement. Il luy recita vne hystoire nouuelle & admirable. Mon maistre, dict-il, estant proconsul en Aphrique, ie fus contrainct par la cruauté & rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrober de luy, & m'en fuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande autorité en la province, ie trouuay mon plus court, de gagner les solitudes & les contrees sablonneuses & inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouuer quelque façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extrêmement aspre sur le midy, & les chaleurs insupportables, ie m'embatis sur vne cauerne cachee & inaccessible, & me iettay dedans. Bien tost apres y suruint ce lyon, ayant vne patte sanglante & blesee, tout plaintif & gemissant des douleurs qu'il y souffroit : à son arriuee i'eue beaucoup de frayeur, mais luy me voyant mussé dans vn coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offensee, & me la montrant comme pour demander secours : ie luy ostay lors vn grand escot qu'il y auoit, & m'estant vn peu appriouisé à luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay, & nettoyy le plus proprement que ie peux. Luy se sentant allegé de son mal, & soulagé de cette douleur, se prit à reposer, & à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors luy & moy vesquismes ensemble en cette cauerne trois ans entiers de mesmes

viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que ie faisois cuire au soleil à faute de feu, & m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale & fauuage, comme ce lyon estoit allé vn iour à sa queste accoustumee, ie partis de là, & à ma troisieme iournee fus surpris par les foldats, qui me menerent d'Affrique en cette ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort, & à estre abandonné aux bestes. Or à ce que ie voy ce lyon fut aussi pris bien tost apres, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bien-fait & guerison qu'il auoit reçu de moy. Voyla l'histoire qu'Androdus recita à l'Empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Parquoy à la requeste de tous il fut mis en liberté, & absous de cette condamnation, & par ordonnance du peuple luy fut fait present de ce lyon. Nous voyions depuis, dit Appion, Androdus conduisant ce lyon à tout vne petite laisse, se promenant par les tauernes à Rome, receuoir l'argent qu'on luy donnoit : le lyon se laisser courir des fleurs qu'on luy iettoit, & chacun dire en les rencontrant : Voyla le lyon hôte de l'homme, voyla l'homme medecin du lyon. Nous pleurons souuent la perte des bestes que nous aymons, aussi font elles la nostre.

*Pòst bellator equus positus insignibus Æthon  
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.*

Comme aucunes de nos nations ont les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne : cela ne se voit-il pas aussi entre les bestes, & des mariages mieux gardez que les nostres? Quant à la societé & confederation qu'elles dressent entre elles pour se



ligner ensemble, & s'entrefecourir, il se voit des bœufs, des porceaux, & autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offencez, toute la troupe accourt à son aide, & se ralie pour sa deffence. L'escare, quand il a aualé l'ameçon du pèscheur, ses compagnons s'affemblem en foule autour de luy, & rongent la ligne : & si d'aventure il y en a vn, qui ait donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queue par dehors, & luy la ferre tant qu'il peut à belles dents : ils le tirent ainfin au dehors & l'entraignent. Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dresseant vne espine qu'ils ont dentelee comme vne scie, à tout laquelle ils la scient & coupent. Quant aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'autre, pour le seruice de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la balaine ne marche iamais qu'elle n'ait au deuant d'elle vn petit poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela la guide : la baleine le fuit, se laissant mener & tourner aussi facilement, que le timon fait retourner la nauires : & en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu & englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyure sans cesse : & si de fortune elle l'escarte, elle va errant çà & là, & souuent se froissant contre les rochers, comme vn vaisseau qui n'a point de gouuernail. Ce que Plutarque tesmoigne auoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a vne pareille société entre le petit oyseau qu'on nomme le royelet, & le crocodile : le roye-

let sert de sentinelle à ce grand animal : & si l'ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant & à coup de bec l'esueillant, & l'aduertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familièrement en sa bouche, & luy permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents, & y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez : & s'il veut fermer la bouche, il l'aduertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre & l'offencer. Cette coquille qu'on nomme la nacre, vit aussi ainsin avec le pinnothere, qui est vn petit animal de la sorte d'vn cancre, luy seruant d'huissier & de portier assis à l'ouerture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaillée & ouuerte, iusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise : car lors il entre dans la nacre, & luy va pinçant la chaire viue, & la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort. En la maniere de viure des tuns, on y remarque vne singuliere science des trois parties de la mathématique. Quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme : car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyuer les surprend, & n'en bougent iusques à l'equinoxe enfuyuant : voyla pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science. Quant à la geometrie & arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, carree en tout sens, & en dressent vn corps de bataillon, solide, clos, & enuironné tout à l'entour, à six faces toutes esgales : puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que deuant, de façon que qui en

void & compte vn rang, il peut aisément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est esgal à la largeur, & la largeur, à la longueur. Quant à la magnanimité, il est malaisé de luy donner vn visage plus apparent, qu'en ce faict du grand chien, qui fut enuoyé des Indes au Roy Alexandre : on luy presenta premierement vn cerf pour le combattre, & puis vn sanglier, & puis vn ours, il n'en fit compte, & ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid vn lyon, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy-là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance & reconnaissance des fautes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de choler, en print vn dueil si extreme, qu'il ne voulut onques puis manger, & se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé vn cheureau, il souffrit deux iours la faim auant que de le vouloir offencer, & le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au cheureau, son familier & son hôte. Et quant aux droicts de la familiarité & conuenance, qui se dresse par la conuersation, il nous aduient ordinairement d'appriuoiser des chats, des chiens, & des lieures ensemble. Mais ce que l'experience apprend à ceux qui voyagent par mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espee d'animaux a iamais Nature tant honoré les couches, la naissance, & l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant au parauant vagante, fut affermie pour le seruice de

l'enfantement de Latone : mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie & applanie, sans vagues, sans vents & sans pluye, cependant que l'halcyon fait ses petits, qui est iustement enuiron le solstice, le plus court iour de l'an : & par son priuilege nous auons sept iours & sept nuicts, au fin cœur de l'hyuer, que nous pouuons nauiguer sans danger. Leurs femelles ne recognoissent autre masse que le leur propre : l'assistent toute leur vie sans iamais l'abandonner : s'il vient à estre debile & cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, & le seruent iusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merueilleuse fabrique, dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deuiner la matiere. Plutarque, qui en a veu & manié plusieurs, pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conioinct & lie ensemble, les entrelassant les vnes de long, les autres de trauers, & adioustant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme vn vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a paracheué de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer le batant tout doucement, luy enseigne à radoubier ce qui n'est pas bien lié, & à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desmeut, & se lasche pour les coups de mer : & au contraire ce qui est bien ioinct, le batement de la mer le vous estreinct, & vous le serre de sorte, qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion & figure de la concavité du dedans : car elle est composée & proportionnée, de maniere qu'elle ne peut receuoir ny

admettre autre chose, que l'oiseau qui l'a bastie : car à toute autre chose, elle est impenetrable, close, & fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voyla vne description bien claire de ce bastiment & empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaire pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir, de loger au dessous de nous, & d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouuons imiter ny comprendre ? Pour s'uyre encore vn peu plus loing cette equalité & correspondance de nous aux bestes, le priuilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition, tout ce qu'elle conçoit, de despoiller de qualitez mortelles & corporelles, tout ce qui vient à elle, de rengier les choses qu'elle estime dignes de son accointance, à desuestir & despoiller leurs conditions corruptibles, & leur faire laisser à part, comme vestemens superflus & viles, l'espeffeur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, & tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle & spirituelle : de maniere que Rome & Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i' imagine, ie l' imagine & le comprends, sans grandeur & sans lieu, sans pierre, sans plâtre, & sans bois : ce mesme priuilege, dis-ie, semble estre bien euidentement aux bestes. Car vn cheual accoustumé aux trompettes, aux harquebusades, & aux combats, que nous voyons tremousser & fremir en dormant, estendu sur sa litiere, comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame vn son de tabourin sans bruiet, vne armée sans armes & sans corps.

*Quippe videbis equos fortes, cum membra iacebunt  
In somnis, sudare tamen, spirarique sæpe,  
Et quasi de palma summas contendere vires.*

Ce lieure qu'un leurier imagine en songe, apres lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrrets, & representer parfaitement les mouuemens de sa course : c'est vn lieure sans poil & sans os.

*Venantùmque canes in molli sæpe quiete,  
Iactant crura tamen subitò, vocèsque repente  
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,  
Vt vestigia si teneant inuenta ferarum :  
Expergefatiq̃ue, sequuntur inania sæpe  
Ceruorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant :  
Donec discussis redeant erroribus ad se.*

Les chiens de garde, que nous voyons souuent gronder en songeant, & puis iapper tout à fait, & s'esveiller en sursaut, comme s'ils apperceuoient quelque estranger arriuer ; cet estranger que leur ame void, c'est vn homme spirituel, & imperceptible, sans dimension, sans couleur, & sans estre :

*Consueti domi catulorum blanda propago  
Degere, sæpe leuem ex oculis volucrumque soporem  
Discutere, & corpus de terra corripere instant,  
Proinde quasi ignotas facies atque ora tueantur.*

Quant à la beauté du corps, auant passer outre, il me faudroit sçauoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vray-semblable que nous ne sçauons guere, que c'est que beauté en nature & en general, puisque à l'humaine & nostre beauté nous donnons tant de formes diuerses, de laquelle, s'il y auoit

quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

*Turpis Romano Belgicus ore color.*

- Les Indes la peignent noire & basannée, aux leures grosses & enflées, au nez plat & large : & chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche, comme aussi la balieure, de gros cercles enrichis de pierres, si qu'elle leur tombe sur le menton, & est leur grace de montrer leurs dents iusques au dessous des racines. Au Peru les plus grandes oreilles sont les plus belles, & les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Et vn homme d'aujourd'hui, dit auoir veu en vne nation Orientale, ce soing de les agrandir, en tel credit, & de les charger de poissants ioyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu au trauers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations, qui noircissent les dents avec grand soing, & ont à mespris de les voir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouuent plus belles la teste rasée : mais assez ailleurs : & qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dit Pline. Les Mexicanes content entre les beautés, la petiteffe du front, & où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, & peuplent par art : & ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouuoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule. Nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & massiue : les Espagnols vui-

dée & estrillée : & entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune : l'un molle & delicate, l'autre forte & vigoureuse : qui y demande de la mignardise, & de la douceur, qui de la fierté & majesté. Tout ainsi que la préférence en beauté, que Platon attribue à la figure sphérique, les Epicuriens la donnent à la pyramidale plutôt, ou carrée : & ne peuvent avaler un Dieu en forme de boule. Mais quoy qu'il en soit, Nature ne nous a non plus privilégiés en cela qu'au demeurant, sur ses loix communes. Et si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisés en cela que nous, il y en a d'autres, & en grand nombre, qui le sont plus. *A multis animalibus decore vincimur* : voyez des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre : en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez : & non moins, en toutes qualitez, aux aériées. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droite, regardant vers le ciel son origine,

*Pronaque cum spectent animalia cætera terram,  
Os homini sublime dedit, cælumque videre  
Iussit, & erectos ad sidera tollere vultus.*

elle est vraiment poétique : car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veüe renversée tout à fait vers le ciel : & l'encoleure des chameaux, & des autruches, ie la trouve encore plus relevée & droite que la nostre. Quels animaux n'ont la face au haut, & ne l'ont devant, & ne regardent vis à vis, comme nous : & ne descourent en leur iuste posture autant du ciel & de la terre que l'homme ? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution en Platon & en



Cicero ne peuuent seruir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, & les plus abiectes de toute la bande : car pour l'apparence exterieure & forme du visage, ce sont les magots :

*Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis!*

pour le dedans & parties vitales, c'est le pourceau. Certes quand i' imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble auoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subiection naturelle, & ses imperfections, ie trouue que nous auons eu plus de raison que nul autre animal, de nous couvrir. Nous auons esté excusables d'emprunter ceux que Nature auoit fauorisé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, & nous cacher sous leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demeurant, que nous sommes le seul animal, duquel le défaut offence nos propres compagnons, & seuls qui auons à nous desrober en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi vn effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veuë & libre du corps qu'on recherche : que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

*Ille quòd obsecans in aperto corpore partes  
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.*

Et encore que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur vn peu delicate & refroidie : si est-ce vn merueilleux signe de nostre defaillance, que l'usage & la cognoissance nous dégoute les vns

des autres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art & prudence, qui rend nos dames si circonfpectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, auant qu'elles soyent peintes & parées pour la montre publique.

*Nec veneres nostras hoc fallit, quò magis ipsæ  
Omnia summpere hos vitæ postscenia celant,  
Quos retinere volunt adstrictoque esse in amore.*

Là où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions, & qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs extremens mesmes & de leur descharge, nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornemens & parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, & n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces diuines, supernaturelles & extraordinaires beautez, qu'on voit par fois reluire entre nous, comme des astres soubz vn voile corporel & terrestre. Au demeurant la part mesme que nous faisons aux animaux, des faueurs de Nature, par nostre confession, elle leur est bien auantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires & fantastiques, des biens futurs & absens, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle mesme respondre : ou des biens que nous nous attribuons fausement, par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science & l'honneur : & à eux, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables & palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence & la santé : la santé, dis-je, le plus beau & le plus riche present, que Nature nous sçache faire. De façon que la Philosophie, voire la Stoïque, ose bien dire qu'Heraclitus & Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, & se deliurer par ce marché, l'un de l'hydropisie,

l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien fait. Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse, la comparant & contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition, qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust présenté à Vlysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Vlysses eust de plus tost accepter celui de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste. Et disent que la sagesse même eust parlé à luy en cette manière : Quitte moy, laisse moy là, plus tost que de me loger sous la figure & corps d'un asne. Comment? cette grande & diuine sapience, les philosophes la quittent donc, pour ce voile corporel & terrestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours, & par l'ame, que nous excellons sur les bestes : c'est par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste à l'abandon. Or j'accepte cette naïfue & franche confession. Certes ils ont cogneu que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse & suffisance Stoïque, ce seroyent tousiours des bestes : ny ne seroyent comparables à un homme misérable, méchant & insensé. Car en fin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille. Et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est par vray discours, mais par une fierté folle & opiniastrée, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & société.

Mais pour reuenir à mon propos, nous auons pour nostre part, l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'auarice, la ialousie, l'enuie, les appetits defreglez, forcenez & indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction, & la curiosité. Certes nous auons estrangement surpayé ce beau discours, dequoy nous nous glorifions, & cette capacité de iuger & cognoistre, si nous l'auons achetée au prix de ce nombre infiny des passions, auxquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme fait bien Socrates, cette notable prerogatiue sur les bestes, que où Nature leur a prescript certaines saisons & limites à la volupté Venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures & occasions. *Vt vinum agrotis, quia prodest rarò, nocet sapissime, melius est non adhibere omnino, quàm, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : Sic, haud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quàm tam munificè & tam largè dari.* De quel fruit pouuons nous estimer auoir esté à Varro & Aristote, cette intelligence de tant de choses? Les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont-ils esté deschargez des accidens qui pressent vn crocheteur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goute? pour auoir sçeu comme cette humeur se loge aux iointures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçauoir qu'aucunes nations s'en resiouissent : & du cocuage, pour sçauoir les femmes

estre communes en quelque region? Au rebours, ayans tenu le premier rang en sçauoir, l'un entre les Romains, l'autre, entre les Grecs, & en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'auons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie : voire le Grec a assez affaire à se descharger d'aucunes tasches notables en la sienne. A on trouué que la volupté & la santé foyent plus fauoureuses à celuy qui sçait l'astrologie, & la grammaire :

*Illiterati num minus nerui rigent?*

& la honte & pauureté moins importunes?

*Scilicet & morbis & debilitate carebis,  
Et luctum & curam effugies, & tempora vita  
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.*

L'ay veu en mon temps, cent artisans, cent laboureurs, plus sages & plus heureux que des recteurs de l'université : & lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est aduis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus comme la richesse, & telles autres qualitez qui y seruent voyement, mais de loing, & plus par fantasie que par nature. Il ne nous faut guere non plus d'offices, de regles, & de loix de viure, en nostre communauté, qu'il en faut aux grues & formis en la leur. Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres ordonnément, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chaque chose, selon qu'elle seroit la plus vtile & propre à sa vie. Qui nous contera par nos actions & deportemens, il s'en

trouuera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçauans : ie dy en toute forte de vertu. La vieille Rome me semble en auoir bien porté de plus grande valeur, & pour la paix, & pour la guerre, que cette Rome sçauante, qui se ruina soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'homie & l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne : car elle loge singulierement bien avec la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing, que ie ne voudrois suyure. L'en diray seulement encore cela, que c'est la seule humilité & submission, qui peut effectuer vn homme de bien. Il ne faut pas laisser au iugement de chacun la cognoissance de son deuoir : il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : autrement selon l'imbecillité & variété infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions en fin des deuoirs, qui nous mettroient à nous manger les vns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy, que Dieu donna iamais à l'homme, ce fut vne loy de pure obeysance : ce fut vn commandement, nud & simple où l'homme n'eust rien à cognoistre & à causer, d'autant que l'obeyr est le propre office d'yne ame raisonnable, recognoissant vn celeste, superieur & bien-facteur. De l'obeyr & ceder naist toute autre vertu, comme du cuider, tout peché. Et au rebours : la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous fit de science & de cognoissance, *Eritis sicut dijscientes bonum & malum*. Et les Sereines, pour piper Vlyse en Homere, & l'attirer en leurs dangereux & rui-neux laqs, luy offrent en don la science. La peste de l'homme c'est l'opinion de sçauoir. Voyla pour-

quoy l'ignorance nous est tant recommandée par nostre religion, comme piece propre à la creance & à l'obeyssance. *Cauete, ne quis vos decipiat per philosophiam & inanes seductiones, secundum elementa mundi.* En cecy y a il vne generalle conuenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souuerain bien consiste en la tranquillité de l'ame & du corps. Mais où la trouuons nous ?

*Ad summum sapiens vno minor est Ioue, diues,  
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum :  
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.*

Il semble à la verité, que Nature, pour la consolation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption. C'est ce que dit Epictete, que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions. Nous n'auons que du vent & de la fumée en partage. Les Dieux ont la santé en essence, dit la philosophie, & la maladie en intelligence : l'homme au rebours, possède ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous auons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination : car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez brauer ce pauvre & calamiteux animal. Il n'est rien, dit Cicero, si doux que l'occupation des lettres : de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de Nature, les cieux en ce monde mesme, & les terres, & les mers nous sont descouuertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage : & qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres, & moyennes : ce sont elles qui nous four-

nissent dequoy bien & heureusement viure, & nous guident à passer nostre aage sans desplaisir & sans offence. Cestuy-cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout-viuant & tout-puissant? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village vne vie plus equable, plus douce, & plus constante, que ne fut la sienne.

*Deus ille fuit Deus, inclate Memmi,  
Qui princeps vitæ rationem inuenit eam, quæ  
Nunc appellatur sapientia, quique per artem  
Fluctibus à tantis vitam tantisque tenebris,  
In tam tranquillo & tam clara luce locauit.*

Voyla des paroles tresmagnifiques & belles : mais vn bien leger accident, mit l'entendement de cestuy-cy en pire estat, que celui du moindre berger : nonobstant ce Dieu precepteur & cette diuine sapience. De mesme impudence est cette promesse du liure de Democritus : Je m'en vay parler de toutes choses. Et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste, de Dieux mortels : & ce iugement de Chrysippus, que Dion estoit aussi vertueux que Dieu. Et mon Seneca recognoist, dit-il, que Dieu luy a donné le viure : mais qu'il a de foy le bien viure. Conformément à cet autre, *In virtute verè gloriāmur : quod non contingeret, si id donum à Deo non à nobis haberemus.* Cecy est aussi de Seneca : Que le sage a la fortitude pareille à Dieu : mais en l'humaine foiblesse, par où il le surmonte. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité. Il n'y a aucun de nous qui s'offence tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir deprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest, que de celui de nostre createur.



Mais il faut mettre aux pieds cette sorte vanité, & secouër viuement & hardiment les fondemens ridicules, sur quoy ces fausses opinions se baïssent. Tant qu'il pensera auoir quelque moyen & quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maïstre : il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dit : il le faut mettre en chemise. Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie. Possidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie, qu'elle luy faisoit tordre les bras, & grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur pour s'escrier contre elle : Tu as beau faire, si ne diray-ie pas que tu fois mal. Il sent mesmes passions que mon laquays, mais il se braue sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte. *Re succumbere non oportebat verbis gloriātem.* Archeñilas estant malade de la goutte, Carneades qui le vint visiter, s'en retournoit tout fâché : il le rappella, & luy montrant ses pieds & sa poitrine : Il n'est rien venu de là icy, luy dit-il. Cestuy cy a vn peu meilleure grace : car il sent auoir du mal, & en voudroit estre depestré. Mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu & affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains-ie, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes affligé d'une cuisson vehemente des yeux, fut rangé à quitter ces resolutions Stoïques. Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser & rabatre l'aigreur des infortunes qui nous suyuent, que fait elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus euidentement ? Le philosophe Pyrrho courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoient avec luy à imiter que la securité d'un porceau, qui voyageoit avecques eux,

regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie au bout de ses preceptes nous renuoye aux exemples d'un athlete & d'un muletier : ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs, & d'autres inconueniens, & plus de fermeté, que la science n'en fournit onques à aucun, qui n'y fust nay & préparé de foy-mesmes par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise & taille les tendres membres d'un enfant & ceux d'un cheual plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger, & medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion caterreuse : cette saison chaude vous menasse d'une émotion fieureuse : cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche, vous aduertit de quelque notable & voisine indisposition. Et en fin elle s'en adresse tout detrouffement à la santé mesme. Cette allegresse & vigueur de ieunesse, ne peut arrester en vne affiete, il luy faut desrober du sang & de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparés la vie d'un homme afferuy à telles imaginations, à celle d'un laboureur, se laissant aller apres son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science & sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : où l'autre a souuent la pierre en l'ame auant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lors qu'il y sera, il l'anticipe par fan-

tasie, & luy court au deuant. Ce que ie dy de la medecine, se peut tirer par exemple generalement à toute science. De là est venuë cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souuerain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte : & n'ayant autre regle de ma santé, que celle des exemples d'autrui, & des euenemens que ie vois ailleurs en pareille occasion, i'en trouue de toutes sortes : & m'arreste aux comparaisons, qui me sont plus fauorables. Je reçois la santé les bras ouuerts, libre, plaine, & entiere : & aiguise mon appetit à la iouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire & plus rare : tant s'en faut que ie trouble son repos & sa douceur, par l'amertume d'une nouuelle & contrainte forme de viure. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil, qu'ils ne mouroyent que de vieillesse, on l'attribue à la serenité & tranquillité de leur air, ie l'attribue plustost à la tranquillité & serenité de leur ame, deschargée de toute passion, pensée & occupation tendue ou desplaisante : comme gents qui passoyent leur vie en vne admirable simplicité & ignorance, sans lettres, sans loy, sans Roy, sans religion quelconque. Et d'où vient ce qu'on trouue par experience, que les plus grossiers & plus lourds sont plus fermes & plus desirables aux executions amoureuses ? & que l'amour d'un muletier se rend souuent plus acceptable, que celle d'un gallant homme ? sinon qu'en certuy-cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt, & lasse : comme elle lasse aussi & trouble ordinairement soy-mesmes ? Qui la des-

ment, qui la iette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa pointe, son agilité, & en fin sa force propre? Dequoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitez naissent des grandes inimitiez, des fantez vigoreuses les mortelles maladies : ainsi des rares & vifues agitations de noz ames, les plus excellentes manies, & plus detraquées : il n'y a qu'un demy tour de cheuille à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensés, nous voyons combien proprement s'aduiet la folie, avec les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes eleuations d'un esprit libre; & les effects d'une vertu supreme & extraordinaire? Platon dit les melancholiques plus disciplinables & excellens : aussi n'en est-il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force & souplesse. Quel fault vient de prendre de sa propre agitation & allegresse, l'un des plus iudicieux, ingenieux & plus formés à l'air de cette antique & pure poésie, qu'autre poète Italien aye de long temps esté? N'a-il pas dequoy sçauoir gré à cette sienne viuacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aueuglé? à cette exacte, & tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse & laborieuse queste des sciences, qui l'a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice & sans ame? l'eus plus de despit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux estat suruiuant à soy-mesmes, mesconnoissant & soy & ses ouurages; lesquels sans son sçeu, & toutesfois à sa veüe, on a mis en lumiere incorrigez & in-

formes. Voulez vous vn homme sain, le voulez vous réglé, & en ferme & feure posture? affublez le de tenebres d'oisiueté & de pesanteur. Il nous faut abestir pour nous assagir : & nous esblouir, pour nous guider. Et si on me dit que la commodité d'auoir l'appetit froid & mouffe aux douleurs & aux maux, tire apres soy cette incommodité, de nous rendre aussi par consequent moins aiguz & frians, à la iouyssance des biens & des plaisirs : cela est vray : mais la misere de nostre condition porte, que nous n'auons tant à iouyr qu'à fuir, & que l'extreme volupté ne nous touche pas comme vne legere douleur : *Segnius homines bona quam mala sentiunt* : nous ne sentons point l'entiere fanté, comme la moindre des maladies :

*pungit*

*In cute vix summa violatum plagula corpus,  
Quando valere nihil quemquam mouet. Hoc iuuat vnum,  
Quòd me non torquet latus aut pes: cætera quisquam  
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.*

Nostre bien estre, ce n'est que la priuation d'estre mal. Voyla pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus fait valoir la volupté, encore l'a elle rengée à la seule indolence. Le n'auoir point de mal, c'est le plus auoir de bien, que l'homme puisse esperer : comme disoit Ennius.

*Nimum boni est, cui nihil est mali.*

Car ce mesme chatouillement & aiguïsement, qui se rencontre en certains plaisirs, & semble nous enleuer au dessus de la fanté simple, & de l'indolence; cette volupté actiue, mouuante, & ie ne sçay com-

ment cuifante & mordante, celle là meſme, ne viſe qu'à l'indolence, comme à ſon but. L'appetit qui nous rait à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chaſſer la peine que nous apporte le deſir ardent & furieux, & ne demande qu'à l'aſſouir, & ſe loger en repos, & en l'exemption de cette fieure. Ainſi des autres. Je dy donc, que ſi la ſimpleſſe nous achemine à point n'auoir de mal, elle nous achemine à vn tref-heureux eſtat ſelon noſtre condition. Si ne la faut-il point imaginer ſi plombée, qu'elle ſoit du tout ſans ſentiment. Car Crantor auoit bien raiſon de combattre l'indolence d'Epicurus, ſi on la baſtiſſoit ſi profonde que l'abort meſme & la naiſſance des maux en fuſt à dire. Je ne louë point cette indolence qui n'eſt ny poſſible ny deſirable. Je ſuis content de n'eſtre pas malade : mais ſi ie le ſuis, ie veux ſçauoir que ie le ſuis, & ſi on me cauteriſe ou incife, ie le veux ſentir. De vray, qui defracineroit la cognoiſſance du mal, il extirperoit quand & quand la cognoiſſance de la volupté, & en fin aneantiroit l'homme. *Iſtud nihil dolere, non ſine magna mercede contingit immanitatis in animo, ſtuporis in corpore.* Le mal eſt à l'homme bien à ſon tour. Ny la douleur ne luy eſt touſiours à fuir, ny la volupté touſiours à fuiure. C'eſt vn tref-grand auantage pour l'honneur de l'ignorance, que la ſcience meſme nous reiecte entre ſes bras, quand elle ſe trouue empeſchée à nous roidir contre la peſanteur des maux : elle eſt contrainte de venir à cette compoſition, de nous laſcher la bride, & donner congé de nous ſauuer en ſon giron, & nous mettre ſoubs ſa faueur à l'abri des coups & iniures de la Fortune. Car que veut elle dire autre choſe, quand elle nous preſche de retirer noſtre penſée des maux qui nous

tiennent, & l'entretenir des voluptez perdues ; & de nous servir pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, & d'appeler à nostre secours vn contentement esuanouy, pour l'opposer à ce qui nous presse? *levationes ægritudinum in auocatione à cogitanda molestia, & reuocatione ad contemplandas voluptates ponit*, si ce n'est qu'ou la force luy manque, elle veut user de ruse, & donner vn tour de souplesse & de iambe, où la vigueur du corps & des bras vient à luy faillir. Car non seulement à vn philosophe, mais simplement à vn homme raffiné, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fièvre chaude, quelle monnoye est-ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin Grec? Ce seroit plustost luy empirer son marché,

*Che ricordarsi il ben doppia la noia.*

De mesme condition est cet autre conseil, que la Philosophie donne; de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaîsirs que nous auons soufferts; comme si nous auions en nostre pouuoir la science de l'oubly : & conseil duquel nous valons moins encore vn coup.

*Suavis est laborum præteritorum memoria.*

Comment? la Philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la Fortune; qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les aduersitez humaines, vient elle à cette mollesse, de me faire conniller par ces destours couards & ridicules? Car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire

il n'est rien qui imprime si viuement quelque chose en nostre souuenance, que le desir de l'oublier. C'est vne bonne maniere de donner en garde, & d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est faulx, *Est fitum in nobis, vt & aduersa quasi perpetua obliuione obruamus, & secunda iucundè & suauiter meminerimus.* Et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo : obliuisci non possum quæ volo.* Et de qui est ce conseil? de celuy, qui se vnus sapientem profiteri fit ausus :

*Qui genus humanum ingenio superauit, & omnes  
Præstrinxit fellas, exortus vti ætherius sol.*

De vuidier & desmunir la memoire, est-ce pas le vray & propre chemin à l'ignorance?

*Iners malorum remedium ignorantia est.*

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences friuoles, où la raison viue & forte ne peut assez : pourueu qu'elles nous seruent de contentement & de consolation. Où ils ne peuuent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir & pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouoyent adiouster de l'ordre, & de la constance, en vn estat de vie, qui se maintint en plaisir & en tranquillité par quelque foiblesse & maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

*potare, & spargere flores  
Incipiam, patiárque vel inconsultus haberi.*

Il se trouueroit plusieurs philosophes de l'aduis de



Lycas. Cettuy-cy ayant au demeurant ses mœurs bien réglées, viuant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son deuoir enuers les siens & estrangers, se conseruant tresbien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la ceruelle vne refuerie. C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passetemps, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procès pour le restablir en la douceur de ces imaginations.

*pol me occidistis amici,  
Non seruastis, ait, cui sic extorta voluptas,  
Et demptus per vim mentis gratissimus error.*

D'une pareille refuerie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit à croire que tous les nauires qui relaschoient du port de Pyrée, & y abordient, ne trauailloyent que pour son seruice : se resiouyffant de la bonne fortune de leur nauigation, les recueillant avec ioye. Son frere Crito l'ayant fait remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition, en laquelle il auoit vescu en lieffe, & deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien Grec, qu'il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si aduisé :

*Ἐν τῷ προεῖν γὰρ μὲν, ἥδιστος βίος.*

Et l'Ecclesiaste; En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir : &, Qui acquiert science, s'acquiert du trauail & tourment. Cela mesme, à quoy la Philosophie consent en general, cette derniere rechte

qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est de mettre fin à la vie, que nous ne pouuons supporter : *Placet? pare. Non placet? quacumque vis exit. Pungis dolor? vel fodiatur sanè? si nudus es, da iugulum : fin tectus armis Vulcanijs, id est fortitudine, refiste :* & ce mot des Grecs conuiues qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat :* qui sonne plus fortablement en la langue d'un Gascon, qu'en celle de Ciceron, qui change volontiers en V. le B :

*Viuerè si rectè nescis, decede-peritis.  
Lufisti satis, edisti satis, atque bibisti :  
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo  
Rideat, & pulset lasciuia decentius atas.*

qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance; & un renuoy, non seulement à l'ignorance, pour y estre à couuert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, & au non estre?

*Democritum postquàm matura vetustas  
Admonuit memorem, motus languescere mentis :  
Sponte sua letho caput obuius obtulit ipse.*

C'est ce que disoit Antisthenes, qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre : & ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

*De la vertu, ou de mort approcher.*

Et Crates disoit, que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps : & à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart. Celuy Sextius, duquel Senèque & Plutarque parlent avec si grande recom-

mandation, s'estant ietté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progres de ses estudes trop tardif & trop long. Il couroit à la mort, au deffault de la science. Voicy les mots de la loy, sur ce subiect : Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain : & se peut-on sauuer à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de viure, qui tient le fol attaché au corps. Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente & meilleure, comme ie commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, & les ignorans, s'eleuent & se saisissent du ciel; & nous, à tout nostre sçauoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valention, ennemy déclaré de la science & des lettres, ny à Licinius, tous deux Empereurs Romains, qui les nommoient le venin & la peste de tout estat politique : ny à Mahumet, qui, comme j'ay entendu, interdit la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son autorité doit certes auoir grand poix, & la reuerence de cette diuine police Lacedemonienne, si grande, si admirable, & si long temps fleurissante en vertu & en bon heur, sans aucune institution ny exercice de lettres. Ceux qui reuiennent de ce monde nouveau qui a esté descouuert du temps de nos peres, par les Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat, & sans loy, viuent plus legitiment & plus reglement que les nostres, où il y a plus d'officiers & de loix, qu'il n'y a d'autres hommes, & qu'il n'y a d'actions.

*Di cistatorie piene & di libelli,  
 D'esamine & di carte, di procure  
 Hanno le mani & il seno, & gran fastelli  
 Di chiose, di configli & di letture,  
 Per cui le faculta de ponerelli  
 Non sono mai ne le citta sicure,  
 Hanno dietro & dinanzi & d'ambi i lati,  
 Notai procuratori & aduocati.*

C'estoit ce que disoit vn Senateur Romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs auoyent l'aleine puante à l'ail, & l'estomach musqué de bonne conscience : & qu'au rebours, ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils auoyent beaucoup de sçauoir & de suffisance, & grand faute de preud'homme. L'inciuité, l'ignorance, la simpleffe, la rudeffe s'accompagnent volontiers de l'innocence : la curiosité, la subtilité, le sçauoir, trainent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conseruation de la societé humaine, demandent vne ame vuide, docile & presumant peu de soy. Les Chrestiens ont vne particuliere cognoissance, combien la curiosité est vn mal naturel & originel en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse & en science, ce fut la premiere ruine du genre humain; c'est la voye, par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est la perte & la corruption : c'est l'orgueil qui iette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouuelletez, & aymer mieux estre chef d'une troupe errante, & desuoyée, au sentier de perdition, aymer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en

l'eschole de verité, se laissant mener & conduire par la main d'autrui, à la voye battuë & droituriere. C'est à l'aduanture ce que dit ce mot Grec ancien, que la superstition fuit l'orgueil, & luy obeit comme à son pere : ἡ δεισιδαιμονία κατὰπερ πατρὶ τῷ τυφῷ πείτεται. O cuider, combien tu nous empeschés ! Apres que Socrates fut aduerty, que le Dieu de sagesse luy auoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné : & se recherchant & secouant par tout, n'y trouuoit aucun fondement à cette diuine sentence. Il en scauoit de iustes, temperants, vaillants, scauants comme luy : & plus eloquents, & plus beaux, & plus viles au pais. En fin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des autres, & n'estoit sage que par ce qu'il ne se tenoit pas tel : & que son Dieu estimoit bestise singuliere à l'homme, l'opinion de science & de sagesse : & que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, & la simplicité sa meilleure sagesse. La sainte Parole declare miserables ceux d'entre nous, qui s'estiment : Bourbe & cendre, leur dit-elle, qu'as-tu à te glorifier ? & ailleurs, Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui iugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle fera esuanouye ? Ce n'est rien que de nous. Il s'en faut tant que nos forces conçoient la haulteur diuine, que des ouurages de nostre createur, ceux-là portent mieux sa marque, & sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux Chrestiens vne occasion de croire, que de rencontrer vne chose incroyable. Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; & si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus nesciendo*, dit S. Augustin. Et

Tacitus, *Sanctius est ac reuerentius de actis Deorum credere quàm scire*. Et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquerir & de Dieu, & du monde, & des causes premières des choses. *Atque illum quidem parentem huius universitatis inuenire difficile : & quum iam inueneris, indicare in vulgus, nefas*, dit Cicéron. Nous disons bien puissance, vérité, iustice : ce sont parolles qui signifient quelque chose de grand : mais cette chose là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la conceuons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme.

*Immortalia mortali sermone notantes.*

Ce sont toutes agitations & esmotions, qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme, ny nous l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu seul de se cognoistre & interpreter ses ouurages : & le fait en nostre langue, improprement, pour s'aualler & descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudence comment luy peut elle conuenir, qui est l'eslite entre le bien & le mal : veu que nul mal ne le touche ? Quoy la raison & l'intelligence, desquelles nous nous seruons pour par les choses obscures arriuer aux apparentes : veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? La iustice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la société & communauté des hommes, comment est-elle en Dieu ? La temperance, comment ? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la diuinité. La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu : ces trois choses n'ayans nul accès pres de luy. Parquoy

Aristote le tient également exempt de vertu & de vice. *Neque gratia neque ira teneri potest, quòd quæ talia essent, imbecilla essent omnia.* La participation que nous auons à la cognoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'auons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings, qu'il a choisi du vulgaire, simples & ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est vn pur present de la liberalité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendement que nous auons receu nostre religion, c'est par autorité & par commandement estranger. La foiblesse de nostre iugement nous y aide plus que la force, & nostre aueuglement plus que nostre clair-voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçauans de diuin sçauoir. Ce n'est pas merueille, si nos moyens naturels & terrestres ne peuuent conceuoir cette cognoissance supernaturelle & celeste : apportons y seulement du nostre, l'obeissance & la subiection : car comme il est escrit; Je destruiray la sapience des sages, & abbatray la prudence des prudens. Où est le sage? où est l'escruiain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a-il pas abestey la sapience de ce monde? Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu par la vanité de la predication, sauuer les croyans. Si me faut-il voir en fin, s'il est en la puissance de l'homme de trouuer ce qu'il cherche : & si cette quæste, qu'il a employé depuis tant de siecles, l'a enrichy de quelque nouvelle force, & de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite,

c'est d'auoir appris à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'auons par longue estude confirmée & auérée. Il est aduenü aux gens veritablement sçauans, ce qui aduiet aux espics de bled : ils vont s'esleuant & se haussant la teste droite & fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baisser les cornes. Pareillement les hommes, ayans tout essayé, tout fondé, & n'ayans trouué en cet amas de science & prouision de tant de choses diuerfes, rien de massif & de ferme, & rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, & recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta, & à Cicero, qu'ils ont appris de Philo, n'auoir rien appris. Pherecydes, l'un des sept sages, escriuant à Thales, comme il expiroit, l'ay, dit-il, ordonné aux miens, apres qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escrits. S'ils contentent & toy & les autres sages, publie les : sinon, supprime les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy-mesme. Aussi ne fay-ie pas profession de sçauoir la verité, ny d'y atteindre. L'ouure les choses plus que ie ne les descouure. Le plus sage homme qui fut onques, quand on luy demanda ce qu'il sçauoit, respondit, qu'il sçauoit cela, qu'il ne sçauoit rien. Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grand part de ce que nous sçauons, est la moindre de celles que nous ignorons : c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçauoir, c'est vne piece, & bien petite, de nostre ignorance. Nous sçauons les choses en songe, dit Platon, & les ignorons en verité. *Omnes penè veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus, imbecilles animos, breuia curricula*



*vita*. Cicero mesme, qui deuoit au sçauoir tout son vaillant, Valerius dit, que sur sa vieillesse il commença à desestimer les lettres. Et pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aucun party : suivant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'autre : se tenant tousiours sous la dubitation de l'Academie. *Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem : quæram omnia, dubitans plerumque & mihi diffidens*. L'auroy trop beau ieu, si ie vouloy considerer l'homme en sa commune façon & en gros : & le pourroy faire pourtant par sa regle propre ; qui iuge la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

*Qui vigilans fertit,  
Mortua cui vita est propè iam viuo atque videnti,*

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles oisives. Je veux prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons-le en ce petit nombre d'hommes excellens & triez, qui ayants esté douez d'une belle & particuliere force naturelle, l'ont encore roidie & aiguillée par soin, par estude & par art, & l'ont montée au plus hault point de sagesse, où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens, & à tout biais, l'ont appuyée & estançonnée de tout le secours estranger, qui luy a esté propre, & enrichie & ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa commodité, du dedans & dehors du monde : c'est en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine nature. Ils ont réglé le monde de polices & de loix. Ils l'ont instruit par arts & sciences, & instruit encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne met-

tray en compte, que ces gens-là, leur tesmoignage, & leur experience. Voyons iusques où ils sont allez, & à quoy ils se sont tenus. Les maladies & les defauts que nous trouuerons en ce college-là, le monde les pourra hardiment bien aduouër pour siens. Qui-conque cherche quelque chose, il en vient à ce point, ou qu'il dit, qu'il l'a trouuée; ou qu'elle ne se peut trouuer; ou qu'il en est encore en queste. Toute la Philosophie est despartie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la verité, la science, & la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoiciens, & autres, ont pensé l'auoir trouuée. Ceux-cy ont estably les sciences, que nous auons, & les ont traitées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, & les Academiciens, ont desespéré de leur queste; & iugé que la verité ne se pouuoit conceuoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse & humaine ignorance. Ce party a eu la plus grande fuite, & les sectateurs les plus nobles. Pyrrho & autres Sceptiques ou Epechistes, de qui les dogmes plusieurs anciens ont tenu tirez d'Homere, des sept sages, & d'Archilochus, & d'Eurypides, & y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent, qu'ils sont encore en recherche de la verité. Ceux-cy iugent, que ceux-là qui pensent l'auoir trouuée, se trompent infiniment; & qu'il y a encore de la vanité trop hardie, en ce second degré, qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'establis la mesure de nostre puissance, de cognoistre & iuger la difficulté des choses, c'est vne grande & extreme science, de laquelle ils doutent que l'homme soit capable.

*Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,  
An sciri possit, quo se nil scire fatetur.*

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, & qui se condamne, ce n'est pas vne entiere ignorance. Pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme. De façon que la profession des Pyrrhoniens est, de branler, douter, & enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive, & la consentante, ils en reçoivent les deux premieres : la derniere, ils la soustienent, & la maintiennent ambigue, sans inclination, ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : La main espandue & ouverte, c'estoit apparence : la main à demy ferrée, & les doigts vn peu croches, consentement : le poing fermé, comprehension : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science. Or cette assiette de leur iugement droicte, & inflexible, receuant tous obiects sans application & consentement, les achemine à leur Ataraxie ; qui est vne condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous receuons par l'impression de l'opinion & science, que nous pensons auoir des choses. D'où naissent la crainte, l'avarice, l'enuie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouuelleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniaftreté, & la pluspart des maux corporels. Voire ils s'exemptent par là, de la ialousie de leur discipline. Car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la reuence à leur dispute. Quand ils disent que le poissant va contre-bas, ils seroient bien marries qu'on les en creust ; & cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation & surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en auant leurs propositions, que pour

combattre celles qu'ils pensent, que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soutenir : tout leur est vn : ils n'y ont aucun choix. Si vous établissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un, ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain iugement vous tenez, que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez. Ouï, & si par vn axiome affirmatif vous assurez que vous en doutez, ils vous iront débattant que vous n'en doutez pas ; ou que vous ne pouvez iuger & établir que vous en doutez. Et par cette extrémité de doute, qui se secoue soy-mesme, ils se separent & se diuisent de plusieurs opinions, de celles mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons, le doute & l'ignorance. Pourquoi ne leur fera-il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre iaulne, à eux aussi de douter ? Est-il chose qu'on vous puisse proposer par l'aduouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue ? Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leur país, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par vne tempeste, sans iugement & sans choix, voire le plus souuent auant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils se treuuent hypothéquez, asseruiz & collez, comme à vne prise qu'ils ne peuuent desmordre : *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt* : pourquoy à ceux-cy, ne fera-il pareillement concedé, de maintenir leur liberté, & considerer les choses sans obligation & seruitude ? *Hoc liberiores & solutiores, quod integra illis est iudi-*

*candi potestas*. N'est-ce pas quelque adavantage, de se trouver defengagé de la neccessité, qui bride les autres? Vaut-il pas mieux demeurer en suspens que de s'infraquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces diuisions seditieuses & querelleuses? Qu'iray-ie choisir? Ce qu'il vous plaira, pourueu que vous choisissiez. Voila vne sorte responce : à laquelle il semble pourtant que tout le dogmatisme arriue : par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille pour le deffendre, attaquer & combattre cent & cent contraires partis. Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette meslée? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur & vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, & desdire & defmentir Platon là dessus, & à eux il sera interdit d'en doubter? S'il est loisible à Panætius de soustenir son ugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les Stoiciens ne doutent aucunement : pourquoy vn sage n'osera-il en toutes choses, ce que cettuy-cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres : establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur & professeur? Si c'est vn enfant qui iuge, il ne sçait que c'est : si c'est vn sçauant, il est præoccuppé. Ils se sont reseruez vn merueilleux adantage au combat, s'estans deschargez du soin de se couvrir. Il ne leur importe qu'on les frappe, pourueu qu'ils frappent; & font leurs besongnes de tout. S'ils vainquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si vous failliez, vous la verifiez : s'ils prouuent que rien ne se

sçache, il va bien; s'ils ne le sçauent pas prouuer, il est bon de mesmes : *Vt quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inueniuntur, facilius ab vtraque parte assertio sustineatur.* Et sont estar de trouuer bien plus facilement, pourquoy vne chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraye; & ce qui n'est pas, que ce qui est : & ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient. Leurs façons de parler sont, le n'establis rien : Il n'est non plus ainssi qu'ainssi, ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprends point. Les apparences sont egales par tout : la loy de parler, & pour & contre, est pareille. Rien ne semble vray qui ne puisse sembler faux. Leur mot sacramental, c'est *est*; c'est à dire, ie soustiens, ie ne bouge. Voyla leurs refreins, & autres de pareille substance. Leur effect, c'est vne pure, entiere, & tres-parfaicte surceance & suspension de iugement. Ils se seruent de leur raison, pour enquerir & pour debattre : mais non pas pour arrester & choisir. Quiconque imaginera vne perpetuelle confession d'ignorance, vn iugement sans pente, & sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrrhonisme. L'exprime cette fantasie autant que ie puis, par ce que plusieurs la trouuent difficile à conceuoir; & les auteurs mesmes la representent vn peu obscurément & diuersément. Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prestent & accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion & contrainte des passions, aux constitutions des loix & des coustumes, & à la tradition des arts : *non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo vti voluit.* Ils laissent guider à ces choses là, leurs actions communes, sans aucune opinion ou iugement. Qui fait que ie ne puis pas bien

affortir à ce discours, ce qu'on dit de Pyrrho. Ils le peignent stupide & immobile, prenant vn train de vie farouche & inaffociable, attendant le hurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou foudre : il a voulu se faire homme viuant, discourant, & raisonnant, iouyssant de tous plaisirs & commoditez naturelles, embefoignant & se seruant de toutes ses pieces corporelles & spirituelles, en regle & droicteure. Les priuileges fantastiques, imaginaires, & faulx, que l'homme s'est vsurpé, de regenter, d'ordonner, d'establiir, il les a de bonne foy renoncez & quittez. Si n'est-il point de secte, qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suiure assez de choses non comprinses, ny perceuës ny consenties, s'il veut viure. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera vtile : & se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode : circonstances probables seulement. Apres lesquelles il est tenu d'aller, & se laisser remuer aux apparences, pourueu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a vn corps, il a vne ame : les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en foy cette propre & singuliere marque de iuger, & qu'il s'aperçoie, qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faulx pareil à ce vray : il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement & commodement. Combien y a il d'arts, qui font profession de consister en la coniecture, plus qu'en la science? qui ne decident pas du vray & du faulx, & suiuent seulement ce qu'il semble? Il y a, disent-ils, & vray & faulx, & y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en

valons bien mieux, de nous laisser manier sans inquisition, à l'ordre du monde. Vne ame garantie de préjugé, a vn merueilleux auancement vers la tranquillité. Gents qui iugent & contrerolent leurs iuges, ne s'y soubsmettent iamais deuëment. Combien & aux loix de la religion, & aux loix politiques se trouuent plus dociles & aisez à mener, les esprits simples & incurieux, que ces esprits surueillants & pedagogues des causes diuines & humaines ? Il n'est rien en l'humaine inuention, où il y ait tant de verisimilitude & d'vtilité. Cette-cy presente l'homme nud & vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en hault quelque force estrangere, desgarni d'humaine science, & d'autant plus apte à loger en foy la diuine, aneantissant son iugement, pour faire plus de place à la foy : ny mescreant ny establisant aucun dogme contre les loix & obseruances communes, humble, obeissant, disciplinable, studieux ; ennemy iuré d'heresie, & s'exemptant par consequent des vaines & irreligieuses opinions introduites par les fauces sectes. C'est vne carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y grauer. Plus nous nous renuoyons & commettons à Dieu, & renouons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bonne part les choses au visage & au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournée : le demeurant est hors de ta cognoissance. *Dominus nouit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.* Voila comment, des trois generales sectes de Philosophie, les deux font expresse profession de dubitation & d'ignorance : & en celle des dogmatistes, qui est troisieme, il est ayé à descourrir, que la plus part n'ont pris le visage de l'as-seurance que pour auoir meilleure mine. Ils n'ont pas



tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis quàm norunt*. Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des Dieux, du monde, & des hommes, propose d'en parler comme vn homme à vn homme; & qu'il fuffit, si ses raisons sont probables, comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainfin imité : *Vt potero, explicabo : nec tamen, vt Pythius Apollo, certa vt sint & fixa, quæ dixerò : sed, vt homunculus, probabilia coniectura sequens*. Et cela sur le discours du mépris de la mort : discours naturel & populaire. Ailleurs il l'a traduit, sur le propos même de Platon. *Si fortè, de Deorum natura ortuque mundi differentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum. Æquum est enim meminisse, & me, qui differam, hominem esse, & vos qui iudicetis : vt, si probabilia dicentur, nihil vltiùs requiratis*. Aristote nous entasse ordinairement vn grand nombre d'autres opinions, & d'autres creances, pour y comparer la sienne, & nous faire voir de combien il est allé plus outre, & combien il approche de plus pres la verisimilitude. Car la verité ne se iuge point par autorité & tesmoignage d'autrui. Et pourtant euita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. Cettuy-la est le prince des dogmatistes, & si nous apprenons de luy, que le beaucoup sçauoir apporte l'occasion de plus doubter. On le void à escient se couvrir souuent d'obscurité si espesse & inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son aduis. C'est par effect vn Pyrrhonisme sous vne forme resolutiue. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autrui par la sienne. *Qui requi-*

*runt, quid de quaque re ipsi sentiamus : curiosus id faciunt, quàm necesse est. Hæc in philosophia ratio, contra omnia differendi, nullamque rem apertè iudicandi, profecta à Socrate, repetita ab Arcefila, confirmata à Carneade, vsque ad nostram viget ætatem. Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicimus, tanta similitudine, ut in ijs nulla insit certè iudicandi & assentiendi nota.* Pourquoi, non Aristote seulement, mais la plus part des philosophes, ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subjeçt, & amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creuz & descharné? Clytomachus affermoit n'auoir iamais sçeu, par les escrits de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit. Pourquoi a euité aux siens Epicurus, la facilité, & Heraclytus en a esté surnommé *σφοδρὸς*? La difficulté est vne monoye que les sçauans employent, comme les joueurs de passe-passe pour ne descouurir la vanité de leur art : & de laquelle l'humaine bestise se paye ayfément.

*Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes :  
Omnia enim stolidi magis admirantur amantiq̃ue,  
Inuerfis quæ sub verbis latitantia cernunt.*

Cicero reprend aucuns de ses amis d'auoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialectique, & à la geometrie, plus de temps, que ne meritoient ces arts : & que cela les diuertissoit des deuoirs de la vie, plus vtiles & honnestes. Les philosophes Cyrenaiques mesprisoyent esgalement la physique & la dialectique. Zenon tout au commencement des liures de la republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines. Chrysippus disoit, que ce que Platon

& Aristote auoyent escrit de la logique, ils l'auoyent escrit par ieu & par exercice : & ne pouuoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit de la metaphysique, Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, & hors la physique, de toutes les autres sciences : & Socrates de toutes, sauf celle des mœurs & de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie, presente & passée, lesquelles il examinoit & iugeoit : estimant tout autre apprentissage subsecutif à celuy-la & supernumeraire. *Parum mihi placeant ea litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* La plus part des arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçauoir. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos, d'exercer leur esprit és choses mesmes, où il n'y auoit nulle solidité profitable. Au demeurant, les vns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses l'autre. Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousiours demandant & esmouuant la dispute, iamais l'arrestant, iamais satisfaisant : & dit n'auoir autre science, que la science de s'opposer. Homere leur auteur a planté egaleement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer, combien il estoit indifferent par où nous allasions. De Platon nasquirent dix sectes diuerses, dit-on. Aussi, à mon gré, iamais instruction ne fut titubante, & rien asseuerante, si la sienne ne l'est. Socrates disoit, que les sages femmes en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles. Que luy par le tiltre de sage homme, que les Dieux luy auoyent deferé, s'estoit aussi desfaict en son

amour virile & mentale, de la faculté d'enfanter : se contentant d'ayder & fauorir de son secours les engendrants : ouurir leur nature; graiffer leurs conduits : faciliter l'yssue de leur enfancement : iuger d'iceluy : le baptizer : le nourrir : le fortifier : l'emmailloter, & circoncir : exerçant & maniant son engin, aux perils & fortunes d'autrui. Il est ainsi de la plus part des auteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remerqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, & autres. Ils ont vne forme d'escrire douteuse en substance & en dessein, enquerant plustost qu'instruisant : encore qu'ils entrefement leur stile de cadances dogmatistes. Cela se voit il pas aussi bien en Seneque & en Plutarque ? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un autre, pour ceux qui y regardent de prez ? Et les reconciliateurs des iuriconsultes deuoyent premierement les concilier chacun à foy. Platon me semble auoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diuerses bouches la diuersité & variation de ses propres fantasies. Diuersement traiter les matieres, est aussi bien les traiter, que conformement, & mieux : à sçauoir plus copieusement & vilement. Prenons exemple de nous. Les arrests font le point extreme du parler dogmatiste & resolutif : si est ce que ceux que noz parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reuerence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion, qui est à eux quotidienne, & qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation & agitation des diuerses & contraires ratiocinations, que la matiere du droit souffre. Et le plus large champ aux reprehén-

sions des vns philosophes à l'encontre des autres, se tire des contradictions & diuersitez, en quoy chacun d'eux se trouue empestre : ou par dessein, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment, par la volubilité & incomprehensibilité de toute matiere. Que signifie ce refrain? en vn lieu glissant & coulant suspendons nostre creance : car, comme dit Eurypides,

*Les œuvres de Dieu en diuerses  
Façons, nous donnent des trauerses.*

Semblable à celui qu'Empedocles semoit souuent en ses liures, comme agité d'une diuine fureur, & forcé de la verité. Non non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establiir quelle elle est : reuenant à ce mot diuin, *Cogitationes mortalium timida, & incerta adinventiones nostra, & prouidentia*. Il ne faut pas trouuer estrange, si gens desesperent de la prise n'ont pas laissé d'auoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy vne occupation plaisante : & si plaisante, que parmy les voluptez, les Stoïciens defendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, & trouuent de l'intemperance à trop sçauoir. Democritus ayant mangé à sa table des figues, qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venoit cette douceur inusitée, & pour s'en esclaircir, s'alloit leuer de table, pour voir l'assiette du lieu où ces figues auoyent esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dit en riant, qu'il ne se penast plus pour cela, car c'estoit qu'elle les auoit mises en vn vaisseau, où il y auoit eu

du miel. Il se despita, dequoy elle luy auoit osté l'occasion de cette recherche, & desrobé matiere à sa curiosité. Va, luy dit-il, tu m'as fait desplaisir, ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle. Et volontiers n'eust failly de trouuer quelque raison vraye, à vn effect faux & supposé. Cette histoire d'un fameux & grand philosophe, nous represente bien clairement cette passion studieuse, qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperéz. Plutarque recite vn pareil exemple de quelqu'un, qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce, dequoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher : comme l'autre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fièvre, pour ne perdre le plaisir de l'affouir en beuuant. *Satius est superuacua discere, quàm nihil.* Tout ainsi qu'en toute pasture il y a le plaisir souuent seul, & tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousiours nutritif, ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encore qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voicy comme ils disent : La consideration de la nature est vne pasture propre à nos esprits, elle nous esleue & enfle, nous fait desdaigner les choses basses & terriennes, par la comparaison des superieures & celestes : la recherche mesme des choses occultes & grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reuerence, & crainte d'en iuger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladiue curiosité, se voit plus expressement encores en cet autre exemple, qu'ils ont par honneur si souuent en la bouche. Eudoxus souhaittoit & prioit les Dieux, qu'il peust vne fois voir le soleil de pres, comprendre sa forme, sa grandeur, & sa

beauté, à peine d'en estre brûlé soudainement. Il veut au prix de sa vie, acquérir vne science, de laquelle l'usage & possession luy soit quand & quand ostée. Et pour cette soudaine & volage cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a, & qu'il peut acquérir par apres. Je ne me persuade pas aysement, qu'Epicurus, Platon, & Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs Atomes, leurs Idées, & leurs Nombres. Ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy, de chose si incertaine, & si debattable. Mais en cette obscurité & ignorance du monde, chacun de ces grands personnages, s'est tra-uailé d'apporter vne telle quelle image de lumiere : & ont promené leur ame à des inuentions, qui eussent au moins vne plaissante & subtile apparence, pourueu que toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *Vnicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiâ vi.* Vn ancien, à qui on reprochoit, qu'il faisoit profession de la Philosophie, de laquelle pourtant en son iugement, il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela, c'estoit vrayement philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouué cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoin de la société publique, comme leurs religions : & a esté raisonnable pour cette consideration, que les communes opinions, ils n'ayent voulu les esplucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeyssance des loix & coutumes de leur pays. Platon traite ce mystere d'un ieu assez descouuert. Car où il escrit selon foy, il ne prescrit rien à certes. Quand il fait le legistateur, il emprunte vn style regnant & asseuerant : & si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inuen-

tions : autant viles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy-mesme : sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, & sur toutes, les plus farouches & enormes. Et pourtant en ses loix, il a grand soing, qu'on ne chante en public que des poësies, desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque vtile fin : estant si facile d'imprimer tous fantômes en l'esprit humain, que c'est iniustice de ne le paistre plustost de menfonges profitables, que de menfonges ou inutiles ou dommageables. Il dit tout destrouffement en sa Republique, que pour le profit des hommes, il est souuent besoin de les piper. Il est aisé à distinguer, les vnes sectes auoir plus suiuy la verité, les autres l'vtilité, par où celles cy ont gagné credit. C'est la misere de nostre condition, que souuent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus vtile à nostre vie. Les plus hardies sectes, Epicurienne, Pyrrhonienne, nouuelle Academique, encore sont elles contrainctes de se plier à la loy ciuile, au bout du compte. Il y a d'autres subiects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se trauaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car n'ayans rien trouué de si caché, dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souuent force de forger des coniectures foibles & foles : non qu'ils les prinssent eux mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. *Non tam id sensisse, quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse.* Et si on ne le prenoit ainsi, comme couuririons nous vne si grande inconstance, variété, & vanité d'opinions, que nous voyons auoir esté produites par ces ames excellentes & admirables? Car pour exemple,



qu'est-il plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies & coniectures : le regler, & le monde, à nostre capacité & à nos loix ? & nous servir aux despens de la diuinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition ? & par ce que nous ne pouuons estendre nostre veüe iusques en son glorieux siege, l'auoir ramené ça bas à nostre corruption & à nos miseres ? De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la religion, celle là me semble auoir eu plus de vray-semblance & plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme vne puissance incomprehensible, origine & conseruatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, receuant & prenant en bonne part l'honneur & la reuerence, que les humains luy rendoient sous quelque visage, sous quelque nom & en quelque maniere que ce fust.

*Iupiter omnipotens rerum, regūque, Deūque,  
Progenitor, genitrixque.*

Ce zele vniuersellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur deuotion. Les hommes, les actions impies, ont eu par tout les euenements fortables. Les histoires payennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, & des prodiges & oracles employez à leur profit & instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde daignant à l'aduenture fomentier par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy, au trauers des fausses images de leurs songes. Non seulement fausses, mais impies aussi & iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé

de son inuention. Et de toutes les religions, que Saint Paul trouua en credit à Athenes, celle qu'ils auoyent dediée à vne diuinité cachée & incognue, luy sembla la plus excusable. Pythagoras adombra la verité de plus pres : iugeant que la cognoissance de cette cause premiere, & estre des estres, deuoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration : que ce n'estoit autre chose, que l'extreme effort de nostre imagination, vers la perfection : chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la deuotion de son peuple : l'attacher à vne religion purement mentale, sans obiect prefix, & sans meflange materiel : il entreprint chose de nul vsage. L'esprit humain ne se sçauroit maintenir vaguant en cet infini de pensées informes : il les luy faut compiler à certaine image à son modèle. La majesté diuine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels. Ses sacrements supernaturels & celestes, ont des signes de nostre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices & paroles sensibiles : car c'est l'homme, qui croid & qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'employent à ce subiect. Mais à peine me feroit on accroire, que la veüe de noz crucifix, & peinture de ce piteux supplice, que les ornements & mouuements ceremonieux de noz eglises, que les voix accommodées à la deuotion de nostre pensée, & cette esmotion des sens n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de très-vtile effect. De celles ausquelles on a donné corps comme la necessité l'a requis, parmy cette cecité vniuerselle, ie me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le soleil,

*la lumiere commune,  
 L'œil du monde : & si Dieu au chef porte des yeux,  
 Les rayons du soleil sont ses yeux radieux,  
 Qui donnent vie à tous, nous maintiennent & gardent,  
 Et les faits des humains en ce monde regardent :  
 Ce beau, ce grand soleil, qui nous fait les saisons,  
 Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons :  
 Qui remplit l'univers de ses vertus cognues :  
 Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nuës :  
 L'esprit, l'ame du monde, ardant & flamboyant,  
 En la course d'un iour tout le ciel tournoyant,  
 Plein d'immense grandeur, rond, vagabond & ferme :  
 Lequel tient dessous luy tout le monde pour terme :  
 En repos sans repos, oysif, & sans sejour,  
 Fils aîné de nature, & le pere du iour.*

D'autant qu'outre cette sienne grandeur & beauté, c'est la piece de cette machine, que nous descouvrons la plus esloignée de nous : & par ce moyen si peu connuë, qu'ils estoient pardonnables, d'en entrer en admiration & reuerence. Thales, qui le premier s'enquista de telle matiere, estima Dieu vn esprit, qui fit d'eau toutes choses. Anaximander, que les Dieux estoient mourants & naissants à diuerses saisons : & que c'estoient des mondes infinis en nombre. Anaximenes, que l'air estoit Dieu, qu'il estoit produit & immense, tousiours mouuant. Anaxagoras le premier a tenu, la description & maniere de toutes choses, estre conduite par la force & raison d'un esprit infini. Alcmaeon a donné la diuinité au soleil, à la lune, aux astres, & à l'ame. Pythagoras a fait Dieu, vn esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où noz ames sont déprinées. Parmenides, vn cercle entourant le ciel, & maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des Dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont

faittes. Protagoras, n'auoir rien que dire, s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Democritus, tantost que les images & leurs circutions sont Dieux : tantost cette nature, qui eslance ces images : & puis, nostre science & intelligence. Platon dissipe sa creance à diuers visages. Il dit au Timée, le pere du monde ne se pouoir nommer. Aux Loix, qu'il ne se faut enquerir de son estre. Et ailleurs en ces mesmes liures il fait le monde, le ciel, les astres, la terre, & nos ames Dieux, & reçoit en outre ceux qui ont esté receuz par l'ancienne institution en chaque republique. Xenophon rapporte vn pareil trouble de la discipline de Socrates. Tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu : & puis il luy fait establir que le soleil est Dieu, & l'ame Dieu : qu'il n'y en a qu'un, & puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus neveu de Platon, fait Dieu certaine force gouuernant les choses, & qu'elle est animale. Aristote, à cette heure, que c'est l'esprit, à cette heure le monde : à cette heure il donne vn autre maistre à ce monde, & à cette heure fait Dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en fait huit. Les cinq nommez entre les planetes, le sixiesme composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres : le septiesme & huitiesme, le soleil & la lune. Heraclides Ponticus ne fait que vaguer entre ses aduis, & en fin priue Dieu de sentiment : & le fait remuant de forme à autre, & puis dit que c'est le ciel & la terre. Theophraste se promeine de pareille irresolution entre toutes ses fantasies : attribuant l'intendance du monde tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles. Strato, que c'est Nature ayant la force d'engendrer, augmenter & diminuer, sans forme & sentiment. Zeno, la loy naturelle, commandant le bien & prohibant le mal : laquelle

loy est vn animant : & oste les Dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta. Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage. Xenophanes fait Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo estime la forme de Dieu incomprenable, le priue de sens, & ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de Nature, tantost la chaleur supreme entourant & enuelopant tout. Perseus auditeur de Zenon, a tenu, qu'on a surnommé Dieux, ceux qui auoyent apporté quelque notable vtilité à l'humaine vie, & les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit vn amas confus de toutes les precedentes sentences, & compte entre mille formes de Dieux qu'il fait, les hommes aussi, qui sont immortalisez. Diagoras & Theodorus nioient tout sec, qu'il y eust des Dieux. Epicurus fait les Dieux luisants, transparents, & perflables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couuert des coups : reuestus d'une humaine figure & de nos membres, lesquels membres leur sont de nul vsage.

*Ego Deum genus esse semper duxi, & dicam cælum,  
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.*

Fiez vous à vostre philosophie : vantez vous d'auoir trouué la feue au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de ceruelles philosophiques. Le trouble des formes mondaines, a gagné sur moy, que les diuerses mœurs & fantaisies aux miennes, ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent ; ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celuy qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choix de peu de preroga-

tiue. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect, que les escholes : par où nous pouuons apprendre, que la Fortune mesme n'est pas plus diuerse & variable, que nostre raison, ny plus aueugle & inconsiderée. Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées. Parquoy de faire de nous des Dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. L'eussé encore pluost fuyuy ceux qui adoroient le serpent, le chien & le bœuf : d'autant que leur nature & leur estre nous est moins cognu ; & auons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes-là, & leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'auoir fait des Dieux de nostre condition, de laquelle nous deuons cognoistre l'imperfection, leur auoir attribué le desir, la cholere, les vengeance, les mariages, les generations, & les parenteles, l'amour, & la ialousie, nos membres & nos os, nos fieures & nos plaisirs, nos morts & sepultures, il faut que cela soit party d'une merueilleuse yureffé de l'entendement humain.

*Quæ procul vsque adeo diuino ab numine distant,  
Inque Deum numero quæ sint indigna videri.*

*Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt : genera, coniugia, cognationes, omnidque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam & perturbatis animis inducuntur : accipimus enim Deorum cupiditates, ægritudines, iracundias.* Comme d'auoir attribué la diuinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté : mais aussi à la volupté, fraude, mort, enuie, vieillesse, misere : à la peur, à la fieure, & à la male fortune, & autres iniures de nostre vie, fresle & caduque.

*Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores ?  
O curæ in terris animæ & cælestium inanes !*

Les Égyptiens d'une impudente prudence, defendoient sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis & Isis leurs Dieux, eussent autres fois esté hommes : & nul n'ignoroit, qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie représentée le doigt sur la bouche, signifioit, dit Varro, cette ordonnance mysterieuse à leurs prestres, de taire leur origine mortelle, comme par raison necessaire annullant toute leur veneration. Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux fait, dit Cicero, de ramener à foy les conditions diuines, & les attirer çà bas, que d'en uoyer là haut sa corruption & sa misere : mais à le bien prendre, il a fait en plusieurs façons, & l'un, & l'autre, de pareille vanité d'opinion. Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs Dieux, & font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges, & leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous dechiffre le verger de Pluton, & les commoditez ou peines corporelles, qui nous attendent encore apres la ruine & aneantissement de nos corps, & les accommode au ressentiment, que nous auons en cette vie :

*Secreti celant colles, & myrtea circum  
Sylua tegit, curæ non ipsa in morte relinquunt.*

Quand Mahumet promet aux siens vn paradis tapissé, paré d'or & de pierreries, peuplé de garces d'excellente beauté, de vins, & de viures singuliers, ie voy bien que ce sont des moqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller & attirer par ces opinions & esperances, conuenables à nostre mortel ap-

petit. Si font aucuns des nostres tombez en pareil erreur, se promettants apres la resurrection vne vie terrestre & temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs & commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, & si grande accointance à la diuinité, que le surnom luy en est demeuré, ait estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance ? & qu'il ait creu que nos prises languissantes fussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude, ou peine eternelle ? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie, sont de ceux que i'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature, seroient combles de liesse, & cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer & esperer, nous sçauons ce qu'elle peut : cela, ce ne seroit encores rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de diuin : si cela n'est autre, que ce qui peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel. La recognoissance de nos parens, de nos enfans, & de nos amis, si elle nous peut toucher & chatouïller en l'autre monde, si nous tenons encores à vn tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres & finies. Nous ne pouuons dignement conceuoir la grandeur de ces hautes & diuines promesses, si nous les pouuons aucunement conceuoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer unimaginables, indicibles & incomprehensibles, & parfaictement autres, que celles de nostre miserable experience. Oeuil ne sçauroit voir, dit Saint Paul : & ne peut monter en



cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si pour nous en rendre capables, on reforme & rechange nostre estre, comme tu dis Platon par tes purifications, ce doit estre d'un si extreme changement & si vniuersel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

*Hector erat tunc cùm bello certabat, at ille  
Trahitus ab Æmonio non erat Hector equo.*

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

*quod mutatur, dissoluitur, interit ergo :  
Traiciuntur enim partes atque ordine migrant.*

Car en la Metempsychose de Pythagoras, & changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon, dans lequel est l'ame de Cæsar, espouse les passions, qui touchoient Cæsar, ny que ce soit luy? Si c'estoit encore luy, ceux là auroient raison, qui combattants cette opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouuer à cheuaucher sa mere, reuestuë d'un corps de mule, & semblables absurditez. Et pensons nous qu'és mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent autres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phoenix s'engendre, dit-on, un ver, & puis un autre phoenix : ce second phoenix, qui peut imaginer, qu'il ne soit autre que le premier? Les vers qui font nostre foye, on les void comme mourir & assécher, & de ce mesme corps se produire un papillon, & de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

*Nec si materiam nostram collegeris ætas  
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,  
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,  
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,  
Interrupta semel cum sit repetentia nostra.*

Et quand tu dis ailleurs Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme, à qui il touchera de iouyr des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence.

*Scilicet auolsis radicibus ut nequit ullam  
Dispicere ipse oculus rem seorsum corpore toto.*

Car à ce compte ce ne sera plus l'homme, ny nous par consequent, à qui touchera cette iouyssance. Car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation, c'est la mort & ruyne de nostre estre.

*Inter enim iacta est vitæ pausa, vagæque  
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.*

Nous ne difons pas que l'homme souffre, quand les vers luy rongent ses membres, dequoy il viuoit, & que la terre les consomme :

*Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugiisque  
Corporis atque animæ confistimus vniter apti.*

D'auantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les Dieux recognoistre & recompenser à l'homme apres sa mort ses actions bonnes & vertueuses : puis que ce sont eux mesmes, qui les ont acheminées & produites en luy? Et pourquoy s'offencent ils & vengent sur luy les vicieuses, puis qu'ils l'ont eux-

mesmes produict en cette condition fautive, & qued'vn seul clin de leur volonté, ils le peuuent empescher de faillir? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon, avec grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couuroit souuent par cette sentence, Qu'il est impossible d'establis quelque chose de certain, de l'immortelle nature, par la mortelle? Elle ne fait que fouruoyer par tout, mais specialement quand elle se melle des choses diuines. Qui le sent plus euidentement que nous? Car encores que nous luy ayons donné des principes certains & infallibles, encore que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer : nous voyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, & qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée & battuë par l'Eglise, comme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse & s'entraue, tournoyant & flotant dans cette mer vaste, trouble, & ondoyante des opinions humaines, sans bride & sans but. Aussi tost qu'elle pert ce grand & commun chemin, elle se va diuisant & dissipant en mille routes diuerses. L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée. C'est plus grande presomption, dit Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler & discourir des Dieux, & des demy-Dieux, que ce n'est à vn homme ignorant de musique, vouloir iuger de ceux qui chantent : ou à vn homme qui ne fut iamais au camp, vouloir disputer des armes & de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere coniecture, les effects d'vn art qui est hors de sa connoissance. L'ancienneté pensa, ce croy-ie, faire quelque chose pour la grandeur diuine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, & estrener de

ses belles humeurs & plus honteuses necessitez : luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries & farces à la resjouir : de nos vestemens à se couvrir, & maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens & sons de la musique, festons & bouquets, & pour l'accommoder à noz vicieuses passions, flatant sa iustice d'une inhumaine vengeance : l'esjouissant de la ruine & dissipation des choses par elle créées & conseruées. Comme Tiberius Sempromius, qui fit brusler pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles & armes qu'il auoit gagné sur les ennemis en la Sardaigne : & Paul Æmyle, celles de Macedoine, à Mars & à Minerue. Et Alexandre, arriué à l'Ocean Indique, ietta en mer en faueur de Thetis, plusieurs grands vases d'or : remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi : ainsi que plusieurs nations, & entre autres la nostre, auoyent en vsage ordinaire. Et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en auoir fait effay.

*Sulmonè creatos*

*Quattuor hic iuuenes totidem, quos educat Vfers,  
Viuentes rapit, inferias quos immolet ymbris.*

Les Getes se tiennent immortels, & leur mourir n'est que s'acheminer vers leur Dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depeschent vers luy quelqu'un d'entre eux, pour le requerir des choses necessaires. Ce député est choisi au sort. Et la forme de le depescher apres l'auoir de bouche informé de sa charge, est, que de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iauelines, sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, & qu'il trespasse soudain, ce leur est

certain argument de faueur diuine : s'il en eſchappe, ils l'eſtiment meſchant & execrable, & en deputent encore vn autre de meſmes. Ameſtris mere de Xerxes, deuenüë vieille, fit pour vne fois enſeuelir tous vifs quatorze iouuenceaux des meilleures maiſons de Perſe, ſuyuant la religion du pays, pour gratifier à quelque Dieu ſouſterrain. Encore aujourd'huy les idoles de Themixtitan ſe cimentent du ſang des petis enfans : & n'aiment ſacrifice que de ces pueriles & pures ames : iuſtice affamée du ſang de l'innocence.

*Tantum religio potuit ſuadere malorum.*

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne : & qui n'en auoit point, en achetoit, eſtant cependant le pere & la mere tenus d'aſſiſter à cet office, avec contenance gaye & contente. C'eſtoit vne eſtrange fantaſie, de vouloir payer la bonté diuine, de noſtre affliction. Comme les Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, par bourrellement des ieunes garçons, qu'ils faiſoyent fouëter en ſa faueur, ſouuent iuſques à la mort. C'eſtoit vne humeur farouche, de vouloir gratifier l'architeſte de la ſubuersion de ſon baſtiment : & de vouloir garentir la peine deuë aux coupables, par la punition des non coupables : & que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par ſa mort & par ſon immolation deſchargeaſt enuers Dieu l'armée des Grecs des offences qu'ils auoyent commiſes :

*Et caſta inceſtè nubendi tempore in ipſo  
Hoſtia concideret maſtatu maſta parentis :*

& ces deux belles & genereuſes ames des deux De-

cius, pere & fils, pour propitier la faueur des Dieux enuers les affaires Romaines, s'allassent ietter à corps perdu à trauers le plus espez des ennemis. *Quæ fuit tanta Deorum iniquitas, vt placari populo Romano non possent, nisi tales viri occidissent?* Ioint que ce n'est pas au criminel de se faire fouëter à sa mesure, & à son heure : c'est au iuge, qui ne met en compte de chastiment, que la peine qu'il ordonne : & ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre. La vengeance diuine presuppõe nostre dissentiment entier, pour sa iustice, & pour nostre peine. Et fut ridicule l'humeur de Polycrates tyran de Samos, lequel pour interrompre le cours de son continuel bon heur, & le compenser, alla ietter en mer le plus cher & precieux ioyau qu'il eust, estimant que par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la reuolution & viscitude de la Fortune. Et elle pour se moquer de son ineptie, fit que ce mesme ioyau reuint encore en ses mains, trouué au ventre d'un poisson. Et puis à quel vsage, les deschirements & desmembremens des Corybantes, des Menades, & en noz temps des Mahometans, qui s'esbalaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete : veu que l'offence consiste en la volonté, non en la poitrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embonpoint, aux espaules, & au gosier? *Tantus est perturbata mentis & sedibus suis pulsæ furor, vt sic Dij placentur, quemadmodum ne homines quidem sciunt.* Cette texture naturelle regarde par son vsage, non seulement nous, mais aussi le seruice de Dieu & des autres hommes : c'est iniustice de l'afoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grand lascheté & trahison, de mastiner & corrompre les

fonctions du corps, stupides & serues, pour espar-  
 gner à l'ame, la sollicitude de les conduire selon rai-  
 son. *Vbi iratos Deos timent, qui sic propitios habere*  
*merentur? In regie libidinis voluptatem castrati sunt*  
*quidam; sed nemo sibi, ne vir effiet, iubente Domino,*  
*manus intulit.* Ainsi remplissoient ils leur religion de  
 plusieurs mauuais effects.

● *sæpius olim*  
*Religio peperit scelerosa atque impia facta.*

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter  
 en quelque façon que ce soit, à la nature diuine, qui  
 ne la tache & marque d'autant d'imperfection.  
 Cette infinie beauté, puissance, & bonté, comment  
 peut elle souffrir quelque correspondance & simili-  
 tude à chose si abiecte que nous sommes, sans vn  
 extreme interest & dechet de sa diuine grandeur?  
*Infirmum Dei fortius est hominibus: & stultum Dei*  
*sapientius est hominibus.* Stilpon le philosophe inter-  
 rogé si les Dieux s'esioüissent de nos honneurs & sa-  
 crifices: Vous estes indiscret, respondit il: retirons  
 nous à part, si vous voulez parler de cela. Toutes-  
 fois nous luy prescriuons des bornes, nous tenons sa  
 puissance assiegée par nos raisons (i'appelle raison  
 nos refueries & nos songes, avec la dispense de la  
 philosophie, qui dit, le fol mesme & le meschant,  
 forcener par raison: mais que c'est vne raison de  
 particuliere forme) nous le voulons asseruir aux ap-  
 parences vaines & foibles de nostre entendement, luy  
 qui a fait & nous & nostre cognoissance. Par ce que  
 rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sceu bastir le  
 monde sans matiere. Quoy, Dieu nous a-il mis en  
 main les clefs & les derniers ressorts de sa puissance?

S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects : penses-tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, & qu'il ayt mis toutes ses formes & toutes ses idées, en cet ourage? Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caueau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa diuinité a vne iurisdiction infinie au delà : cette piece n'est rien au prix du tout :

*omnia cum calo terraque marique,  
Nil sunt ad summam summâ totius omnem.*

C'est vne loy municipale que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'vniuerselle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas luy : il n'est pas ton confraire, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se raualer à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouuoir. Le corps humain ne peut voler aux nuës, c'est pour roy : le soleil branle sans seiour sa course ordinaire : les bornes des mers & de la terre ne se peuuent confondre : l'eau est instable & sans fermeté : vn mur est sans froissure impénétrable à vn corps solide ; l'homme ne peut conseruer sa vie dans les flammes : il ne peut estre & au ciel & en la terre, & en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a fait ces regles : c'est toy qu'elles attaquent. Il a tesmoigné aux Chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray pourquoy tout puissant, comme il est, auroit il restreint ses forces à certaine mesure? en faueur de qui auroit il renoncé son priuilege? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude & de



fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes,

*Terrâque & solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,  
Non esse vnica, sed numero magis innumerali.*

Les plus fameux esprits du temps passé, l'ont creué ; & aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment, que nous voyons, il n'y a rien seul & vn,

*cùm in summa res nulla sit vna,  
Vnica quæ gignatur, & vnica solâque crescat :*

& que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre. Par où il semble n'estre pas vray-semblable, que Dieu ait fait ce seul ouurage sans compaignon : & que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisée en ce seul indiuidu.

*Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,  
Esse alios alibi congressus materiai,  
Qualis hic est auido complexu quem tenet æther.*

Notamment si c'est vn animant, comme les mouuemens le rendent si croyable, que Platon l'assure, & plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer : non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoilles, & autres membres du monde, sont creatures composées de corps & ame : mortelles, en consideration de leur composition : mais immortelles par la determination du createur. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus & presque toute la philosophie a pensé, que scauons nous si les principes & les regles de

cestuy-cy touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'auanture autre visage & autre police. Epicurus les imagine ou semblables, ou dissemblables. Nous voyons en ce monde vne infinie difference & variété, pour la seule distance des lieux. Ny le bled ny le vin se voit, ny aucun de nos animaux, en ce nouveau coin du monde, que nos peres ont descouuert : tout y est diuers. Et au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'auoit cognoissance ny de Bacchus, ny de Ceres. Qui en voudra croire Pline & Herodote, il y a des especes d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre. Et y a des formes mestissées & ambiguës, entre l'humaine nature & la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans teste, portant les yeux & la bouche en la poitrine : où ils sont tous androgynes : où ils marchent de quatre pates : où ils n'ont qu'un œil au front, & la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre : où ils sont moitié poisson par embas, & viuent en l'eau : où les femmes accouchent à cinq ans, & n'en viuent que huit : où ils ont la teste si dure & la peau du front, que le fer n'y peut mordre, & rebouche contre : où les hommes sont sans barbe : des nations, sans usage de feu : d'autres qui rendent le sperme de couleur noire. Quoy ceux qui naturellement se changent en loups, en iumens, & puis encore en hommes ? Et s'il est ainsi, comme dit Plutarque, qu'en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes sans bouche, se nourriffans de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulces ? Il n'est plus risible, ny à l'auanture capable de raison & de société. L'ordonnance & la cause de nostre bastiment interne, seroyent pour la plus part hors de propos.

Dauantage, combien y a il de choses en nostre connoissance, qui combattent ces belles regles que nous auons taillées & prescrites à Nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ! Combien de choses appellons nous miraculeuses, & contre Nature ? Cela se fait par chaque homme, & par chasque nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouuons nous de proprietiez occultes & de quint'essences ? car aller selon Nature pour nous, ce n'est qu'aller selon nostre intelligence, autant qu'elle peut suiure, & autant que nous y voyons : ce qui est audelà, est monstrueux & desordonné. Or à ce compte, aux plus aduisez & aux plus habiles tout sera donc monstrueux : car à ceux là, l'humaine raison a persuadé, qu'elle n'auoit ny pied, ny fondement quelconque : non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche : & Anaxagoras la disoit noire : s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose : s'il y a science, ou ignorance : ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouuoir dire. Ou si nous viuons ; comme Eurypides est en doute, si la vie que nous viuons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort, qui soit vie :

τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὁ κέλνται θανεῖν,  
τὸ ζῆν δὲ θνεῖσθαι ἔστι ;

Et non sans apparence. Car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant, qui n'est qu'une eloise dans le cours infini d'une nuit éternelle, & une interruption si briefue de nostre perpetuelle & naturelle condition ? la mort occupant tout le deuant & tout le derriere de ce moment, & encore une bonne partie de ce moment. D'autres iurent qu'il n'y a point

de mouuement, que rien ne bouge : comme les fuiuants de Meliffus. Car s'il n'y a qu'un, ny ce mouuement sphérique ne luy peut seruir, ny le mouuement de lieu à autre, comme Platon preuue. Qu'il n'y a ny generation ny corruption en Nature. Protagoras dit qu'il n'y a rien en Nature, que le doute. Que de toutes choses on peut esgalement disputer : & de cela mesme, si on peut egalement disputer de toutes choses. Manifestes, que des choses, qui semblent, rien est non plus que non est. Qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parmenides, que de ce qu'il semble, il n'est aucune chose en general. Qu'il n'est qu'un. Zenon, qu'un mesme n'est pas. Et qu'il n'y a rien. Si un estoit, il seroit ou en un autre, ou en soy-mesme. S'il est en un autre, ce sont deux. S'il est en soy-mesme, ce sont encore deux, le comprenant, & le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine. Il m'a tousiours semblé qu'à un homme Chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion & d'irreuerence : Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy, ou cela. Je ne trouue pas bon d'enfermer ainsi la puissance diuine sous les loix de nostre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous, en ces propositions, il la faudroit représenter plus reueremment & plus religieusement. Nostre parler a ses foiblesses & ses deffaults, comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammariens. Noz procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix ; & la plus part des guerres, de cette impuissance de n'auoir sceu clairement exprimer les conuentions & traictez d'accord des Princes. Combien de querelles & combien importantes a produit au monde le doute du sens de cette syllabe,

*Hoc ?* Prenons la clause que la logique mesmes nous presentera pour la plus claire. Si vous dictes, Il fait beau temps, & que vous disiez verité, il fait donc beau temps. Voyla pas vne forme de parler certaine ? Encore nous trompera elle. Qu'il soit ainsi, suyons l'exemple : si vous dites, Je ments, & que vous disiez vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette-cy, sont pareilles à l'autre, toutesfois nous voyla embourbez. Je voy les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler : car il leur faudroit vn nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatiues, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent, Je doute, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire auouër, qu'au moins assurent & sçauent ils cela, qu'ils doutent. Ainsin on les a contraints de se sauuer dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable. Quand ils prononcent, l'ignore, ou, Je doute, ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quant & quant le reste : ny plus ny moins que la rubarbe, qui pousse hors les mauuais humeurs, & s'emporte hors quant & quant elle mesmes. Cette fantasie est plus seurement conceüe par interrogation : Que sçay-ie ? comme ie la porte à la deuise d'une balance. Voyez comment on se preuault de cette sorte de parler pleine d'irreuerence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les aduersaires, ils vous diront tout destrouffement, qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis & en la terre, & en plusieurs lieux ensemble. Et ce mocqueur ancien com-

ment il en fait son profit. Au moins, dit-il, est-ce une non légère consolation à l'homme, de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peut tuer quand il le voudroit, qui est la plus grande faueur que nous ayons en nostre condition : il ne peut faire les mortels immortels, ny reuiure les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu, celuy qui a eu des honneurs, ne les ait point eus, n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et afin que cette société de l'homme à Dieu, s'accouple encore par des exemples plaisans, il ne peut faire que deux fois dix ne soyent vingt. Voyla ce qu'il dit, & qu'un Chrestien deuroit euer de passer par sa bouche. Là où au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage pour ramener Dieu à leur mesure.

*cras vel atra  
Nube polum pater occupato,  
Vel sole puro, non tamen irritum  
Quodcumque retro est efficiet, neque  
Diffinget infectumque reddet  
Quod fugiens semel hora vexit.*

Quand nous difons que l'infinité des siècles tant passez qu'auenir n'est à Dieu qu'un instant : que sa bonté, sapience, puissance sont même chose avecques son essence; nostre parole le dit, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre outrecuidance veut faire passer la diuinité par nostre estamine. Et de là s'engendrent toutes les resueries & erreurs, desquelles le monde se trouue faisi, ramenant & poissant à sa balance, chose si esloignée de son poix. *Mirum quod procedat improbitas cordis humani, paruulo aliquo inuitata successu.*

Combien insolemment rabroüent Epicurus les Stoiciens, sur ce qu'il tient l'estre veritablement bon & heureux, n'appartenir qu'à Dieu, & l'homme sage n'en auoir qu'un ombrage & similitude? Combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinée! (à la mienne volonté qu'aucuns du furnom de Chrestiens ne le fassent pas encore) & Thales, Platon, & Pythagoras, l'ont asseruy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouurir Dieu par nos yeux, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué à la diuinité vne forme corporelle. Et est cause de ce qui nous aduient tous les iours, d'attribuer à Dieu, les euenements d'importance, d'une particuliere assignation. Par ce qu'ils nous poissent, il semble qu'ils luy poissent aussi, & qu'il y regarde plus entier & plus attentif, qu'aux euenemens qui nous sont legers, ou d'une fuite ordinaire. *Magna Dijcurant, parua negligunt.* Escoutez son exemple: il vous esclaircira de sa raison: *Nec in regnis quidem reges omnia minina curant.* Comme si à ce Roy là, c'estoit plus & moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre: & si sa prouidence s'exerçoit autrement, inclinant l'euenement d'une bataille, que le fault d'une puce. La main de son gouuernement, se preste à toutes choses de pareille teneur, mesme force, & mesme ordre: nostre interest n'y apporte rien: noz mouuements & noz mesures ne le touchent pas. *Deus ita artifex magnus in magnis, vt minor non fit in paruis.* Nostre arrogance nous remet tousiours en auant cette blasphemieuse appariation. Par ce que noz occupations nous chargent, Straton a estreiné les Dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs prestres. Il fait produire & maintenir toutes choses à Nature: & de ses poids & mouuements construit

les parties du monde : deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements diuins. *Quod beatum æternumque fit, id nec habere negotij quicquam, nec exhibere alteri.* Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclud vn pareil nombre d'immortels : les choses infinies, qui tuent & ruinent, en presupposent autant qui conseruent & profitent. Comme les ames des Dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune, ce que l'autre sent, & iugent noz pensées : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres & déprinſes du corps, par le sommeil, ou par quelque rauissement, deuinent, prognostiquent, & voyent choses, qu'elles ne ſçauroient veoir meſlées aux corps. Les hommes, dit Sainct Paul, ſont deuenus fols cuidans eſtre ſages, & ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Voyez vn peu ce baſtelage des deifications anciennes. Apres la grande & superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide, & faiſir le liét du trespaffé, ils laiſſoient en meſme temps eſchapper vn aigle, lequel s'en volant à mont, ſignifioit que l'ame s'en alloit en paradis. Nous auons mille medailles, & notamment de cette honneſte femme de Fauſtine, où cet aigle eſt repreſenté, emportant à la cheuremorte vers le ciel ces ames deifiées. C'eſt pitié que nous nous pippons de nos propres ſingeries & inuentions,

*Quod finxere timent;*

comme les enfans qui s'effrayent de ce meſme viſage qu'ils ont barbouillé & noircy à leur compaignon.



*Quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur.* C'est bien loin d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer celui que nous auons fait. Auguste eut plus de temples que Jupiter, seruis avec autant de religion & creance de miracles. Les Thasiens en recompense des biens-faits qu'ils auoyent receuz d'Agésilas, luy vindrent dire qu'ils l'auoyent canonisé : Vostre nation, leur dit-il, a elle ce pouuoir de faire Dieu qui bon luy semble ? Faites en pour voir l'un d'entre vous, & puis quand j'auray veu comme il s'en sera trouué, ie vous diray grandmercy de vostre offre. L'homme est bien insensé : il ne scauroit forger vn ciron, & forge des Dieux à douzaines. Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : De toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouuer la diuine nature, & la faire. Voicy des arguments de l'escole mesme de la philosophie.

*Nosse cui Diuos & cali numina soli,  
Aut soli nescire datum.*

Si Dieu est, il est animal, s'il est animal, il a sens, & s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, & par consequent sans action : & s'il a corps, il est perissable. Voyla pas triomphé ? Nous sommes incapables d'auoir fait le monde : il y a donc quelque nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce seroit vne forte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet vniuers. Il y a donc quelque chose de meilleur. Cela c'est Dieu. Quand vous voyez vne riche & pompeuse demeure, encore que vous ne sçachiez qui en est le maistre ; si ne direz vous pas qu'elle soit faite pour des rats.

Et cette diuine structure, que nous voyons du palais celeste, n'auons nous pas à croire, que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes? Le plus hault est-il pas tousiours le plus digne? Et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame & sans raison ne peut produire vn animant capable de raison. Le monde nous produit : il a donc ame & raison. Chasque part de nous est moins que nous. Nous sommes part du monde. Le monde est doncourny de sagesse & de raison, & plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'auoir vn grand gouuernement. Le gouuernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature. Les autres ne nous font pas de nuisance : ils sont donc pleins de bonté. Nous auons besoing de nourriture, aussi ont donc les Dieux, & se paissent des vapeurs de ça bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser, & l'estre offensé sont egalemeut tesmoignages d'imbecillité : c'est donc folle de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse diuine, & l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle-là est eternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse. Parquoy nous voyla compagnons. Nous auons vie, raison & liberté, estimons la bonté, la charité, & la iustice : ces qualitez sont donc en luy. Somme le bastiment & le desbastiment, les conditions de la diuinité, se forgent par l'homme selon la relation à foy. Quel patron & quel modele! Estirons, esleuons, & grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira. Enle toy pauvre homme, & encore, & encore, & encore,

*non si te ruperis, inquit.*

*Profectò non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant.* Es choses naturelles les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-cy? elle est au dessus de l'ordre de Nature, sa condition est trop hautaine, trop esloignée, & trop maistresse, pour souffrir que noz conclusions l'attachent & la garottent. Ce n'est par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse. Nous ne sommes non plus pres du ciel sur le mont Senis, qu'au fond de la mer : consultez en pour voir avec vostre astrolabe. Ils ramènent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. Paulina femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le Dieu Serapis, se trouue entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des prestres de ce temple. Varro le plus subtil & le plus sçauant autheur Latin, en ses liures de la Theologie, escrit, que le secrestin de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'autre, pour Hercules, ioüa contre luy un soupper & une garse : s'il gaignoit, aux despens des offrandes : s'il perdoit, aux siens. Il perdit, paya son soupper & sa garse. Son nom fut Laurentine, qui veid de nuit ce Dieu entre ses bras, luy disant au surplus, que le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit, la payeroit celestement de son salaire. Ce fut Taruncius, ieune homme riche, qui la mena chez luy, & avec le temps la laissa heritiere. Elle à son tour, esperant faire chose agreable à ce Dieu, laissa heritier le peuple Romain. Pourquoi on luy attribua des honneurs diuins. Comme s'il ne suffisoit pas, que par double estoc Platon fust originellement descendu des Dieux, & auoir pour autheur

commun de sa race, Neprune : il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston ayant voulu iouir de la belle Periclyone, n'auoit sçeu. Et fut aduertü en songe par le Dieu Apollo, de la laisser impollue & intacte, iusques à ce qu'elle fust accouchée. C'estoient les pere & mere de Platon. Combien y a il és histoires, de pareils cocuages, procurez par les Dieux, contre les pauures humains? & des maris iniurieusement descriez en faueur des enfans? En la religion de Mahomet, il se trouue par la croyance de ce peuple, assés de Merlins : assauoir enfans sans pere, spirituels, nays diuinement au ventre des pucelles : & portent vn nom, qui le signifie en leur langue. Il nous faut noter, qu'à chasque chose, il n'est rien plus cher, & plus estimable que son estre (le lyon, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece) & que chacune rapporte les qualitez de toutes autres choses à ses propres qualitez. Lesquelles nous pouuons bien estendre & racourcir, mais c'est tout; car hors de ce rapport, & de ce principe, nostre imagination ne peut aller, ne peut rien diuiner autre, & est impossible qu'elle sorte de là, & qu'elle passe au delà. B'oü naissent ces anciennes conclusions. De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme : Dieu donc est de cette forme. Nul ne peut estre heureux sans vertu : ny la vertu estre sans raison : & nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu est donc reuestu de l'humaine figure. *Ita est informatum anticipatum mentibus nostris, vt homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana.* Pourtant disoit plaisamment Xenophanes, que si les animaux se forgent des Dieux, comme il est vray-semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, & se glorifient, comme

nous. Car pourquoy ne dira vn oyson ainfi : Toutes les pieces de l'vniuers me regardent, la terre me sert à marcher, le foleil à m'esclairer, les estoilles à m'inspirer leurs influences : i'ay telle commodité des vents, telle des eaux : il n'est rien que cette voute regarde si fauorablement que moy : ie suis le mignon de Nature? Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert? C'est pour moy qu'il fait & semer & moudre : s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon; & si fay-ie moy les vers qui le tuent, & qui le mangent. Autant en diroit vne grûe; & plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol, & la possession de cette belle & haulte region. *Tam blanda conciliatrix, & tam sui est lena ipsa natura.* Or donc par ce mesme train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde, il luiſt, il tonne pour nous; & le createur, & les creatures, tout est pour nous. C'est le but & le poinct où vise l'vniuersité des choses. Regardés le registre que la philosophie a tenu deux mille ans, & plus, des affaires celestes : les Dieux n'ont agi, n'ont parlé, que pour l'homme : elle ne leur attribue autre consultation, & autre vacation. Les voyla contre nous en guerre.

*domitósque Herculeæ manu  
Telluris iuuenes, vnde periculum  
Fulgens contremuit domus  
Saturni veteris.*

Les voicy partisans de noz troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

*Neptunus muros magnóque emota tridenti  
Fundamenta quatit, totámque à sedibus urbem*

*Ernit : hic Iuno Scaas sanctissima portas  
Prima tenet.*

Les Cauniens, pour la ialousie de la domination de leurs Dieux propres, prennent armes en dos, le iour de leur deuotion, & vont courant toute leur banlieue, frappant l'air par-cy par-là, à tout leurs glaiues, pourchassant ainfin à outrance, & bannissant les Dieux estrangers de leur territoire. Leurs puissances sont retranchées selon nostre necessité. Qui guerit les cheuaux, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui vne sorte de gale, qui vne autre : *adeo minimis etiam rebus praua religio inserit Deos* : qui fait naistre les raisins, qui les aux : qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise : à chasque race d'artisans, vn Dieu : qui a sa prouince en Orient, & son credit, qui en Ponant,

*hic illius arma,*

*Hic currus fuit.*

*O Sancte Apollo, qui vmbilicum certum terrarum  
obtines!*

*Pallada Cecropidæ, Minoia Creta Dianam,*

*Vulcanum tellus Hipsipylæa colit.*

*Iunonem Sparte, Pelopeidæsq; Micenæ,*

*Pinigerum Fauni Menalis ora caput.*

*Mars Latio venerandus.*

Qui n'a qu'un bourg ou vne famille en sa possession : qui loge seul, qui en compagnie, ou volontaire ou necessaire.

*Iunctæque sunt magno templa nepotis auo.*

Il en est de si chetifs & populaires, car le nombre s'en monte iusques à trente six mille, qu'il en faut

entasser bien cinq ou six à produire vn espic de bled, & en prennent leurs noms diuers. Trôis à vne porte : celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil. Quatre à vn enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter. Aucuns certains, aucuns incertains & douteux. Aucuns, qui n'entrent pas encore en paradis.

*Quos, quoniam celi nondum dignamur honore,  
Quas dedimus certè terras habitare finamus.*

Il en est de physiciens, de poëtiques, de ciuils. Aucuns, moyens entre la diuine & humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu. Adorez par certain second ordre d'adoration, & diminutif. Infins en tiltres & offices : les vns bons, les autres mauuais. Il en est de vieux & cassez, & en est de mortels. Car Chrysippus estimoit qu'en la derniere conflagration du monde tous les Dieux auroient à finir, sauf Iuppiter. L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu & luy. Est-il pas son compatriote ?

*Iouis incunabula Creten.*

Voicy l'excuse, que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Sceuola grand pontife, & Varron grand theologien, en leur temps : Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, & en croye beaucoup de fausses. *Quum veritatem, qua liberetur, inquirat : credatur ei expedire, quod fallitur.* Les yeux humains ne peuuent apperceuoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Et ne nous souuient pas quel fault print le miserable Phaëthon pour auoir voulu manier les renes des cheuaux de son pere, d'une main mortelle. Nostre

esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe & se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le soleil, que vous respondra elle, sinon, de fer, & de pierre, ou autre estoffe de son vsage? S'enquiert-on à Zenon que c'est que Nature? Vn feu, dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reglement. Archimedes maitre de cette science qui s'attribue la preffiance sur toutes les autres en verité & certitude : Le soleil, dit-il, est vn Dieu de fer enflammé. Voyla pas vne belle imagination produicte de l'ineuitable necessité des demonstrations geometriques? Non pourtant si ineuitable & vtile, que Socrates n'ayt estimé, qu'il suffisoit d'en sçauoir, iusques à pouuoir arpenter la terre qu'on donnoit & receuoit : & que Polyzanus, qui en auoit esté fameux & illustre docteur, ne les ayt prises à mespris, comme pleines de fauceté, & de vanité apparente, apres qu'il eut gousté les doux fruiets des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates en Xenophon sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous autres, és choses celestes & diuines, dit, qu'il se troubla du cerueau, comme font tous hommes, qui perscrutent immoderément les cognoissances, qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisoit le soleil vne pierre ardente, il ne s'aduisoit pas, qu'une pierre ne luit point au feu, &, qui pis est, qu'elle s'y consume. En ce qu'il faisoit vn, du soleil & du feu, que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde : que nous regardons fixement le feu : que le feu tue les plantes & les herbes. C'est à l'aduis de Socrates, & au mien aussi, le plus sagement iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon ayant à parler des daimons au Timée : C'est entreprinse, dit-il, qui surpasse



nostre portée : il en faut croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eux. C'est contre raison de refuser foy aux enfans des Dieux, encore que leur dire ne soit estably par raisons necessaires, ny vray-semblables : puis qu'ils nous respondent, de parler de choses domestiques & familiares. Voyons si nous auons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines & naturelles. N'est-ce pas vne ridicule entreprinse, à celles ausquelles par nostre propre confession nostre science ne peut atteindre, leur aller forgeant vn autre corps, & prestant vne forme faulce de nostre inuention : comme il se void au mouuement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut arriuer, ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons du nostre, des ressorts materiels, lourds, & corporels :

*temo aureus, aurea summa  
Caruatura rotæ, radiorum argenteus ordo.*

Vous diriez que nous auons eu des cochers, des charpentiers, & des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à diuers mouuemens, & ranger les roüages & entrelassemens des corps celestes bigarrez en couleur, autoür du fuseau de la necessité, selon Platon.

*Mundus domus est maxima rerum,  
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ  
Cingunt, per quam limbas pictus bis sex signis,  
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ  
Bigas acceptat.*

Ce sont tous songes & fanatiques folies. Que ne plaist-il vn iour à Nature nous ouurir son sein,

& nous faire voir au propre, les moyens & la conduite de ses mouuements, & y preparer noz yeux ? O Dieu quels abus, quels mescomtes nous trouuerions en nostre pauvre science ! Je suis trompé, si elle tient vne seule chose, droitement en son point : & m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose, que mon ignorance. Ay-ie pas veu en Platon ce diuin mot, que Nature n'est rien qu'une poésie ainigmatique ? Comme, peut estre, qui diroit, vne peinture voilée & tenebreuse, entreuisant d'une infinie variété de faux iours à exercer noz coniectures. *Latent ista omnia crassis occultata & circumfusa tenebris : ut nulla acies humani ingenij tanta fit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit.* Et certes la philosophie n'est qu'une poésie sophistiquée. D'où tirent ces auteurs anciens toutes leurs autoritez, que des poètes ? Et les premiers furent poètes eux mesmes, & la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poete descoufu. Toutes les sciences sur-humaines s'accoustrent du stile poetique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yuoire, où les leurs naturelles leur manquent, & au lieu de leur vray teint, en forgent vn de quelque matiere estrangere : comme elles font des cuisses de drap & de feutre, & de l'embonpoint de coton : & au veu & sçeu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fauce & empruntée : ainsi fait la science (& nostre droit mesme a, dit-on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice) elle nous donne en payement & en presupposition, les choses qu'elle mesmes nous apprend estre inuentées : car ces epicycles, excentriques, concentriques, dequoy l'astrologie s'aide à conduire le branle de ses estoilles, elle nous les donne, pour le mieux qu'elle ait sçeu

inventer en ce sujet : comme aussi au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence & de gentillesse. Platon sur le discours de l'estat de nostre corps & de celui des bestes : Que ce, que nous auons dict, soit vray, nous en asseurons, si nous auons sur cela confirmation d'un oracle. Seulement nous asseurons, que c'est le plus vray-semblablement, que nous ayons sçeu dire. Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle enuoye ses cordages, ses engins & ses rouës : considerons vn peu ce qu'elle dit de nous mesmes & de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, rauissement, aux astres & corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là, raison de l'appeller le petit monde, tant ils ont employé de pieces, & de visages à le maçonner & bastir. Pour accommoder les mouuemens qu'ils voyent en l'homme, les diuerses fonctions & facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils diuisé nostre ame ? en combien de sieges logée ? à combien d'ordres & d'estages ont-ils departy ce pauvre homme, outre les naturels & perceptibles ? & à combien d'offices & de vacations ? Ils en font vne chose publique imaginaire. C'est vn sujet qu'ils tiennent & qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler, & estofer, chacun à sa fantasie ; & si ne le possèdent pas encore. Non seulement en verité, mais en songe mesmes, ils ne le peuuent regler, qu'il ne s'y trouue quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, & rapiecée de mille lopins faux & fantastiques. Et ce

n'est pas raison de les excuser. Car aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartées, nous leur condonnons, qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere : & comme de choses ignorées, nous conten-  
tons d'un tel quel ombrage & feint. Mais quand ils nous tirent apres le naturel, ou autre subiect, qui nous est familier & connu, nous exigeons d'eux vne parfaite & exacte representation des lineaments, & des couleurs : & les mesprisons, s'ils y faillent. Je sçay bon gré à la garce Milesiennne, qui voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste, & tenir tousiours les yeux esleuez contre-mont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'aduerter qu'il feroit temps d'amuser son pensément aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit pourueu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien, de regarder plustost à soy qu'au ciel. Car, comme dit Democritus par la bouche de Cicero,

*Quod est ante pedes, nemo spectat : celi scrutantur plagas.*

Mais nostre condition porte, que la cognoissance de ce que nous auons entre mains, est aussi esloignée de nous, & aussi bien au dessus des nuës, que celle des astres. Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle de la philosophie, on peut faire le reproche que fait cette femme à Thales, qu'il ne void rien de ce qui est deuant luy. Car tout philosophe ignore ce que fait son voisin : ouï & ce qu'il fait luy-mesme, & ignore ce qu'ils font tous deux, ou bestes, ou hommes. Ces gens icy, qui trouuent

les raisons de Sebonde trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout :

*Quæ mare comescant causæ, quid temperet annum,  
Stellæ sponte sua, iussæve vagentur & errent :  
Quid premat obscurum Lunæ, quid proferat orbem,  
Quid velit & possit rerum concordia discors :*

n'ont ils pas quelquesfois fondé parmy leurs liures, les difficultez qui se presentent, à cognoître leur estre propre ? Nous voyons bien que le doigt se meut, & que le pied se meut, qu'aucunes parties se branlent d'elles mesmes sans nostre congé, & que d'autres nous les agitions par nostre ordonnance, que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine autre la palleur, telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerueau, l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer, telle autre transit & estonne tous noz sens, & arreste le mouuement de noz membres, à tel object l'estomach se souleue, à tel autre quelque partie plus basse. Mais comme vne impression spirituelle, face vne telle faucée dans vn subject massif, & solide, & la nature de la liaison & cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sçeu : *Omnia incerta ratione, & in naturæ maiestate abdita*, dit Pline ; & S. Augustin, *Modus, quo corporibus adherent spiritus, omnino mirus est, nec comprehendere ab homine potest : & hoc ipse homo est*. Et si ne le met on pas pourtant en doubte : car les opinions des hommes, sont receuës à la suite des creances anciennes, par autorité & à credit, comme si c'estoit religion & loy. On reçoit comme vn iargon ce qui en est communement tenu : on reçoit cette verité, avec tout son bastiment & attelage d'argumens & de preuues, comme vn corps ferme & solide, qu'on

n'esbranle plus, qu'on ne iuge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux, va plastrant & confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est vn vtil souple contournable, & accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde & se confit en fadeze & en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doubte de guere de choses, c'est que les communes impressions on ne les essaye iamais; on n'en fonde point le pied, où git la faute & la foiblesse; on ne debat que sur les branches: on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainfin ou ainfin entendu. On ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille: mais s'il a dict ainfin, ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de noz iugements, & cette tyrannie de noz creances, s'estendist iusques aux escholes & aux arts. Le Dieu de la science scholastique, c'est Aristote: c'est religion de debatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale: qui est à l'aduanture autant faulce que vne autre. Je ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein & le vuide de Leucippus & Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de Nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres & symetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'un de Musæus, ou l'eau & le feu d'Apollodorus, ou les parties similiaires d'Anaxagoras, ou la discorde & amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion, (de cette confusion infinie d'aduiz & de sentences, que produit cette belle raison humaine par sa certitude & clair-voyance, en tout ce dequoy elle se melle) que ie feroys l'opinion d'A-

ristote, sur ce subject des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, & priuation. Et qu'est-il plus vain que de faire l'inanité mesme, cause de la production des choses ? La priuation c'est vne negative : de quelle humeur en a-il peu faire la cause & origine des choses qui sont ? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice de la logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour dessendre l'auteur de l'escole des obiections estrangeres : son autorité c'est le but, au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir. Il est bien aisé sur des fondemens auouez, de bastir ce qu'on veut ; car selon la loy & ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit aisément, sans se dementir. Par cette voye nous trouuons nostre raison bien fondée, & discourons à boule-veué. Car nos maistres præoccupent & gagnent auant main, autant de lieu en nostre creance, qu'il leur en faut pour conclurre apres ce qu'ils veulent ; à la mode des geometriens par leurs demandes auouées : le consentement & approbation que nous leurs prestons, leur donnant dequoy nous trainer à gauche & à dextre, & nous pyrouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre & nostre Dieu : il prendra le plant de ses fondemens si ample & si aisé, que par iceux il nous pourra monter, s'il veut, iusques aux nuës. En cette pratique & negotiation de science, nous auons pris pour argent content le mot de Pythagoras, que chaque expert doit estre creu en son art. Le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots : le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments : le poëte, du

musicien les mesures : le geometrien, de l'arithmeticien les proportions : les metaphysiciens prennent pour fondement les coniectures de la physique. Car chascue science a ses principes presupposez, par où le iugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chòcquer cette barriere, en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche; qu'il ne faut pas debattre contre ceux qui nient les principes. Or n'y peut-il auoir des principes aux hommes, si la diuinité ne les leur a reuelez : de tout le demeurant, & le commencement, & le milieu & la fin, ce n'est que songe & fumée. A ceux qui combattent par presupposition, il leur faut presupposer au contraire, le mesme axiome, dequoy on debat. Car toute presupposition humaine, & toute enunciation, a autant d'autorité que l'autre, si la raison n'en fait la difference. Ainsin il les faut toutes mettre à la balance : & premierement les generalles, & celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude, est vn certain tesmoignage de folie, & d'incertitude extreme. Et n'est point de plus folles gents, ny moins philosophes, que les Philodoxes de Platon. Il faut sçauoir si le feu est chault, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance. Et quant à ces responses, dequoy il se fait des comtes anciens : comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dit qu'il se iettaist dans le feu : à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mist dans le sein : elles sont tres-indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, receuans les apparences estrangeres selon qu'elles se presentent à nous par nos sens; & nous eussent laissé aller apres nos appetits simples, & re-



glez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi. Mais c'est d'eux que nous auons appris de nous rendre iuges du monde : c'est d'eux que nous tenons cette fantasie, que la raison humaine est contrerolleuse generale de tout ce qui est au dehors & au dedans de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout : par le moyen de laquelle tout se sçait, & cognoist. Cette responce seroit bonne parmy les Canibales, qui iouissent l'heur d'une longue vie, tranquille, & paisible, sans les preceptes d'Aristote, & sans la cognoissance du nom de la physique. Cette responce vaudroit mieux à l'adventure, & auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison & de leur inuention. De cette-cy seroient capables avec nous, tous les animaux, & tout ce, où le commandement est encor pur & simple de la loy naturelle : mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient, il est vray, car vous le voyez & sentez ainfin : il faut qu'ils me dient, si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect : & si ie le sens, qu'ils me dient apres pourquoy ie le sens, & comment, & quoy : qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans & aboutissans de la chaleur, du froid ; les qualitez de celuy qui agit, & de celuy qui souffre : ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne receuoir ny approuuer rien, que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'effais. Mais certes c'est vne touche pleine de fauceté, d'erreur, de foiblesse, & deffailance. Par où la voulons nous mieux esprouuer, que par elle mesme ? S'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangeres : si elle cognoist quelque chose, au moins fera-ce son estre & son domicile. Elle est en l'ame,

& partie, ou effect d'icelle : car la vraye raison & essentielle, de qui nous desrobons le nom à fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est là son gîte & sa retraite, c'est de là où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas faillit de la teste de son pere, pour se communiquer au monde. Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de foy & de l'ame : non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes & les premiers corps participants : ny de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes, qu'on tient inanimées, conulé par la consideration de l'aimant : mais de celle qui nous appartient, que nous deuons mieux cognoistre.

*Ignoratur enim que sit natura animæ,  
Nata sit, an contrā nascentibus insinuetur,  
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,  
An tenebras orci visat, vastâsque lacunas,  
An pecudes alias diuinitus insinuet se.*

À Crates & Dicæarchus, qu'il n'y en auoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouuement naturel : à Platon, que c'estoit vne substance se mouuant de foy-mesme : à Thales, vne nature sans repos : à Asclepiades, vne exercitation des sens : à Hesiodus & Anaximander, chose composée de terre & d'eau : à Parmenides, de terre & de feu : à Empedocles, de sang :

*Sanguinem vomit ille animam :*

à Possidonius, Cleanthes & Galen, vne chaleur ou complexion chaleureuse,

*Igneus est ollis vigor, & caelestis origo :*

à Hippocrates, vn esprit espandu par le corps : à Varro, vn air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, & espandu par tout le corps : à Zeno, la quint'-essence des quatre elemens : à Heraclides Ponticus, la lumiere : à Xenocrates, & aux Égyptiens, vn nombre mobile : aux Chaldées, vne vertu sans forme déterminée.

*habitum quandam vitalem corporis esse,  
Harmoniam Græci quam dicunt.*

N'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entelechie : d'une autant froide inuention que nulle autre : car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remerque seulement l'effect. Laftance, Seneque, & la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Et apres tout ce denombrement d'opinions : *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*, dit Cicero. Je connoy par moy, dit S. Bernard, combien Dieu est incomprehensible, puis que les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprendre. Heraclitus, qui tenoit, tout estre plein d'ames & de daimons, maintenoit pourtant, qu'on ne pouuoit aller tant auant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriuer, si profonde estre son essence. Il n'y a pas moins de dissension, ny de debat à la loger. Hippocrates & Hierophilus la mettent au ventricule du cerueau : Democritus & Aristote, par tout le corps :

*Vt bona sæpe valetudo cum dicitur esse  
Corporis, & non est tamen hæc pars vlla valentis.*

## Epicurus, en l'estomach :

*Hic exultat enim pauor ac metus, hæc loca circum  
Lætitie mulcent.*

Les Stoïciens, autour & dedans le cœur : Erasistratus, ioignant la membrane de l'epicrane : Empedocles, au sang : comme aussi Moÿse, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est iointe : Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame : Strato l'a logée entre les deux sourcils : *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est* : dit Cicero. Je laisse volontiers à cet homme ses mots propres. Iroy-ie à l'eloquence alterer son parler ? Ioint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inuentions. Elles sont & peu frequentes, & peu roides, & peu ignorées. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée : C'est par ce, dit-il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach : & quand nous voulons prononcer, *ἐγώ*, qui signifie moy, nous baïssons vers l'estomach la machouëre d'embas. Ce lieu ne se doit passer, sans remarquer la vanité d'un si grand personnage : car outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legeres, la dernière ne preuue qu'aux Grecs, qu'ils ayent l'ame en cet endroit là. Il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire ? Voyla les Stoïciens peres de l'humaine prudence, qui trouuent, que l'ame d'un homme accablé sous vne ruine, traine & ahanne long temps à sortir, ne se pouuant desme-

fler de la charge, comme vne fourix prinse à la trappe. Aucuns tiennent, que le monde fut fait pour donner corps par punition, aux esprits decheus par leur faute, de la pureté en quoy ils auoyent esté créés : la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle : & que selon qu'ils se font plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus & moins alaigrement ou lourdement. De là vient la variété de tant de matiere créée. Mais l'esprit, qui fut pour sa peine inuesti du corps du soleil, deuoit auoir vne mesure d'alteration bien rare & particuliere. Les extremités de nostre perquisition tombent toutes en esblouissement. Comme dit Plutarque de la teste des hystoires, qu'à la mode des chartes, l'orée des terres cognuës est saisie de marests, forests profondes, deserts & lieux inhabitables. Voyla pourquoy les plus grossieres & pueriles rauasseries, se trouuent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes, & plus auant : s'abyfmants en leur curiosité & presomption. La fin & le commencement de science, se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'effor à Platon en ses nuages poëtiques. Voyez chez luy le iargon des Dieux. Mais à quoy songeoit-il, quand il definit l'homme, vn animal à deux pieds, sans plume : fournissant à ceux qui auoyent enuie de se moquer de luy, vne plaisante occasion ? car ayans plumé vn chapon vif, ils alloient le nommant, l'homme de Platon. Et quoy les Epicuriens, de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer, que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque pesanteur, & vn mouuement naturel contre bas, eussent basti le monde : iusques à ce qu'ils fussent auisez par leurs aduersaires, que par cette description, il n'estoit pas

possible qu'ils se ioignissent & se prissent l'un à l'autre, leur cheute estant ainsi droite & perpendiculaire, & engendrant par tout des lignes paralleles? Parquoy il fut force, qu'ils y adioustassent depuis vn mouuement de costé, fortuite : & qu'ils fournissent encore à leurs atomes, des queuës courbes & crochuës, pour les rendre aptes à s'attacher & se coudre. Et lors mesme, ceux qui les pourfuyuent de cette autre consideration, les mettent ils pas en peine? Si les atomes ont par sort formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais rencontrez à faire vne maison & vn soulier? Pourquoy de mesme ne croid on, qu'un nombre infini de lettres Grecques versées emmy la place, seroyent pour arriuer à la contexture de l'Iliade? Ce qui est capable de raison, dit Zenon, est meilleur, que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde : il est donc capable de raison. Cotta par cette mesme argumentation fait le monde mathematicien : & le fait musicien & organiste, par cette autre argumentation aussi de Zenon : Le tout est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse, & sommes parties du monde : il est donc sage. Il se void infinis pareils exemples, non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point, & accusans leurs auteurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les vns aux autres sur les dissentions de leurs opinions, & de leurs sectes. Qui fagoterait suffisamment vn amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merueilles. I'en assemble volontiers, comme vne montre, par quelque biais non moins vtile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous auons à estimer de l'homme, de son sens & de sa

raison, puis qu'en ces grands personnages, & qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens & si grossiers. Moy i'aime mieux croire qu'ils ont traité la science casuellement ainsi, qu'un iouët à toutes mains, & se sont esbatus de la raison, comme d'un instrument vain & friuole, mettans en avant toutes sortes d'inuentions & de fantasies tantost plus tenduës, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poulle, dit ailleurs apres Socrates, qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme, & que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile connoissance. Par cette varieté & instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur auis à visage descouvert & apparent : ils l'ont caché tantost sous des vmbrages fabuleux de la poésie, tantost sous quelque autre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach : il la faut assecher, alterer & corrompre. Ils font de mesmes : ils obscurcissent par fois leurs naïfues opinions & iugemens, & les falsifient pour s'accommoder à l'usage publique. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, & de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfans : mais ils nous la descourent assez sous l'apparence d'une science trouble & inconstante. Je conseillois en Italie à quelqu'un qui estoit en peine de parler Italien, que pourueu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche, Latins, François, Espagnols, ou Gascons, & qu'en y

adioustant la terminaifon Italienne, il ne faudroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou Thofcan, ou Romain, ou Venetien, ou Piemontois, ou Napolitain, & de fe ioindre à quelqu'vne de tant de formes. Je dis de mefme de la philosophie : elle a tant de viſages & de varieté, & a tant dict, que tous nos ſonges & refueries ſ'y trouuent. L'humaine phantaſie ne peut rien concevoir en bien & en mal qui n'y ſoit : *Nihil tam abſurdè dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo philoſophorum*. Et i'en laiſſe plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils ſoyent nez chez moy, & ſans patron, ie ſçay qu'ils trouueront leur relation à quelque humeur ancienne, & ne faudra, quelqu'un de dire : Voyla d'où il le print. Mes mœurs ſont naturelles : ie n'ay point appellé à les baſtir, le ſecours d'aucune diſcipline. Mais toutes imbecilles qu'elles ſont, quand l'enuie m'a prins de les reciter, & que pour les faire ſortir en public, vn peu plus decemment, ie me ſuis mis en deuoir de les aſſiſter, & de diſcours, & d'exemples : ç'a eſté merueille à moy mefme, de les rencontrer par cas d'aduenture, conformes à tant d'exemples & diſcours philoſophiques. De quel regiment eſtoit ma vie, ie ne l'ay appris qu'après qu'elle eſt exploitée & employée. Nouvelle figure : Vn philoſophe impremedité & fortuit. Pour reuenir à noſtre ame, ce que Platon a mis la raiſon au cerueau, l'ire au cœur, & la cupidité au foye, il eſt vray-ſemblable que ç'a eſté pluſtoſt vne interpretation des mouuemens de l'ame, qu'une diuiſion, & ſeparation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en pluſieurs membres. Et la plus vray-ſemblable de leurs opinions eſt, que c'eſt touſiours vne ame, qui par ſa faculté ratiocine, ſe ſouuient, comprend,



iuge, desire & exerce toutes ses autres operations par diuers instrumens du corps, comme le nocher gouerne son nauire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant vne corde, ores hauffant l'antenne, ou remuant l'auiron, par vne seule puissance conduisant diuers effets : & qu'elle loge au cerueau : ce qui appert de ce que les blessures & accidens qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconuenient qu'elle s'escoule par le reste du corps :

*medium non deserit vnquam  
Cæli Phæbus iter : radiis tamen omnia lustrat.*

comme le soleil espond du ciel en hors sa lumiere & ses puissances, & en remplit le monde.

*Cætera pars animæ per totum diffusa corpus  
Paret, & ad numen mentis momēque mouetur.*

Aucuns ont dict, qu'il y auoit vne ame generale, comme vn grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, & s'y en retournoyent, se remeslant tousiours à cette matiere vniuerselle :

*Deum namque ire per omnes  
Terrasque tractusque maris cælumque profundum :  
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,  
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas,  
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri  
Omnia : nec morti esse locum :*

d'autres, qu'elles ne faisoient que s'y resioindre & r'attacher : d'autres, qu'elle estoient produites de la substance diuine : d'autres, par les anges, de feu

& d'air. Aucuns, de toute ancienneté : aucuns, sur l'heure même du besoin. Aucuns les font descendre du rond de la lune, & y retourner. Le commun des anciens, qu'elles sont engendrées de pere en fils, d'une pareille maniere & production que toutes autres choses naturelles : argumentants cela par la ressemblance des enfans aux peres,

*Infillata patris virtus tibi :*

*Fortes creantur fortibus & bonis :*

& qu'on void escouler des peres aux enfans, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, & inclinations de l'ame :

*Denique cur acrum violentia triste leonum  
Seminum sequitur, dolus vulpibus, & fuga ceruis  
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus,  
Si non certa suo quia semine seminióque,  
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?*

que là dessus se fonde la iustice diuine, punissant aux enfans la faute des peres : d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfans, & que le desreglement de leur volonté les touche. Dauantage, que si les ames venoyent d'ailleurs, que d'une suite naturelle, & qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier ; attendu les naturelles facultez, qui luy sont propres, de discourir, raisonner & se souuenir.

*¶ in corpus nascentibus insinuatúr,  
Cur super ante actam ætatem meminisse nequimus,  
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?*

Car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçauantes, lors qu'elles sont en leur simplicité & pureté naturelle. Par ainfin elles eussent esté telles, estans exemptes de la prison corporelle, aussi bien auant que d'y entrer, comme nous espérons qu'elles seront apres qu'elles en seront sorties. Et de ce sçauoir, il faudroit qu'elles se ressouinissent encore estans au corps, comme disoit Platon, que ce que nous apprenions, n'estoit qu'un ressouuenir de ce que nous auions sçeu : chose que chacun par experience peut maintenir estre fauce. En premier lieu d'autant qu'il ne nous ressouient iustement que de ce qu'on nous apprend : & que si la memoire faisoit purement son office, aumoins nous suggereroit elle quelque traitt outre l'apprentissage. Secondement ce qu'elle sçauoit estant en sa pureté, c'estoit vne vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa diuine intelligence : là où icy on luy fait receuoir la mensonge & le vice, si on l'en instruit ; en quoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image & conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naifues, qu'elles y sont toutes esteintes : cela est premierement contraire à cette autre creance, de recognoistre ses forces si grandes, & les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en auoir conclu cette diuinité & eternité passée, & l'immortalité à venir ;

*Nam si tantopere est animi mutata potestas,  
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,  
Non ut opinor ea ab letho iam longior errat.*

En outre, c'est icy chez nous, & non ailleurs, que

doiuent estre considerées les forces & les effects de l'ame : tout le reste de ses perfections, luy est vain & inutile : c'est de l'estat present, que doit estre payée & recognue toute son immortalité, & de la vie de l'homme, qu'elle est comtable seulement. Ce seroit iniustice de luy auoir retranché ses moyens & ses puiffances, de l'auoir defarmée, pour du temps de sa captiuité & de sa prison, de sa foiblesse & maladie, du temps où elle auroit esté forcée & contrainte, tirer le iugement & vne condemnation de durée infinie & perpetuelle : & de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'aduenture d'une ou de deux heures, ou au pis aller, d'un siecle (qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant) pour de ce moment d'interualle, ordonner & establir definitiuement de tout son estre. Ce seroit vne disproportion inique, de tirer vne recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauuer de cet inconuenient, veut que les payemens futurs se limitent à la durée de cent ans, relatiuement à l'humaine durée : & des nostres assez leur ont donné bornes temporelles. Par ainfin ils iugeoyent, que sa generation suyuoit la commune condition des choses humaines : comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus & de Democritus, qui a esté la plus receuë, suyuant ces belles apparences : Qu'on la voyoit naistre ; à mesme que le corps en estoit capable ; on voyoit esleuer ses forces comme les corporelles ; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, & avec le temps sa vigueur & sa maturité : & puis sa declination & sa vieillesse, & en fin sa decrepitude :

*gigni pariter cum corpore, & vna  
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.*

Ils l'apperceuoient capable de diuerſes paſſions & agitée de pluſieurs mouuemens penibles, d'où elle tomboit en laſſitude & en douleur, capable d'alteration & de changement, d'allegreſſe, d'aſſopieſſement, & de langueur, ſubjecte à ſes maladies & aux ofſences, comme l'eſtomach ou le pied :

*mentem ſanari, corpus vt ægrum  
Cernimus, & ſeſti medicina poſſe videmus :*

eſblouye & troublée par la force du vin: deſmue de ſon aſſiette, par les vapeurs d'une fieure chaude: endormie par l'application d'aucuns medicamens, & reueillée par d'autres.

*corpoream naturam animi eſſe neceſſe eſt,  
Corporeis quoniam telis iſtūque laborat.*

On luy voyoit eſtonner & renuerſer toutes ſes facultez par la ſeule morſure d'un chien malade, & n'y auoir nulle ſi grande fermeté de diſcours, nulle ſuffiſance, nulle vertu, nulle reſolution philoſophique, nulle contention de ſes forces, qui la peuſt exempter de la ſubjection de ces accidens: la ſaliue d'un cheſtif maſtin verſée ſur la main de Socrates, ſecouër toute ſa ſageſſe & toutes ſes grandes & ſi réglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne reſtaſt aucune trace de ſa cognoiſſance premiere :

*vis animæ  
Conturbatur, & diuiſa ſeorſum  
Diſſectatur eodem illo diſtracta veneno :*

& ce venin ne trouuer non plus de reſiſtance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans :

venin capable de faire deuenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse & insensée : si que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme & à la fortune, ne peust souffrir la veuë d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'espouuamment & d'effroy, quand il feroit tombé par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment Hydroforbie.

*vis morbi distracta per artus  
Turbat agens animam, spumantes æquore falso  
Ventorum vt validis feruescunt viribus vnda.*

Or quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou si elle couste trop à trouuer, d'une defaite infallible, en se desrobant tout à fait du sentiment : mais ce sont moyens, qui seruent à une ame estant à soy, & en ses forces, capable de discours & de deliberation : non pas à cet inconuenient, où chez un philosophe, une ame deuiant l'ame d'un fol, troublée, renuersée, & perdue. Ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peut engendrer en soy-mesme : ou une bleffure en certain endroit de la personne : ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouissement & tournoyement de teste :

*morbis in corporis auius errat  
Sape animus, dementit enim, delirâque fatur,  
Interdûmque graui Lethargo fertur in altum  
Æternûmque soporem, oculis nutûque cadenti.*

Les philosophes n'ont, ce me semble, guere touché

cette corde, non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme toujours en la bouche, pour consoler notre mortelle condition : Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle fera sans peine : Si immortelle, elle ira en amendant. Ils ne touchent jamais l'autre branche : Quoy, si elle va en empirant ? Et laissent aux poëtes les menaces des peines futures. Mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvenant en leurs discours. Je reviens à la premiere. Cette ame perd l'usage du souverain bien Stoïque, si constant & si ferme. Il faut que notre belle sagesse se rende en cet endroit, & quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi par la vanité de l'humaine raison, que le mélange & société de deux pieces si diuerfes, comme est le mortel & l'immortel, est unimaginable :

*Quippe etenim mortale aeterno iungere, & vna  
Consentire putare, & fungi mutua posse,  
Desipere est. Quid enim diuersius esse putandum est,  
Aut magis inter se disjunctum discrepantique,  
Quàm mortale quod est, immortalis atque perenni  
Iunctum in concilio saeuas tolerare procellas?*

Dauantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort, comme le corps.

*fimul aeo fessa fatiscit.*

Ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez. Car il estime que c'est une défaillance & cheute de l'ame aussi bien que du corps. *Contrahi animum, & quasi labi putat atque decidere.* Et ce qu'on aperceuoit en aucuns, sa force, & sa vigueur

se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoyent à la diuersité des maladies, comme on void les hommes en cette extremité, maintenir, qui vn sens, qui vn autre, qui l'ouïr, qui le fleurir, sans alteration : & ne se voit point d'affoiblissement si vniuersel, qu'il n'y reste quelques parties entieres & vigoureuses :

*Non alio pacto quàm si pes cùm dolet ægri,  
In nullo caput interea sit fortè dolore.*

La veuë de nostre iugement se rapporte à la verité, comme fait l'œil du chat-huant, à la splendeur du soleil, ainsi que dit Aristote. Par où le sçaurions nous mieux conuaincre que par si grossiers aueuglemens en vne si apparente lumiere ? Car l'opinion contraire, de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dit auoir esté premierement introduitte, au moins du tesmoignage des liures, par Pherecydes Syrius du temps du Roy Tullus (d'autres en attribuent l'inuention à Thales : & autres à d'autres) c'est la partie de l'humaine science traitée avec plus de reseruation & de doute. Les dogmatistes les plus fermes, sont contrains en cet endroit principalement, de se reietter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subiect, non plus que tous les anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance : *rem gratissimam promittentium magis quàm probantium*. Il s'est caché sous le nuage des paroles & sens difficiles, & non intelligibles, & a laissé à ses sectateurs, autant à débattre sur son iugement que sur la matiere. Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames, il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est vne confi-



deration de merueilleux credit au monde : l'autre, que c'est vne tref-vtile impressïon, comme dit Platon, que les vices, quand ils se desfroberont de la veuë & cognoissances de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la diuine, qui les pourfuyura, voire apres la mort des coupables. Vn soing extreme tient l'homme d'alonger son estre ; il y a pourueu par toutes ses pieces. Et pour la conseruation du corps, sont les sepultures : pour la conseruation du nom, la gloire. Il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, & à s'estançonner par ses inuentions. L'ame par son trouble & sa foiblesse, ne pouuant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances & fondements, & des circonstances estrangeres, où elle s'attache & se plante. Et pour legers & fantastiques que son inuention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, & plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste & claire persuation de l'immortalité de nos esprits ; c'est merueille comme ils se sont trouuez courts & impuissans à l'establi par leurs humaines forces. *Somnia sunt non docentis, sed optantis* : disoit vn ancien. L'homme peut recognoistre par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune & au rencontre, la verité qu'il descouure luy seul ; puis que lors mesme, qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir & la maintenir, & que sa raison n'a pas la force de s'en preualoir. Toutes choses produites par nostre propre discours & suffisance, autant vraies que fauces, sont subiectes à incertitude & debat. C'est pour le chastiment de nostre fierté, & instruction de nostre misere & incapacité, que Dieu produisit le trouble, & la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous

entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité & folie. L'essence même de la vérité, qui est uniforme & constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons & abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de foy, Dieu permet qu'il arriue tousiours à cette même confusion, de laquelle il nous represente si viuement l'image par le iuste chastiement, dequoy il batit l'outrecuidance de Nemroth, & aneantit les vaines entreprises du bastiment de sa pyramide. *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* La diuersité d'idiomes & de langues, dequoy il troubla cet ourage, qu'est-ce autre chose, que cette infinie & perpetuelle altercation & discordance d'opinions & de raisons, qui accompagne & embrouille le vain bastiment de l'humaine science? Et l'embrouille vtilement. Qui nous tiendrait, si nous auions vn grain de connoissance? Ce saint m'a fait grand plaisir : *Ipsa utilitatis occultatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio.* Iusques à quel point de presumption & d'insolence, ne portons nous nostre aueuglement & nostre bestise? Mais pour reprendre mon propos : c'estoit vrayement bien raison, que nous fussions tenus à Dieu seul, & au benefice de sa grace, de la vérité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité, nous receuons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la iouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement, que Dieu seul nous l'a dict, & la foy : car leçon n'est-ce pas de Nature & de nostre raison. Et qui retiendra son estre & ses forces, & dedans & dehors, sans ce priuilege diuin : qui verra l'homme, sans le flatter, il n'y verra

ny efficace, ni faculté, qui sente autre chose que la mort & la terre. Plus nous donnons, & deuons, & rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestienement. Ce que ce philosophe Stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valoit-il pas mieux qu'il le tint de Dieu ? *Cùm de animorum æternitate differimus, non leue momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Vt hac publica persuasione.* Or la foiblesse des argumens humains sur ce subiect, se connoist singulierement par les fabuleuses circonstances, qu'ils ont adioustées à la suite de cette opinion, pour trouuer de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les Stoïciens, *Vfuram nobis largiuntur; tanquam cornicibus; diu manfuros aiunt animos, semper negant* : qui donnent aux ames vne vie au delà de ceste cy, mais finie. La plus vniuerselle & plus receüe fantaisie, & qui dure iusques à nous, ç'a esté celle, de laquelle on fait auteur Pythagoras; non qu'il en fust le premier inuenteur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poix, & de credit, par l'autorité de son approbation : C'est que les ames au partir de nous, ne faisoient que rouler de l'un corps à vn autre, d'un lyon à vn cheual, d'un cheual à vn Roy, se promenant ainsi sans cesse, de maison en maison. Et luy, disoit se souuenir auoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, en apres Hermotimus, en fin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras : ayant memoire de soy de deux cents six ans. Adioustoyent aucuns, que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, & en devalent encores :

*O pater, Æne aliquas ad cælum hinc ire putandum est*

*Sublimes animas, iterúmque ad tarda reuerti  
Corpora? quæ lucis miseris tam dira cupido?*

Origene les fait aller & venir eternellement du bon au mauuais estat. L'opinion que Varro recite, est, qu'en quatre cens quarante ans de reuolution elles se reioignent à leur premier corps. Chrysippus, que cela doit aduenir apres certain espace de temps incognu & non limité. Platon (qui dit tenir de Pindare & de l'ancienne poésie cette croyance) des infinies vicissitudes de mutation, ausquelles l'ame est preparée, n'ayant ny les peines, ny les recompenses en l'autre monde, que temporelles, comme sa vie en cestuy-cy n'est que temporelle, conclud en elle vne singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, & d'icy, où elle a passé, repassé, & seiourné à plusieurs voyages : matiere à sa reminiscence. Voicy son progrès ailleurs : Qui a bien vescu, il se reioint à l'astre, auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme : & si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition conuenable à ses mœurs vicieuses : & ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit reuenue à sa naïue constitution, s'estant par la force de la raison défait des qualitez grossieres, stupides, & elementaires, qui estoient en luy. Mais ie ne veux oublier l'obiection que font les Epicuriens à cette transmigration de corps en autre. Elle est plaifante. Ils demandent quel ordre il y auroit, si la presse des mourans venoit à estre plus grande que des naissans. Car les ames deslogées de leur giste seroyent à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouuel estuy. Et demandent aussi, à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur fust appresté :

ou au rebours s'il naiffait plus d'animaux, qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps feroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame, & en aduiendroit qu'aucuns d'iceux se mourroient auant que d'auoir esté viuans.

*Denique connubia ad veneris, partúsque ferarum,  
Esse animas præsto deridiculum esse videtur,  
Et spectare immortales mortalia membra  
Innumero numero, certatæque præproperanter  
Inter se, quæ prima potissimâque infinetur.*

D'autres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, & autres bestes, qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire & de nos cendres. D'autres la diuisent en vne partie mortelle, & l'autre immortelle. Autres la font corporelle, & ce neantmoins immortelle. Aucuns la font immortelle, sans science & sans cognoissance. Il y en a aussi des nostres mesmes qui ont estimé, que des ames des condamnez, il s'en faisoit des diables : comme Plutarque pense, qu'il se face des dieux de celles qui sont sauuées. Car il est peu de choses que cet autheur là establissoit d'une façon de parler si ressolue, qu'il fait ceste-cy : maintenant par tout ailleurs vne maniere dubitative & ambigue. Il faut estimer, dit-il, & croire fermement, que les ames des hommes vertueux selon nature & selon iustice diuine, deuiennent d'hommes saints, & de saints demy-dieux, & de demy-dieux, apres qu'ils sont parfaitement, comme és sacrifices de purgation, nettoyez & purifiez, estans deliurez de toute passibilité & de toute mortalité, ils deuiennent, non par aucune ordonnance ciuile, mais à la verité, & selon raison vray-semblable, dieux entiers & parfaits, en

receuant vne fin tres heureuse & tres-glorieuse. Mais qui le voudra voir, luy, qui est des plus retenus pourtant & moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse, & nous conter ses miracles sur ce propos, ie le renuoye à son discours de la lune, & du Dæmon de Socrates, là où aussi euidement qu'en nul autre lieu, il se peut aduerer, les mysteres de la philosophie auoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir fonder & contre-roller toutes choses iusques au bout : tout ainsi comme, laissez & trauallez de la longue course de nostre vie, nous retombons en enfantillage. Voyla les belles & certaines instructions, que nous tirons de la science humaine, sur le subiect de nostre ame. Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en vn, ou deux exemples : car autrement nous nous perdrons dans cette mer trouble & vaste des erreurs medecinales. Sçachons, si on s'accorde au moins en cecy, de quelle matiere les hommes se produisent les vns des autres. Car quant à leur premiere production, ce n'est pas merueille, si en chose si haute & ancienne, l'entendement humain se trouble & dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates fut le disciple & le mignon, selon Aristoxenus, disoit, & les hommes & les animaux auoir esté faicts d'un limon laiçteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pythagoras dit nostre semence estre l'escume de nostre meilleur fang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos : ce qu'il argumente de ce, que cet endroit se sent le premier, de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerueau : & qu'il soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux

qui se trauaillent outre mesure à cet exercice : Democritus, vne substance extraite de toute la masse corporelle : Epicurus, extraicte de l'ame & du corps : Aristote, vn excrement tiré de l'aliment du sang le dernier qui s'espend en nos membres : autres, du sang, cuit & digéré par la chaleur des genitoires : ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts, on rend des gouttes de pur sang : enquoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or pour mener à effect cette semence, combien en font-ils d'opinions contraires ? Aristote & Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme : & que ce n'est qu'une sueur qu'elles esclancent par la chaleur du plaisir & du mouuement, qui ne sert de rien à la generation. Galen au contraire, & ses suyuaus, que sans la rencontre des semences, la generation ne se peut faire. Voyla les medecins, les philosophes, les iurisconsultes, & les theologiens, aux prises puelle mesle avec nos femmes, sur la dispute, à quels termes les femmes portent leur fruit. Et moy ie secours par l'exemple de moy-mesme, ceux d'entre eux, qui maintiennent la grossesse d'onze mois. Le monde est basti de cette experience, il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son aduis sur toutes ces contestations, & si nous n'en scaurions estre d'accord. En voyla assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de foy, en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'auons proposé luy mesmes à foy, & sa raison, à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez auoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme. Et, qui ne s'entend en foy, en quoy se peut il entendre ? *Quasi verò mensuram vllius rei*

*possit agere, qui sui nesciat.* Vrayement Protagoras nous en comtoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sçeut iamais seulement la sienne. Si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'autre creature ayt cet aduantage. Or luy estant en soy si contraire, & l'un iugement subuertissant l'autre sans cesse, cette fauorable proposition n'estoit qu'une risée, qui nous menoit à conclurre par nécessité la neantise du compas & du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres-difficile à l'homme, il luy apprend, la cognoissance de toute autre chose luy estre impossible. Vous, pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyez point de maintenir vostre Sebonde, par la forme ordinaire d'argumenter, dequoy vous estes tous les iours instruite, & exercerez en cela vostre esprit & vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede. C'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre aduerfaire les siennes : & un tour secret, duquel il se faut seruir rarement & reseruément. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un autre. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias. Car estant aux prises bien estroictes avec un Seigneur de Perse, Darius y suruenant l'espée au poing, qui craignoit de frapper, de peur d'affener Gobrias : il luy cria, qu'il donnast hardiment, quand il deuroit donner au trauers tous les deux. J'ay veu reprouuer pour iniustes, des armes & conditions de combat singulier desesperées, & auxquelles celui qui les offroit, mettoit luy & son compaignon en termes d'une fin à tous deux inéuitables. Les Portugais prindrent en la mer



des Indes certains Turcs prisonniers : lesquels impatiens de leur captivité, se resolurent, & leur succeda, frottant des clous de nauire l'un à l'autre, & faifans tomber vne eftincelle de feu dans les caques de poudre (qu'il y auoit en l'endroit où ils eftoyent gardez) d'embrafer & mettre en cendre eux, leurs maiftres & le vaiſſeau. Nous ſecouons icy les limites & dernieres cloſtures des ſciences : auſquelles l'extremité eſt vitieuſe, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune, il ne fait mie bon eſtre ſi ſubtil & ſi fin. Souuienne vous de ce que dit le prouerbe. Thoſcan,

*Chi troppo ſ'affottiglia, ſi ſcauezza.*

Ie vous conſeille en vos opinions & en vos diſcours, autant qu'en vos mœurs, & en toute autre choſe, la moderation & l'attrempance, & la fuite de la nouuelleté & de l'eſtrangeté. Toutes les voyes extrauagantes me faſchent. Vous qui par l'autorité que voſtre grandeur vous apporte, & encores plus par les auantages que vous donnent les qualitez plus voſtres, pouuez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaift, deuiez donner cette charge à quelqu'un, qui fiſt profeſſion des lettres, qui vous euſt bien autrement appuyé & enrichy cette fantaſie. Toutesfois en voicy aſſez, pour ce que vous en auez à faire. Epicurus diſoit des loix, que les pires nous eftoyent ſi neceſſaires, que ſans elles, les hommes ſ'entremangeroient les vns les autres. Et Platon verifie que ſans loix, nous viurions comme beſtes. Noſtre eſprit eſt vn vtil vagabond, dangereux & temeraire : il eſt malaiſé d'y ioindre l'ordre & la meſure : de mon temps ceux qui ont quelque rare excellence au deſſus des

autres, & quelque viuacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous, desbordéz en licence d'opinions, & de mœurs : c'est miracle s'il s'en rencontre vn raffiné & sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter & regler ses marches : il luy faut tailler par art les limites de sa chasse. On le bride & garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines, & recompenses mortelles & immortelles : encores voit-on que par sa volubilité & dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons. C'est vn corps vain, qui n'a par où estre saisi & assené : vn corps diuers & difforme, auquel on ne peut asseoir nœud ny prise. Certes il est peu d'ames si réglées, si fortes & bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduite : & qui puissent avec moderation & sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugemens, au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est vn outrageux glaiue à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonnément & discrettement. Et n'y a point de beste, à qui il faille plus iustement donner des orbieres, pour tenir sa veuë subiecte, & contrainte deuant ses pas ; & la garder d'extrauaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage & les loix luy tracent. Parquoy il vous siera mieux de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de ietter vostre vol à cette licence effrenée. Mais si quelqu'un de ces nouueaux docteurs, entreprend de faire l'ingenieur en vostre presence, aux despens de son salut & du vostre : pour vous deffaire de cette dangereuse peste, qui se respand tous les iours en vos cours, ce preferuatif à

l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera, ny vous, ny vostre assistance. La liberté donc & gaillardise de ces esprits anciens, produisoit en la philosophie & sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes, chacun entreprenant de iuger & de choisir pour prendre party. Mais à present, que les hommes vont tous vn train : *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti & consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere* : & que nous receuons les arts par ciuile autorité & ordonnance : si que les escholes n'ont qu'un patron & pareille institution & discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poissent & valent, mais chacun à son tour, les reçoit selon le prix, que l'approbation commune & le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage : ainsi se mettent également toutes choses. On reçoit la medecine, comme la geometrie ; & les battelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications, & iusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredit. Il ne faut que sçauoir, que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au pouce, & de Mercure au petit doigt : & que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté : quand elle faut sous le mitoyen, & que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale, sous mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme, la naturelle est ouverte, & ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote qu'elle fera mal chaste. Je vous appelle vous mesme à tefmoin, si avec cette science, un homme ne peut passer avec reputation & faueur

parmy toutes compagnies. Theophrastus disoit, que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens, pouuoit iuger des causes des choses iusques à certaine mesure, mais qu'estant arriuée aux causes extremes & premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, & qu'elle rebouchast : à cause ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est vne opinion moyenne & douce; que nostre suffisance nous peut conduire iusques à la cognoissance d'aucunes choses, & qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette opinion est plausible, & introduicte par gens de composition : mais il est malaisé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux & auide, & n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arriué : & que ce qui estoit incogneu à vn siecle, le siecle suyuant l'a esclairey : & que les sciences & les arts ne se iettent pas en moule, ains se forment & figurent peu à peu, en les maniant & pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les léschant à loisir : ce que ma force ne peut descouurir, ie ne laisse pas de le sonder & essayer : & en retastant & pestriffant cette nouuelle matiere, la remuant & l'eschauffant, i'ouure à celuy qui me suit, quelque facilité pour en iouyr plus à son aise, & la luy rends plus souple, & plus maniable :

*vt hymettia sole*

*Cera remollefcit, tractatâque pollice multas*

*Vertitur in facies, ipsoque fit vtilis vsu.*

Autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doit pas desespérer ; ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne. L'homme

est capable de toutes choses, comme d'aucunes. Et s'il adouë, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premières & des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de la science. Si le fondement luy faut, son discours est par terre. Le disputer & l'enquerir, n'a autre but & arrest que les principes : si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à vne irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusse comprehendere, quoniam omnium rerum vna est definitio comprehendendi.* Or il est vray-semblable que si l'ame sçauoit quelque chose, elle se sçauroit premièrement elle mesme ; & si elle sçauoit quelque chose hors d'elle, ce feroit son corps & son estuy, auant toute autre chose. Si on void iusques auourd'huy les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

*Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo :*

quand attendons nous qu'ils en foyent d'accord ? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la nege, ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se cognoist, comment cognoist-il ses fonctions & ses forces ? Il n'est pas à l'aduanture, que quelque notice veritable ne loge chez nous ; mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme façon & conduite, les erreurs se reçoient en nostre ame, elle n'a pas dequoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité du mensonge. Les Academiciens receuoient quelque inclination de iugement ; & trouuoient trop crud, de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la nege fust blanche, que noire ; & que nous ne fussions non plus affeurez du mouuement d'une pierre, qui part de nostre main,

que de celui de la huitième sphere. Et pour euer cette difficulté & estrangeté, qui ne peut à la verité loger en nostre imagination, que malaisément; quoy qu'ils establistent que nous n'estions aucunement capables de sçauoir, & que la verité est engouffrée dans des profonds abysses, où la veuë humaine ne peut penetrer : si aduouoyent ils, les vnes choses plus vray-semblables que les autres; & receuoyent en leur iugement cette faculté, de se pouuoir incliner plustost à vne apparence, qu'à vne autre. Ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'aduus des Pyrrhoniens est plus hardy, & quant & quant plus vray-semblable. Car cette inclination Academique, & cette propension à vne proposition plustost qu'à vne autre, qu'est-ce autre chose que la reconnaissance de quelque plus apparente verité, en cette-cy qu'en celle-là? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port, & du visage, de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante, & imperfecte. Cette apparence de verisimilitude, qui les fait prendre plustost à gauche qu'à droite, augmentez la; cette once de verisimilitude, qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces; il en aduendra en fin, que la balance prendra party tout à fait, & arrestera vn choix-& vne verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vray-semblance, s'ils ne cognoissent le vray? Comment cognoissent ils la semblance de ce, dequoy ils ne cognoissent pas l'essence? Ou nous pouuons iuger tout à fait, ou tout à fait nous ne le pouuons pas. Si noz facultez intellectuelles & sensibles, sont sans fondement & sans pied, si elles ne sont que flotter & vanter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aucune partie de leur

operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter. Et la plus feure affiette de nostre entendement, & la plus heureuse, ce seroit celle-là, où il se maintiendrait rassis, droit, inflexible, sans branle & sans agitation. *Inter visa, vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest.* Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme & en leur essence, & n'y facent leur entrée de leur force propre & autorité, nous le voyons assez. Par ce que s'il estoit ainsi, nous les receurions de mesme façon : le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain. Celuy qui a des creuassés aux doigts, ou qui les a gourdz, trouueroit vne pareille durté au bois ou au fer, qu'il manie, que fait vn autre. Les subjets estrangers se rendent donc à nostre mercy, ils logent chez nous, comme il nous plaist. Or si de nostre part nous receuons quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables & fermes, pour saisir la verité par noz propres moyens, ces moyens estans communs à tous les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouueroit-il vne chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement vniuersel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition, qui ne soit debattue & controuerse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit : car mon iugement ne le peut faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisi par quelque autre moyen, que par vne naturelle puissance, qui soit en moy & en tous les hommes. Laissons à part cette infinie confusion d'opinions, qui se void entre les philosophes mesmes, & ce debat perpetuel & vniuersel en

la cognoissance des choses. Car cela est presuppposé tres-veritablement, que d'aucune chose les hommes, ie dy les sçauans, les mieux nais, les plus suffisans, ne sont d'accord : non pas que le ciel soit sur nostre teste : car ceux qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela : & ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'auons pas compris que le ciel soit sur nostre teste : & ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes. Outre cette diuersité & diuision infinie, par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, & l'incertitude que chacun sent en soy, il est ayisé à voir qu'il a son assiette bien mal assurée. Combien diuersement iugeons nous des choses? combien de fois changeons nous noz fantasies? Ce que ie tiens aujourd'huy, & ce que ie croy, ie le tiens, & le croy de toute ma croyance; tous mes vtils & tous mes ressorts empoignent cette opinion, & m'en respondent, sur tout ce qu'ils peuuent : ie ne sçauois embrasser aucune verité ny conseruer avec plus d'assurance, que ie fay cette-cy. I'y suis tout entier; i'y suis voyrement : mais ne m'est-il pas adueni non vne fois, mais cent, mais mille, & tous les iours, d'auoir embrassé quelque autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugée fauce? Au moins faut-il deuenir sage à ses propres despens. Si ie me suis trouué souuent trahy sous cette couleur, si ma touche se trouue ordinairement faulce, & ma balance inegale & iniuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois, plus qu'aux autres? N'est-ce pas sortise, de me laisser tant de fois pippet à vn guide? Toutesfois, que la Fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder & remplir sans cesse, comme dans vn



vaisseau, dans nostre croyance, autres & autres opinions, tousiours la presente & la derniere c'est la certaine, & l'inaffiable. Pour cette-cy, il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie, & le salut, & tout,

*posterior res illa reperta,  
Perdit, & immutat sensus ad pristina quæque.*

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousiours se souuenir que c'est l'homme qui donne, & l'homme qui reçoit; c'est vne mortelle main qui nous le presente; c'est vne mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel, ont seules droit & autorité de persuasion, seules merque de verité : laquelle aussi ne voyons nous pas de nos yeux, ny ne la receuons par nos moyens : cette sainte & grande image ne pourroit pas en vn si chetif domicile, si Dieu pour cet vsage ne le prepare, si Dieu ne le reforme & fortifie par sa grace & faueur particuliere & supernaturelle. Aumoins deuroit nostre condition fautive, nous faire porter plus modérément & retenuelement en nos changemens. Il nous deuroit souuenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous receuons souuent des choses fauces, & que c'est par ces mesmes vtils qui se dementent & qui se trompent souuent. Or n'est-il pas merueille, s'ils se dementent, estans si aysez à incliner & à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement & les facultez de nostre ame en general, souffrent selon les mouuemens & alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles. N'auons nous pas l'esprit plus esueillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie?

La ioye & la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, d'un tout autre visage, que le chagrin & la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho, rient à un vieillard avaricieux & rechigné, comme à un ieune homme vigoureux & ardent? Cleomenes fils d'Anaxandridas estant malade, ses amis luy reprochoyent qu'il avoit des humeurs & fantasies nouvelles, & non accoustumées: Il croy bien, fit-il, aussi ne suis-je pas celui que ie suis estant sain: estant autre, aussi sont autres mes opinions & fantasies. En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trappe, douce & debonnaire, *gaudeat de bona fortuna*. Car il est certain que les iugemens se rencontrent par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux & aspres, tantost plus faciles, aysez, & enclins à l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larcin de son valet, ayant toute l'ame teinte & abbeuuee de colere, il ne faut pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable Senat d'Areopage, iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuivans corrompist sa iustice. L'air mesme & la serenité du ciel, nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers Grec en Cicero,

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse  
Iuppiter, autifera lustravit lampade terras.*

Ce ne sont pas seulement les fieures, les breuvages, & les grands accidens, qui renuerfent nostre iugement: les moindres choses du monde le tournent. Et ne faut pas doubter, encores que nous ne

le sentions pas, que si la fièvre continue peut atterrir nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure & proportion. Si l'apoplexie affoupit & esteint tout à fait la veüe de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse. Et par conséquent, à peine se peut-il rencontrer vne seule heure en la vie, où nostre iugement se trouue en sa deuë assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, & estoiffé de tant de sortes de ressorts, que i'en croy les medecins, combien il est malaisé, qu'il n'y en ayt tousiours quelq'un qui tire de trauers. Au demeurant, cette maladie ne se descouure pas si aisément, si elle n'est du tout extreme & irremediable : d'autant que la raison va tousiours torte, boiteuse, & deshanchée : & avec le mensonge comme avec la verité. Par ainfin, il est malaisé de descouurir son mescompte, & desreglement. L'appelle tousiours raison, cette apparence de discours que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle, il y en peut auoir cent contraires autour d'un mesme subject : c'est vn instrument de plomb, & de cire, alongeable, ployable, & accommodable à tout biais & à toutes mesures : il ne reste que la suffisance de le sçauoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait vn iuge, s'il ne s'escoute de pres, à quoy peu de gens s'amusent ; l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, & à la vengeance, & non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous fait fauoriser vne chose plus qu'une autre, & qui nous donne sans le congé de la raison, le choix, en deux pareils subjects, ou quelque vmbrage de pareille vanité, peuuent influencer insensiblement en son iugement, la recommandation ou deffaueur d'une cause, & donner pente à

la balance. Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort affaire ailleurs,

*quis sub aræ  
Rex gelidæ metuatur oræ,  
Quid Tyridatem terreat, vnicè  
Securus,*

à peine oseroy-ie dire la vanité & la foiblesse que ie trouue chez moy. I'ay le pied si instable & si mal assis, ie le trouue si aysé à crouler, & si prest au branle, & ma veue si desreglée, qu'à iun ie me sens autre, qu'apres le repas : si ma fanté me rid, & la clarté d'un beau iour, me voyla honnestes homme : si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfroigné, mal plaissant & inaccessible. Un mesme pas de cheual me semble tantost rude, tantost aysé; & mesme chemin à cette heure plus court, vne autre fois plus long : & vne mesme forme ores plus ores moins agreable. Maintenant ie suis à tout faire, maintenant à rien faire : ce qui m'est plaisir à cette heure, me fera quelquefois peine. Il se fait mille agitations indifférentes & casueles chez moy. Ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholérique; & de son autorité priuée, à cett'heure le chagrin predomine en moy, à cette heure l'allegresse. Quand ie prens des liures, i'auray apperceu en tel passage des graces excellentes, & qui auront feru mon ame; qu'un autre fois i'y retombe, i'ay beau le tourner & virer, i'ay beau le plier & le manier, c'est vne masse inconnue & informe pour moy. En mes escrits mesmes, ie ne retrouve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçay ce que i'ay voulu dire : & m'eschaude souuent à corriger, & y mettre un nou-

veau sens, pour auoir perdu le premier qui valloit mieux. Je ne fay qu'aller & venir : mon iugement ne tire pas tousiours auant, il flotte, il vague,

*velut minuta magno  
Deprensa nauis in mari vesaniente vento.*

Maintes-fois, comme il m'aduiant de faire volontiers, ayant pris pour exercice & pour esbat, à maintenir vne contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant & tournant de ce costé-là, m'y attache si bien, que ie ne trouue plus la raison de mon premier aduis, & m'en despars. Je m'entraîne quasi où ie panche, comment que ce soit, & m'emporte de mon poix. Chacun à peu pres en diroit autant de foy, s'il se regardoit comme moy. Les prescheurs sçauent, que l'emotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance : & qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffence de nostre proposition, l'imprimons en nous, & l'embrassons avec plus de vehemence & d'approbation, que nous ne faisons estans en nostre sens froid & reposé. Vous recitez simplement vne cause à l'aduocat, il vous y respond chancellant & douteux : vous sentez qu'il luy est indifferant de prendre à soustenir l'un ou l'autre party : l'auez vous bien payé pour y mordre, & pour s'en formaliser, commence-il d'en estre interessé, y a-il eschauffé sa volonté ? sa raison & sa science s'y eschauffent quant & quant : voylà vne apparente & indubitable verité, qui se presente à son entendement : il y descouure vne toute nouuelle lumiere, & le croit à bon escient, & se le persuade ainfi. Voire ie ne sçay si l'ardeur qui naist du despit, & de l'obstination, à l'encontre de l'impression & vio-

lence du magistrat, & du danger : ou l'intereſt de la reputation, n'ont enuoyé tel homme ſouſtenir iuſques au feu, l'opinion pour laquelle entre ſes amys, & en liberté, il n'eut pas voulu s'eſchauder le bout du doigt. Les ſecouſſes & eſbranlemens que noſtre ame reçoit par les paſſions corporelles, peuuent beaucoup en elle : mais encore plus les ſiennes propres : auſquelles elle eſt ſi fort prinſe, qu'il eſt à l'aduanture ſouſtenable, qu'elle n'a aucune autre alleure & mouuement, que du ſouffle de ſes vents, & que ſans leur agitation elle reſteroit ſans action, comme vn nauire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur ſecours. Et qui maintiendroit cela, ſuiuant le party des Peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il eſt cognu, que la pluſpart des plus belles actions de l'ame, procedent & ont beſoin de cette impulſion des paſſions. La vaillance, diſent-ils, ne ſe peut parfaire ſans l'afſiſtance de la cholere.

*Semper Ajax fortis, fortiſſimus tamen in furore.*

Ny ne court on ſus aux meſchans, & aux ennemis, affez vigoureuſement, ſi on n'eſt courroucé. Et veulent que l'aduocat inſpire le courroux aux iuges, pour en tirer iuſtice. Les cupiditez emeurent Themistocles, emeurent Demosthenes : & ont pouſſé les philoſophes aux trauaux, veillées, & peregrinations : nous meinent à l'honneur, à la doctrine, à la ſanté, ſins vtiles. Et cette laſcheté d'ame à ſouffrir l'ennuy & la faſcherie, fert à nourrir en la conſcience, la penitence & la repentance : & à ſentir les ſieaux de Dieu, pour noſtre chaſtiment, & les ſieaux de la correction politique. La compaſſion fert d'aiguillon à la

clemence; & la prudence de nous conferuer & gouverner, est esueillée par nostre crainte : & combien de belles actions par l'ambition? combien par la presumption? Aucune eminente & gaillarde vertu en fin, n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meu les Epicuriens, à descharger Dieu de tout soin & sollicitude de nos affaires : d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouuoient exercer enuers nous, sans esbranler son repos, par le moyen des passions, qui sont comme des piqueures & sollicitations acheminans l'ame aux actions vertueuses? Ou bien ont ils creu autrement, & les ont prinſes, comme tempestes, qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *Vt maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commouente : Sic animi quietus & placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moueri queat.* Quelles differences de sens & de raison, quelle contrariété d'imaginations nous presente la diuersité de nos passions? Quelle assurance pouuons nous doncq prendre de chose si instable & si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé & emprunté? Si nostre iugement est en main à la maladie mesmes, & à la perturbation, si c'est de la folie & de la temerité, qu'il est tenu de receuoir l'impression des choses, quelle seurte pouuons nous attendre de luy? N'y a il point de hardiesse à la philosophie, d'estimer des hommes qu'ils produisent leurs plus grands effects, & plus approchans de la diuinité, quand ils sont hors d'eux, & furieux & insensés? Nous nous amendons par la priuation de nostre raison, & son assoupissement. Les deux voies naturelles, pour entrer au cabinet des Dieux, & y preueoir le cours

des destinées, sont la fureur & le sommeil. Cecy est plaissant à considerer. Par la dislocation, que les passions apportent à nostre raison, nous deuenons vertueux : par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous deuenons prophetes & deuins. Iamais plus volontiers ie ne l'en creu. C'est vn pur enthousiasme, que la sainte verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain, que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat. Nostre veillée est plus endormie que le dormir : nostre sagesse moins sage que la folie : noz songes valent mieux, que noz discours : la pire place, que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle pas, que nous ayons l'aduifement de remarquer, que la voix, qui fait l'esprit, quand il est deprins de l'homme, si clair-voyant, si grand, si parfait, & pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant & tenebreux, c'est vne voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant & tenebreux : & à cette cause voix infiable & incroyable ? Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle & poissante ; desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre. Mais cette passion, qu'on dit estre produite par l'oïsiueté, au cœur des ieunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir & d'un progrès mesuré, elle represente bien euidemment, à ceux qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conuersion & alteration, que nostre iugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soutenir & rabattre : car il s'en faut tant que ie sois de ceux,



qui conuient les vices, que ie ne les suis pas seulement, s'ils ne m'entraînent : ie la sentoie naistre, croistre, & s'augmenter en despit de ma resistance : & en fin tout voyant & viuant, me saisir & posséder, de façon que, comme d'une yuressse, l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coustume : ie voyois euidentement grossir & croistre les aduantages du subiect que i'allois desirant, & aggrandir & enfler par le vent de mon imagination : les difficultez de mon entreprise, s'aïser & se plainir ; mon discours & ma conscience, se tirer arriere : mais ce feu estant euaporé, tout à vn instant, comme de la clarté d'un esclar, mon ame reprendre une autre sorte de veüe, autre estat, & autre iugement : les difficultez de la retraite, me sembler grandes & inuincibles, & les mesmes choses de bien autre gouft & visage, que la chaleur du-desir ne me les auoit presentées. Lequel plus veritablement, Pyrrho n'en scait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie. Les fieures ont leur chaud & leur froid : des effects d'une passion ardente, nous retombons aux effects d'une passion frilleuse. Autant que ie m'estois ietté en auant, ie me relance d'autant en arriere.

*Qualis vbi alterno procurrens gurgite pontus,  
Nunc ruit ad terras scopulisque superiacit vndam,  
Spumeus, extremâque finu perfundit arenam :  
Nunc rapidus retro atque æstu reuoluta resorbens  
Saxa fugit, littûsque vado labente relinquit.*

Or de la cognoissance de cette miene volubilité, i'ay par accident engendré en moy quelque constance d'opinions : & n'ay guere alteré les miennes premieres & naturelles. Car quelque apparence qu'il y ayt en la nouuelleté, ie ne change pas aisément, de

peur que i'ay de perdre au change. Et puis que ie ne suis pas capable de choisir, ie prens le choix d'autrui, & me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis. Autrement ie ne me sçauroy garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-ie, par la grace de Dieu, conserué entier, sans agitation & trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au trauers de tant de sectes & de diuisions, que nostre siecle a produites. Les escrits des anciens, ie dis les bons escrits, pleins & solides, me tentent, & remuent quasi où ils veulent : celui que i'oy, me semble tousiours le plus roide : ie les trouue auoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aifance que les bons esprits ont, de rendre ce qu'ils veulent vray-semblable ; & qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur, pour tromper vne simplicité pareille à la mienne, cela montre euidentement la foiblesse de leur preuue. Le ciel & les estoilles ont branlé trois mille ans, tout le monde l'auoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le Samien, ou, selon Theophraste, Nicetas Syracusien s'aduifa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouuoit, par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu. Et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en fert tref-reglément à toutes les consequences astrologiennes. Que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? Et qui sçait qu'une tierce opinion d'icy à mille ans, ne renuerse les deux precedentes ?

*Sic voluenda atas commutat tempora rerum,  
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore,  
Porro aliud succedit, & à contemptibus exit,*

*Inque dies magis appetitur, florêque repertum  
Laudibus, & miro est mortales inter honore.*

Ainsi quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous auons grande occasion de nous en deffier, & de considerer qu'auant qu'elle fust produite, sa contraire estoit en vogue : & comme elle a esté renuerfée par cette-cy, il pourra naistre à l'aduenir vne tierce inuention, qui choquera de mesme la seconde. Auant que les principes qu'Aristote a introduicts, fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel priuilege particulier, que le cours de nostre inuention s'arreste à eux, & qu'à eux appartient pour tout le temps aduenir, la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boute-hors, qu'estoient leurs deuanciers. Quand on me presse d'un nouuel argument, c'est à moy à estimer que ce, à quoy ie ne puis satisfaire, vn autre y satisfera. Car de croire toutes les apparences, desquelles nous ne pouuons nous deffaire, c'est vne grande simpleffe. Il en aduiendroit par là, que tout le vulgaire, & nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable, comme vne girouette : car son ame estant molle & sans resistance, seroit forcée de receuoir sans cesse, autres & autres impressions, la derniere effaçant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se trouue foible, il doit respondre suiuant la pratique, qu'il en parlera à son conseil, ou s'en rapporter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la medecine est au monde? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change & renuerse tout l'ordre

des regles anciennes, & maintient que iusques à cette heure, elle n'a seruy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aisément cela. Mais de mettre ma vie à la preuue de sa nouuelle experience, ie trouue que ce ne feroit pas grand' sagesse. Il ne faut pas croire à chacun, dit le precepte, par ce que chacun peut dire toutes choses. Vn homme de cette profession de nouuelletez, & de reformatiōs physiques, me disoit, il n'y a pas long temps, que tous les anciens s'estoient notoirement mescontez en la nature & mouuemens des vents, ce qu'il me feroit tref-euidemment toucher à la main, si ie voulois l'entendre. Apres que i'euz eu vn peu de patience à ouyr ses arguments, qui auoient tout plein de verisimilitude : Comment donc, luy fis-ie, ceux qui nauigeoient sous les loix de Theophraste, alloient-ils en Occident, quand ils tiroient en Leuant ? alloient-ils à costé, ou à reculons ? C'est la fortune, me respondit-il : tant y a qu'ils se mescontoient. Je luy repliquay lors, que i'aymois mieux suiure les effects, que la raison. Or ce sont choses, qui se choquent souuent : & m'a lon dict qu'en la geometrie, qui pense auoir gaigné le hault point de certitude parmy les sciences, il se trouue des demonstrations ineuibrables, subuertiffans la verité de l'experience. Comme Iacques Peletier me disoit chez moy, qu'il auoit trouué deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se ioindre, qu'il verifioit toutefois ne pouuoir iamais iusques à l'infinité, arriuer à se toucher. Et les Pyrrhoniens ne se seruent de leurs argumens & de leur raison, que pour ruiner l'apparence de l'experience : & est merueille, iusques où la souplesse de nostre raison, les a suiuis à ce dessein de combattre l'euidence des effects. Car ils verifient que

nous ne nous mouuons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poissant ou de chault, auecques vne pareille force d'argumentations, que nous verifions les choses plus vray-semblables. Ptolomeus, qui a esté vn grand personnage, auoit estably les bornes de nostre monde : tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartées, qui pouuoient eschapper à leur cognoissance : c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la science de la cosmographie, & les opinions qui en estoient receuës d'un chacun : c'estoit heresie d'aduouer des Antipodes : voila de nostre siecle vne grandeur infinie de terre ferme, non pas vne isle, ou vne contrée particuliere, mais vne partie esgale à peu pres en grandeur, à celle que nous cognoissons, qui vient d'estre descouuerte. Les geographes de ce temps, ne faillent pas d'asseurer, que mes-huy tout est trouué & que tout est veu ;

*Nam quod adest præsto, placet, & pollere videtur.*

Sçauoir mon si Ptolomée s'y est trompé autrefois, sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas fortifié de me fier maintenant à ce que ceux-cy en disent : & s'il n'est pas plus vray-semblable, que ce grand corps, que nous appellons le monde, est chose bien autre que nous ne iugeons. Platon dit, qu'il change de visage à tout sens : que le ciel, les estoilles & le soleil, renuerfent par fois le mouuement, que nous y voyons : changeant l'Orient à l'Occident. Les prestres Égyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy, dequoy il y auoit onze mille tant d'ans (& de tous leurs Roys ils luy firent

veoir les effigies en statues tirées apres le vif) le soleil auoit changé quatre fois de route : que la mer & la terre se changent alternatiuement, l'vne en l'autre : que la naissance du monde est indeterminée. Aristote, Cicero de mesmes. Et quelqu'un d'entre nous, qu'il est de toute eternité, mortel & renaissant, à plusieurs vicissitudes : appellant à tesmoins Salomon & Isaïe : pour euitier ces oppositions, que Dieu a esté quelque fois createur sans creature : qu'il a esté oisif : qu'il s'est desdict de son oisiveté, mettant la main à cet ouurage : & qu'il est par consequent subiect au changement. En la plus fameuse des Grecques escholes, le monde est tenu vn Dieu, faict par vn autre Dieu plus grand : & est composé d'un corps & d'une ame, qui loge en son centre, s'espan-dant par nombres de musique, à sa circonference : diuin, tres-heureux, tres-grand, tres-sage, eternal. En luy sont d'autres Dieux, la mer, la terre, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse & perpetuelle agitation & danse diuine : tantost se rencontrents, tantost s'esloignans : se cachans, montrans, changeans de rang, ores auant, & ores derriere. Heraclitus establissoit le monde estre composé par feu, & par l'ordre des destinées, se deuoit enflammer & refoudre en feu quelque iour, & quelque iour encore renaistre. Et des hommes dit Apulée : *figil-latim mortales, cunctim perpetui*. Alexandre escriuit à sa mere, la narration d'un prestre Ægyptien, tirée de leurs monuments, tesmoignant l'ancienneté de cette nation infinie, & comprenant la naissance & progres des autres pais au vray. Cicero & Diodorus disent de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cens mille tant d'ans. Aristote, Plin, & autres, que Zoroastre viuoit six mille

ans auant l'aage de Platon. Platon dit, que ceux de la ville de Saïs, ont des memoires par escrit, de huit mille ans : & que la ville d'Athenes fut bastie mille ans auant ladicte ville de Saïs. Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles, & en mesme façon, en plusieurs autres mondes. Ce qu'il eust dict plus asseurement, s'il eust veu les similitudes, & conuenances de ce nouveau monde des Indes Occidentales, avec le nostre, present & passé, en si estranges exemples. En verité considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souuent esmerueillé de voir en vne tref-grande distance de lieux & de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, sauuages, & des mœurs & creances sauuages, & qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est vn grand ouurier de miracles que l'esprit humain. Mais cette relation a ie ne sçay quoy encore de plus heteroclite : elle se trouue aussi en noms, & en mille autres choses. Car on y trouua des nations, n'ayans, que nous sçachions, iamais ouy nouuelles de nous, où la circoncision estoit en credit : où il y auoit des estats & grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes : où nos ieufnes & nostre caresme estoit représenté, y adiouttant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diuerses façons en credit, icy on en honoroit les sepultures, on les appliquoit là, & nommément celle de S. André, à se deffendre des visions nocturnes, & à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantemens : ailleurs ils en rencontrèrent vne de bois de grande hauteur, adorée pour Dieu de la pluye, & celle là bien fort auant dans la terre ferme :

on y trouua vnę bien expresse image de nos penitentięrs : l'vsage des mitres, le cęlibat des prestres, l'art de deuiner par les entrailles des animaux sacriez : l'abstinence de toute sorte de chair & poisson, à leur viure, la faęon aux prestres d'vser en officiant de langue particuliere, & non vulgaire : & cette fantasie, que le premier Dieu fut chassę par vn second son frere puisné; qu'ils furent creęs avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchęes pour leur peché; changę leur territoire, & empirę leur condition naturelle : qu'autresfois ils ont estę submergez par l'inondation des eaux celestes, qu'il ne s'en sauua que peu de familles, qui se ietterent dans les haults creux des montagnes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayans enfermę là dedans, plusieurs sortes d'animaux; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans reuenus nets & mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encore guere abaissęe; depuis en ayans fait sortir d'autres, & les voyans reuenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouuerent plein seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit, la persuation du iour du iugement, si qu'ils s'offenęoient merueilleusement contre les Espagnols qui espandoient les os des trespassez, en fouillant les richesses des sepultures, disans que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre : la trafique par eschange, & non autre, foires & marchez pour cet effect : des nains & personnes difformes, pour l'ornement des tables des Princes : l'vsage de la fauconnerie selon la nature de leurs oyseaux; subsides tyranniques : delicatesses de iardinages; dances, faultz bateleresques; musique d'instrumens; armoiries; ieux de paulme; ieu



de dez & de sort, auquel ils s'eschauffent souuent, iusques à s'y iouer eux mesmes, & leur liberté : medecine non autre que de charmes : la forme d'escrire par figures : creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, ieufne, & pœnitence, preschant la loy de nature, & des ceremonies de la religion, & qui disparut du monde, sans mort naturelle : l'opinion des geants : l'vsage de s'enyurer de leurs breuuages, & de boire d'autant : ornemens religieux peints d'offemens & testes de morts, surplys, eau-beniste, aspergez ; femmes & seruiteurs, qui se presentent à l'enuy à se brusler & enterrer, avec le mary ou maistre trespassé : loy que les aînez succedent à tout le bien, & n'est reserué aucune part au puisné, que d'obeissance : coustume à la promotion de certain office de grande autorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom, & quitte le sien : de verser de la chaulx sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant, Tu es venu de pouldre, & retourneras en pouldre : l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre religion, qui se voient en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité & la diuinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deça, par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par vne commune & supernaturelle inspiration : car on y trouua aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouuelle ; ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, & imaginent les ames, & purgées, & punies, par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'aduertit cet exemple, d'une autre plaisante diuersité : car comme il s'y trouua des peuples qui

aymoient à deffubler le bout de leur membre, & en retranschoient la peau à la Mahumetane & à la Juive, il s'y en trouua d'autres, qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons, ils portoient leur peau bien soigneusement estiree & attachee au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air. Et de cette diuersité aussi, que comme nous honorons les Roys & les festes, en nous parant des plus honnestes vestemens que nous ayons : en aucunes regions, pour montrer toute disparité & submission à leur Roy, les subiects se presentoyent à luy, en leurs plus viles habillemens, & entrans au palais prennent quelque vieille robe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre, & l'ornement soit au maistre. Mais suyons. Si Nature enferme dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les iugemens, & opinions des hommes : si elles ont leur reuolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux : si le ciel les agite, & les roule à sa poste, quelle magistrale autorité & permanente, leur allons nous attribuant ? Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat, & du terroir où nous naissons : non seulement le tainct, la taille, la complexion & les contenances, mais encore les facultez de l'ame : *Et plaga cali non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*, dit Vegece : & que la Deesse fondatrice de la ville d'Athenes, choisit à la situer, vne temperature de pays, qui fist les hommes prudents, comme les prestres d'Egypte apprirent à Solon : *Athenis tenue calum : ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis : itaque pingues Thebani, & valentes* : en maniere qu'ainsi que les fruiçts

naissent diuers, & les animaux, les hommes naissent aussi plus & moins belliqueux, iustes, temperans & dociles : icy subiects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardise : icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance : icy à la liberté, icy à la seruitude : capables d'une science ou d'un art : grossiers ou ingenieux : obeyssans ou rebelles : bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis, & prennent nouvelle complexion, si on les change de place, comme les arbres : qui fut la raison, pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perſes d'abandonner leur pays aspre & bossu, pour se transporter en un autre doux & plain : disant que les terres grasses & molles font les hommes mols, & les fertiles les esprits infertiles. Si nous voyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une autre, par quelque influence celeste : tel siecle produire telles natures, & incliner l'humain genre à tel ou tel ply : les esprits des hommes tantost gaillars, tantost maigres, comme nos champs : que deuiennent toutes ces belles prerogatiues dequoy nous nous allons flattants ? Puis qu'un homme sage se peut mesconter, & cent hommes, & plusieurs nations : voire & l'humaine nature selon nous, se mesconte plusieurs siecles, en cecy ou en cela : quelle seureté auons nous que par fois elle cesse de se mesconter, & qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ? Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que celui-cy ne merite pas d'estre oublié, que par desir mesme, l'homme ne sçache trouuer ce qu'il luy faut : que non par iouissance, mais par imagination & par fouhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous auons befoin pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler & coudre à son plaisir :

elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, & le satisfaire.

*quid enim ratione timeamus  
Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, vt te  
Conatus non paniteat, votique perasli?*

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les Dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçauoient luy estre salutaire. Et la priere des Lacedemoniens publique & priuée portoit, simplement les choses bonnes & belles leur estre octroyées : remettant à la discretion de la puissance supreme le triage & choix d'icelles.

*Coniugium petimus partumque vxoris, at illi  
Notum qui pueri, qualisque futura fit vxor.*

Et le Chrestien supplie Dieu que sa volonté soit faite : pour ne tomber en l'inconuenient que les poëtes feignent du Roy Midas. Il requit les Dieux que tout ce qu'il toucheroit se conuertist en or : sa priere fut exaucée, son vin fut or, son pain or, & la plume de sa couche, & d'or sa chemise & son vestement : de façon qu'il se trouua accablé sous la iouissance de son desir, & estrené d'une insupportable commodité : il luy falut desprier ses prieres :

*Attonitus nouitate mali, diuisque misérque,  
Effugere optat opes, & quæ modò vouerat, odit.*

Disons de moy-mesme. Je demandois à la Fortune autant qu'autre chose, l'ordre Saint Michel estant ieune : car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse Françoisë, & tres-rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter & hauf-

ser de ma place, pour y aueindre, elle m'a bien plus gracieusement traité, elle l'a rauallé & rabaiffé iufques à mes efpaules & au deffous. Cleobis & Biton, Trophonius & Agamedes, ayans requis ceux là leur Deeffe, ceux-cy leur Dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes fur ce qu'il nous faut, font diuerfes aux nostres. Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les honneurs, la vie & la fanté mesme, quelquefois à nostre dommage : car tout ce qui nous est plaifant, ne nous est pas tousiours salutaire : si au lieu de la guerison, il nous enuoye la mort, ou l'empirement de nos maux : *Virga tua & baculus tuus ipsa me consolata sunt* : il le fait par les raisons de sa prouidence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouuons faire : & la deuons prendre en bonne part, comme d'une main tres-sage & tres-amie.

*fi consilium vis,  
Permites ipsis expendere numinibus, quid  
Conueniat nobis, rebusque sit utile nostris :  
Charior est illis homo quàm sibi.*

Car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir, qu'ils vous iettent à une bataille, ou au ieu des dez, ou telle autre chose, de laquelle l'issue vous est incognue, & le fruit doubteux. Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, & si aspre, que celui qui se dresse sur la question du souuerain bien de l'homme : duquel par le calcul de Varro, nasquirent deux cens quatre vingtz sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophia ratione disputat.*

*Tres mihi conuiue propè dissentire videntur,  
 Poscentes vario multum diuersa palato:  
 Quid dem? quid non dem? renuis tu quod iubet alter,  
 Quod petis, id sanè est inuisum acidúmque duobus.*

Nature deuroit ainsi respondre à leurs contestations, & à leurs débats. Les vns disent nostre bien estre, loger en la vertu : d'autres, en la volupté : d'autres, au consentir à Nature : qui en la science : qui à n'auoir point de douleur : qui à ne se laisser emporter aux apparences : & à cette fantasie semble retirer cet' autre, de l'ancien Pythagoras :

*Nil admirari propè res est vna, Numaci,  
 Soláque quæ possit facere & seruare beatum,*

qui est la fin de la secte Pyrrhonienne. Aristote attribue à magnanimité, rien n'admirer. Et disoit Archéfila, les soutenemens & l'estat droit & inflexible du iugement, estre les biens : mais les consentemens & applications estre les vices & les maux. Il est vray qu'en ce qu'il l'establiroit par axiome certain, il se départoit du Pyrrhonisme. Les Pyrrhoniens, quand ils disent que le souuerain bien c'est l'Ataraxie, qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmatiue, mais le mesme branle de leur ame, qui leur fait fuir les precipices, & se mettre à couuert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, & leur en fait refuser vne autre. Combien ie desire, que pendant que ie vis, ou quelque autre, ou Iustus Lipsius, le plus sçauant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly & iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust & la volonté, & la santé, & assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs

diuisions & leurs classes, sincerement & curieusement, autant que nous y pouuons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre & de nos mœurs, leurs controuerses, le credit & fuite des pars, l'application de la vie des auteurs & sectateurs, à leurs preceptes, és accidens memorables & exemplaires! Le bel ouurage & vile que ce feroit! Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiettons nous? Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeyr aux loix de son pays, comme est l'aduis de Socrates inspiré, dit-il, d'un conseil diuin. Et par là que veut elle dire, sinon que nostre deuoir n'a autre regle que fortuite? La verité doit auoir vn visage pareil & vniuersel. La droiture & la iustice, si l'homme en cognoissoit, qui eust corps & veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contrée, ou de celle là : ce ne feroit pas de la fantasie des Perles ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que ie suis nay, i'ay veu trois & quatre fois, rechanger celles des Anglois noz voisins, non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçauoir de la religion. Dequoy i'ay honte & despit, d'autant plus que c'est vne nation, à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois vne si priuée accointance, qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage. Et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, deuenir legitime : & nous qui en tenons d'autres, sommes à mesmes, selon l'incertitude de la

fortune guerriere, d'estre vn iour criminels de lèse majesté humaine & diuine, nostre iustice tombant à la mercy de l'iniustice : & en l'espace de peu d'années de possession, prenant vne essence contraire. Comment pouuoit ce Dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre diuin : & apprendre aux hommes, que leur religion n'estoit qu'une piece de leur inuention, propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il fit, à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepiéd, que le vray culte à chacun, estoit celuy qu'il trouuoit obserué par l'usage du lieu, où il estoit ? O Dieu, quelle obligation n'auons nous à la benignité de nostre souuerain createur, pour auoir desfaict nostre creance de ces vagabondes & arbitraires deuotions, & l'auoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole ? Que nous dira donc en cette nécessité la philosophie ? que nous suyions les loix de nostre pays ? c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple, ou d'un Prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, & la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eux de changemens de passion. Je ne puis pas auoir le iugement si flexible. Quelle bonté est-ce, que ie voyois hyer en credit, & demain ne l'estre plus : & que le traict d'une riuiera fait crime ? Quelle verité est-ce que ces montaignes bornent menfonge au monde qui se tient au delà ? Mais ils sont plaisans, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles & immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence : & de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe, que c'est vne



marque auffi douteufe que le refte. Or ils font fi defortunez (car comment puis ie nommer cela, finon defortune, que d'un nombre de loix fi infiny, il ne s'en rencontre aumoins vne que la fortune & temerité du fort ait permis estre vniuerfellement receuë par le consentement de toutes les nations?) ils font, dif-ie, fi miserables, que de ces trois ou quatre loix choifies, il n'en y a vne feule, qui ne foit contredite & defaduouëe, non par vne nation, mais par plufieurs. Or c'est la feule enfeigne vray-semblable, par laquelle ils puiſſent argumenter aucunes loix naturelles, que l'univerſité de l'approbation : car ce que Nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'enſuyurions fans doubte d'un commun consentement : & non ſeulement toute nation, mais tout homme particulier, reſſentiroit la force & la violence, que luy feroit celuy, qui le voudroit pouſſer au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent pour voir, vne de cette condition. Protagoras & Ariſton ne donnoient autre eſſence à la juſtice des loix, que l'autorité & opinion du legiſlateur : & que cela mis à part, le bon & l'honneſte perdoient leurs qualitez, & demeuroient des noms vains, de choſes indifférentes. Thraſymachus en Platon eſtime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du ſuperieur. Il n'eſt choſe, en quoy le monde ſoit ſi diuers qu'en couſtumes & loix. Telle choſe eſt icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs : comme en Lacedemone la ſubtilité de deſrober. Les mariages entre les proches ſont capitalement defendus entre nous, ils ſont ailleurs en honneur,

*gentes eſſe feruntur,  
In quibus & nato genitrix, & nata parenti  
Iungitur, & pietas geminato creſcit amore.*

Le meurtre des enfans, meurtre des peres, communication de femmes, trafique de voleries, licence à toutes sortes de voluptez : il n'est rien en somme si extreme, qui ne se trouue receu par l'usage de quelque nation. Il est croyable qu'il y a des loix naturelles : comme il se voit és autres creatures : mais en nous elles sont perduës, cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser & commander, brouillant & confondant le visage des choses, selon sa vanité & inconstance. *Nihil itaque amplius nostrum est : quod nostrum dico, artis est.* Les subiets ont diuers lustres & diuerses considerations : c'est de là que s'engendre principalement la diuersité d'opinions. Vne nation regarde vn subiect par vn visage, & s'arreste à celuy là : l'autre par vn autre. Il n'est rien si horrible à imaginer, que de manger son pere. Les peuples qui auoyent anciennement cette coutume, la prenoyent toutesfois pour tesmoignage de pieté & de bonne affection, cherchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne & honorable sepulture : logeants en eux mesmes & comme en leurs moelles, les corps de leurs peres & leurs reliques : les viuifiants aucunement & regenerants par la transmutation en leur chair viue, au moyen de la digestion & du nourrissement. Il est aysé à considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté à des hommes abreueuez & imbus de cette superstition, de jetter la despouille des parens à la corruption de la terre, & nourriture des bestes & des vers. Lycurgus considera au larrecin, la viuacité, diligence, hardiesse, & adresse, qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, & l'vtilité qui reuient au public, que chacun en regarde plus curieusement à la conseruation de ce qui est sien : & estima que de cette double

institution, à assaillir & à defendre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science & vertu, à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration, que n'estoit le desordre & l'iniustice de se preualoir de la chose d'autrui. Dionysius le tyran offrit à Platon vne robbe à la mode de Perse, longue, damasquinée, & parfumée : Platon la refusa, disant, qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avec cette responce, que nul accoustrement ne pouoit corrompre vn chaste courage. Ses amis tançoient sa lascheté de prendre si peu à cœur, que Dionysius luy eust craché au visage : Les pescheurs, dit-il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper vn goujon. Diogenes lauait ses choulx, & le voyant passer, Si tu scauois viure de choulx, tu ne ferois pas la cour à vn tyran. A quoy Aristippus, Si tu scauois viure entre les hommes, tu ne lauerois pas des choulx. Voylà comment la raison fournit d'apparence à diuers effects. C'est vn pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche & à dextre.

*bellum ô terra hospita portas,  
Bello armantur equi, bellum hæc armenta minantur :  
Sed tamen ijdem olim curru succedere sueti  
Quadrupes, & fræna iugo concordia ferre,  
Spes est pacis.*

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes & inutiles : Et c'est pour cela, dit-il, que plus iustement ie les espans, qu'elles sont inutiles & impuissantes. La femme de Socrates rengregeoit son deuil par telle circonstance,

O qu'injustement le font mourir ces meschants iuges ! Aimerois tu donc mieux que ce fust iustement ? luy repliqua il. Nous portons les oreilles percées, les Grecs tenoient cela pour vne marque de seruitude. Nous nous cachons pour iouir de nos femmes, les Indiens le font en public. Les Scythes immoloyent les estrangers en leurs temples, ailleurs les temples seruent de franchise.

*Inde furor vulgi, quòd numina vicinorum  
Odit quisque locus, cum solos credat habendos  
Esse Deos quos ipse colit.*

l'ay ouy parler d'un iuge, lequel où il rencontroit vn alpre conflit entre Bartolus & Baldus, & quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son liure, Question pour l'amy, c'est à dire que la verité estoit si embrouillée & debatue, qu'en pareille cause, il pourroit fauoriser celle des parties, que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit & de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, Question pour l'amy. Les aduocats & les iuges de nostre temps, trouuent à toutes causes, assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépendant de l'autorité de tant d'opinions, & d'un subiect si arbitraire, il ne peut estre, qu'il n'en naisse vne confusion extreme de iugemens. Aussi n'est-il guere si clair procès, auquel les aduis ne se trouuent diuers : ce qu'une compagnie a iugé, l'autre le iuge au contraire, & elle mesmes au contraire vne autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merueilleusement la cerimonieuse autorité & lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, & courir

des vns aux autres iuges, pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques, touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre : & où il se trouue plusieurs aduis, qui valent mieux teus que publiez aux foibles esprits. Arcefilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé & par où on le fust. *Et obscenas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, etate, figura mendiandas Epicurus putat. Ne amores quidem sanctos à sapiente alienos esse arbitrantur. Quæramus ad quam usque etatem iuvenes amandi sint.* Ces deux derniers lieux Stoïques, & sur ce propos, le reproche de Diogarchus à Platon mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloignées de l'usage commun, & excessiues. Les loix prennent leur autorité de la possession & de l'usage : il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent & s'annoblissent en roulant, comme nos riuieres : suyuez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin, & se fortifie, en vieillissant. Voyez les anciennes considerations, qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur & de reuerence : vous les trouuerez si legeres & si delicates, que ces gens icy qui poissent tout, & le ramenant à la raison, & qui ne recoiuent rien par autorité & à credit, il n'est pas merueille s'ils ont leurs iugemens souuent tres-esloignez des iugemens publics. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de Nature, il n'est pas merueille, si en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune. Comme pour exemple : peu d'entre eux eussent approuué les con-

ditions contrainctes de nos mariages : & la plus part ont voulu les femmes communes, & sans obligation. Ils refusoient nos ceremonies. Chrysippus disoit, qu'un philosophe fera vne douzaine de culebutes en public, voire sans haut de chausses, pour vne douzaine d'oliues. A peine eust il donné aduis à Clithenes de refuser la belle Agariste sa fille, à Hippoclides, pour luy auoir veu faire l'arbre fourché sur vne table. Metrocles lascha vn peu indiscretement vn pet en disputant, en presence de son eschole : & se tenoit en sa maison caché de honte, iusques à ce que Crates le fut visiter : & adioustant à ses consolations & raisons, l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'enuy avec luy, il luy osta ce scrupule : & de plus, le retira à sa secte Stoïque, plus franche, de la secte Peripatetique plus ciuile, laquelle iusques lors il auoit fuiuy. Ce que nous appellons honnesteté, de n'oser faire à descouuert, ce qui nous est honneste de faire à couuert, ils l'appelloient sottise : & de faire le fin à taire & desaduouer ce que nature, doustume, & nostre desir publient & proclament de nos actions, ils l'estimoyent vice. Et leur sembloit, que c'estoit affoller les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veuë du peuple : & que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les perdre. C'est chose de poix, que la honte : la recelation, reseruation, circonscription, parties de l'estimation. Que la volupté tres ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituée au milieu des quarrefours, foulée des pieds & des yeux de la commune, trouuant à dire la dignité & commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns, que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre par tout la

paillardise, qui estoit assignée à ce lieu là, mais encore esguillonner les hommes vagabonds & oisifs à ce vice, par la malaifance.

*Mæchus es Aufidiæ qui vir Coruine fuisti,  
Riualis fuerat qui tuus, ille vir est.  
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet vxor?  
Nunquid securus non potes arrigere?*

Cette experience se diuersifie en mille exemples.

*Nullus in vrbe fuit tota, qui tangere vellet  
Vxorem gratis Cæciliane tuam,  
Dum licuit : sed nunc positis custodibus, ingens  
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.*

On demanda à vn philosophe qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit : il respondit tout froidement, Je plante vn homme : ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouué plantant des aulx. C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand & religieux autheur tient cette action, si necessairement obligée à l'occultation & à la vergongne, qu'en la licence des embrassements Cyniques, il ne se peut persuader, que la besoigne en vint à sa fin : ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouuements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole : & que pour eslancer ce que la honte auoit contrainct & retiré, il leur estoit encore apres besoin de chercher l'ombre. Il n'auoit pas veu assez auant en leur debauches. Car Diogenes exerçant en public sa masturbation, faisoit souhair en presence du peuple assistant, de pouuoir ainsi faouler son ventre en le frottant. A ceux qui luy demandoient, pourquoy il

ne cherchoit lieu plus commode à manger, qu'en pleine ruë : C'est, respondoit il, que i'ay faim en pleine ruë. Les femmes philosophes, qui se mesloyent à leur secte, se mesloyent aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion : & Hipparchia ne fut receüe en la société de Crates, qu'en condition de s'yure en toutes choses les vz & coustumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu : & refusoient toutes autres disciplines que la morale : si est-ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souueraine autorité à l'election de leur sage, & au dessus des loix : & n'ordonnoient aux voluptez autre bride, que la moderation, & la conseruation de la liberté d'autrui. Heraclitus & Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade, & gracieux au sain : l'aïron tortu dans l'eau, & droit à ceux qui le voyent hors de là : & de pareilles apparences contraires qui se trouuent aux subiects, argumenterent que tous subiects auoyent en eux les causes de ces apparences : & qu'il y auoit au vin quelque amertume, qui se rapportoit au goust du malade; l'aïron, certaine qualité courbe, se rapportant à celui qui le regarde dans l'eau. Et ainsi de tout le reste. Qui est dire, que tout est en toutes choses, & par consequent rien en aucune : car rien n'est, où tout est. Cette opinion me ramentoit l'experience que nous auons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droit, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouue aux escrits, qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure, & parfaite, qui puisse estre, combien de fausseté & de mensonge a lon fait naistre ? quelle heresie n'y a trouué des fondements assez, & tesmoignages, pour entreprendre & pour se maintenir ? C'est pour



cela, que les auteurs de telles erreurs, ne se veulent iamais departir de cette preuue du tesmoignage de l'interpretation des mots. Vn personnage de dignité, me voulant approuuer par autorité, cette queste de la pierre philosophale, où il est tout plongé : m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disoit, s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience : (car il est de profession ecclesiastique) & à la verité l'inuention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la deffence de cette belle science. Par cette voye, se gaigne le credit des fables diuinatrices. Il n'est prognostiqueur, s'il a cette autorité, qu'on le daigne feuilleter, & rechercher curieusement tous les plis & lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles. Il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaisé que de biais, ou de droit fil, vn esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect, quelque air, qui luy serue à son poinct. Pourtant se trouue vn stile nubileux & douteux, en si frequent & ancien vsage. Que l'auteur puisse gaigner cela, d'attirer & embesoigner à foy la posterité. Ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faueur fortuite de la matiere peut gaigner. Qu'au demeurant il se presente par bestise ou par finesse, vn peu obscurément & diuersément : ne luy chaille. Nombre d'esprits le buletants & secoüants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur. Il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les regents du Landit. C'est ce qui a fait valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escrits, & chargé de toute sorte de

matiere qu'on a voulu : vne mesme chose receuant mille & mille, & autant qu'il nous plaist d'images & considerations diuerfes. Est-il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire : & qu'il se soit presté à tant & si diuerfes figures, que les theologiens, legillateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents, qui traittent sciences, pour diuerfement & contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy : Maistre general à tous offices, ouurages, & artisans : General Conseiller à toutes entreprises? Quiconque a eu besoing d'oracles & de predictions, en y a trouué pour son fait. Vn personnage sçauant & de mes amis, c'est merueille quels rencontres & combien admirables il y fait naistre, en faueur de nostre religion : & ne se peut aysément departir de cette opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere, (si luy est cet autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle). Et ce qu'il trouue en faueur de la nostre, plusieurs anciennement l'auoient trouué en faueur des leurs. Voyez demener & agiter Platon, chacun s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veut. On le promeine & l'infere à toutes les nouuelles opinions, que le monde reçoit : & le differente lon à soy-mesmes selon le different cours des choses. On fait desaduouër à son sens, les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre. Tout cela, viuement & puissamment, autant qu'est puissant & vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'auoit Heraclitus, & cette sienne sentence, Que toutes choses auoyent en elles les visages qu'on y trouuoit, Democritus en tiroit vne toute contraire conclusion : c'est que les subiects n'auoient du tout rien de ce que nous y trouuions :

& de ce que le miel estoit doux à l'un, & amer à l'autre; il argumentoit, qu'il n'estoit ny doux, ny amer. Les Pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux : car ceux-cy gaignent tousiours le haut point de la dubitation. Les Cyrenayens tenoyent, que rien n'estoit perceptible par le dehors, & que cela estoit seulement perceptible, qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur & la volupté : ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement, qui nous en venoyent : & que l'homme n'auoit autre siege de son iugement. Protagoras estimoit estre vray à chacun, ce qui semble à chacun. Les Epicuriens logent aux sens tout iugement, & en la notice des choses, & en la volupté. Platon a voulu, le iugement de la verité, & la verité mesme retirée des opinions & des sens, appartenir à l'esprit & à la cogitation. Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, auxquels git le plus grand fondement & preuue de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant : car puis que le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens & volonté, non par la contraincte d'autrui : comme il aduiendroit, si nous cognoissions les choses par la force & selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maistres :

*via qua munita fidei*

*Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis.*

La science commence par eux, & se resout en eux.  
Après tout, nous ne sçaurions non plus qu'une

pierre, si nous ne sçauions, qu'il y a son, odeur, lumiere, faueur, mesure, poix, mollesse, durté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur. Voyla le plan & les principes de tout le bastiment de nostre science. Et selon aucuns, science n'est rien autre chose, que sentiment. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement & la fin de l'humaine cognoissance.

*Inuenies primis ab sensibus esse creatam  
Notitiam veri, neque sensus posse refelli.  
Quid maiore fide porro quam sensus haberi  
Debet?*

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours faudra il leur donner cela, que par leur voye & entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dit que Chrysippus ayant essayé de rabattre de la force des sens & de leur vertu, se representa à soy-mesmes des argumens au contraire, & des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire. Surquoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se seruir des armes mesmes & paroles de Chrysippus, pour le combattre : & s'escrioit à cette cause contre luy : O miserable, ta force t'a perdu. Il n'est aucun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer, ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens; ny creance, ou science en l'homme, qui se puisse comparer à celle-là en certitude. La premiere consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit

prouueu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux, qui viuent vne vie entiere & parfaite, les vns sans la veuë, autres sans l'ouye : qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore vn, deux, trois, & plusieurs autres sens? Car s'il en manque quel-qu'un, nostre discours n'en peut decouurir le defect. C'est le priuilege des sens, d'estre l'extreme borne de nostre aperceurance. Il n'y a rien au delà d'eux, qui nous puisse seruir à les descouurir : voire ny l'un sens n'en peut descouurir l'autre.

*An poterunt oculos aures reprehendere, an aures  
Tactus, an hunc porro tactum sapor arguet oris,  
An confutabunt nares, oculiue reuincunt?*

Ils font trestous, la ligne extreme de nostre faculté.

*seorsum cuique potestas  
Diuisa est, sua vis cuique est.*

Il est impossible de faire conceuoir à vn homme naturellement aueugle, qu'il n'y void pas, impossible de luy faire desirer la veuë & regretter son defect. Parquoy, nous ne deuons prendre aucune assurance de ce que nostre ame est contente & satisfaiçte de ceux que nous auons : veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie & son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aueugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aucune apprehension, de lumiere, de couleur, & de veuë. Il n'y a rien plus arriere, qui puisse pouffer le sens en euidence. Les aueugles nais, qu'on void desirer à voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous, qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à

desirer, qui est en nous, laquelle ils nomment bien, & ses effects & consequences : mais ils ne sçauent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent ny pres ny loing. I'ay veu vn Gentil-homme de bonne maison, aueugle nay, aumoins aueugle de tel aage, qu'il ne sçait que c'est que de veüë : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il vse & se fert comme nous, des paroles propres au voir, & les applique d'une mode toute sienne & particuliere. On luy presentoit vn enfant duquel il estoit parrain, l'ayant pris entre ses bras : Mon Dieu, dit-il, le bel enfant, qu'il le fait beau voir, qu'il a le visage gay. Il dira comme l'un d'entre nous, Cette sale a vne belle veüë, il fait clair, il fait beau soleil. Il y a plus : car par ce que ce sont nos exercices que la chaffe, la paume, la bute, & qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne & s'y embe-soigne : & croid y auoir la mesme part, que nous y auons : il s'y picque & s'y plaist, & ne les reçoit pourtant que par les oreilles. On luy crie, que voyla vn lieure, quand on est en quelque belle splanade, où il puisse picquer : & puis on luy dit encore, que voyla vn lieure pris : le voyla aussi fier de sa prise, comme il oit dire aux autres, qu'ils le sont. L'esteuf, il le prend à la main gauche, & le pousse à tout sa raquette : de la harquebouse, il en tire à l'aduenture, & se paye de ce que ses gens luy disent, qu'il est ou haut, ou costier. Que sçait-on si le genre humain fait vne sottise pareille, à faute de quelque sens, & que par ce defect, la plus part du visage des choses nous soit caché ? Que sçait-on, si les difficultez que nous trouuons en plusieurs ourages de Nature, viennent de là ? & si plusieurs effets des animaux qui excèdent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens, que nous ayons à dire ? & si aucuns

d'entre eux ont vne vie plus pleine par ce moyen, & entiere que la nostre? Nous faififions la pomme quasi par tous nos sens : nous y trouuons de la rougeur, de la poliffeure, de l'odeur & de la douceur : outre cela, elle peut auoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, aufquelles nous n'auons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietiez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aymant d'attirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitiues en Nature propres à les iuger & à les apperceuoir, & que le defect de telles facultez, nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est à l'auanture quelque sens particulier, qui descouure aux coqs l'heure du matin & de minuit, & les esmeut à chanter : qui apprend aux poulles, auant tout vsage & experience, de craindre vn esparuier, & non vne oye, ny vn paon, plus grandes bestes : qui aduertit les poulets de la qualité hostile, qui est au chat contr'eux, & à ne se deffier du chien : s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'abayer, voix aspre & quereleuse. Aux frellons, aux formis, & aux rats, de choisir tousiours le meilleur forme & la meilleure poire, auant que d'y auoir tasté, & qui achemine le cerf, l'elephant & le serpent à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guerison. Il n'y a sens, qui n'ait vne grande domination, & qui n'apporte par son moyen vn nombre infiny de cognoissances. Si nous auions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, & de la voix, cela apporteroit vne confusion inimaginable à tout le reste de nostre science. Car outre ce qui est attaché au propre effect de chaque sens, combien d'argumens, de consequences, & de conclusions tirons nous aux

autres choses par la comparaifon de l'un fens à l'autre? Qu'un homme entendu, imagine l'humaine nature produicte originellement fans la veüe, & difcours combien d'ignorance & de trouble luy apporteroit vn tel defect, combien de tenebres & d'aveuglement en nostre ame : on verra par là, combien nous importe, à la cognoiffance de la verité, la priuation d'un autre tel fens, ou de deux, ou de trois, fi elle est en nous. Nous auons formé vne verité par la consultation & concurrence de nos cinq fens : mais à l'adventure falloit-il l'accord de huit, ou de dix fens, & leur contribution, pour l'appercevoir certainement & en fon effence. Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude & foiblesse de nos fens. Car puis que toute cognoiffance vient en nous par leur entremise & moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce, qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au passage, nous n'auons plus que tenir. De cette extreme difficulté font nées toutes ces fantasies : que chaque fubiect a en soy tout ce que nous y trouuons : qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouuer : & celle des Epicuriens, que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veüe le iuge :

*Quicquid id est, nihilo fertur maiore figura,  
Quàm nostris oculis quam cernimus esse videtur :*

que les apparences, qui representent vn corps grand, à celuy qui en est voisin, & plus petit, à celuy qui en est esloigné, font toutes deux vraies :

*Nec tamen hic oculis falli concedimus hilum ;*



*Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli :*

& refolument qu'il n'y a aucune tromperie aux sens : qu'il faut passer à leur mercy, & chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference & contradiction que nous y trouuons. Voyre inuenter toute autre mensonge & refuerie (ils en viennent iusques là) pluftost que d'accuser les sens. Timagoras iuroit, que pour presser ou biaiser son œuil, il n'auoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle : & que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde aux Epicuriens, est, defauoüer la force & l'effect des sens.

*Proinde quod in quoque est his visum tempore, verum est.  
Et si non potuit ratio dissoluere causam,  
Cur ea quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint  
Visa rotunda : tamen præstat rationis egentem  
Reddere mendosæ causas vtriusque figuræ,  
Quàm manibus manifesta suis emittere quoquam,  
Et violare fidem primam, & conuellere tota  
Fundamenta, quibus nixatur vita salûsque.  
Non modò enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa  
Concidat ex templo, nisi credere sensibus ausis,  
Præcipitèsq; locos vitare, & cætera quæ sint  
In genere hoc fugienda.*

Ce conseil desesperé & si peu philosophique, ne presente autre chose, sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison def-raisonnable, folle & forcenée : mais qu'encore vaut-il mieux, que l'homme, pour se faire valoir, s'en serue, & de tout autre remede, tant fantastique soit-il, que d'aduouër sa necessaire bestise : verité si defaduantageuse. Il ne peut fuir, que les sens ne foyent les souuerains

maistres de la cognoissance : mais ils sont incertains & falsifiables à toutes circonstances. C'est-là, où il faut battre à outrance : & si les forces iustes nous faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas, que ce que disent les Epicuriens soit vray, à sçauoir, que nous n'auons pas de science, si les apparences des sens sont fauces : & ce que disent les Stoiciens, s'il est aussi vray, que les apparences des sens sont si fauces qu'elles ne nous peuuent produire aucune science : nous concluerons aux despens de ces deux grandes sectes dogmatites, qu'il n'y a point de science. Quant à l'erreur & incertitude de l'operation des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira : tant les fautes & tromperies qu'ils nous font, sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir deuant nous, qui vient d'une lieue derriere.

*Extantésque procul medio de gurgite montes*

*Iidem apparent longè diuersi licet.*

*Et fugere ad puppim colles campique videntur*

*Quos agimus propter nauim.*

*Vbi in medio nobis equus acer obhæsit*

*Flumine, equi corpus transuersum ferre videtur*

*Vis, & in aduersum flumen contrudere raptim.*

A manier vne balle d'arquebuse, soubz le second doigt, celui du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extremement se contraindre, pour aduoir, qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soyent maintesfois maistres du discours, & le contraignent de receuoir des impressions qu'il sçait & iuge estre faulces, il se void à tous coups. Il laisse à part celui de l'attouche-

ment, qui a ses fonctions plus voisines, plus vives & substantielles, qui renuerse tant de fois par l'effet de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions Stoïques, & contraint de crier au ventre, celuy qui a estably en son ame ce dogme avec toute resolution, que la colique, comme toute autre maladie & douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bon-heur & felicité, en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins & de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur que la douceur de la musique n'esueille & ne chatouille : ny ame si reuefche, qui ne se sente touchée de quelque reuerence, à considerer cette vastité sombre de noz eglises, la diuersité d'ornemens, & ordre de noz ceremonies, & ouyr le son deuotieux de noz orgues, & l'harmonie si posée, & religieuse de noz voix. Ceux mesme qui y entrent avec mespris, sentent quelque frisson dans le cœur, & quelque horreur, qui les met en deffiance de leur opinion. Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort, pour ouyr en sens rassis, des vers d'Horace, & de Catulle, chantez d'une voix suffisante, par vne belle & ieune bouche. Et Zenon auoit raison de dire, que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire, qu'un homme que tous nous autres François cognoissons, m'auoit imposé, en me recitant des vers, qu'il auoit faits : qu'ils n'estoyent pas tels sur le papier, qu'en l'air : & que mes yeux en feroient contraire iugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix & façon aux ouurages, qui passent à sa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut pas fâcheux, en ce, qu'oyant vn, donner mauuais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux

pieds, & casser de la brique, qui estoit à luy : disant, le romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy. A quoy faire, ceux mesmes qui se sont donnez la mort d'une certaine resolution, destournoyent-ils la face, pour ne voir le coup qu'ils se faisoient donner ? & ceux qui pour leur fanté desirent & commandent qu'on les incise & cauterise, ne peuvent soustenir la veüe des apprests, vtils & operation du chirurgien, attendu que la veüe ne doit auoir aucune participation à cette douleur ? Cela ne sont ce pas propres exemples à verifier l'autorité que les sens ont sur le discours ? Nous auons beau sçauoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un lacquais : que cette rougeur est venue d'Espagne, & cette blancheur & polisseure, de la mer Oceane : encore faut-il que la veüe nous force d'en trouuer le subiect plus aimable & plus agreable, contre toute raison. Car en cela il n'y a rien du sien.

*Auferimur cultu, gemmis, auróque tegantur  
Crimina, pars minima est ipsa puella sui.  
Sæpe vbi fit quod ames inter tam multa requiras :  
Decipit hac oculos Aegide, diues amor.*

Combien donnent à la force des sens les poëtes, qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre :

*Canctáque miratur, quibus est mirabilis ipse,  
Se cupit imprudens, & qui probat, ipse probatur.  
Dúmque petit, petitur : paritérque accendit & ardet :*

& l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veüe de sa statue d'iuoire, qu'il l'aime & la serue pour viue :

*Oscula dat reddique putat, sequiturque tenetque;  
Et credit tactis digitos insidere membris,  
Et metuit pressos veniat ne liuor in artus.*

Qu'on loge vn philosophe dans vne cage de menus filets de fer clair-femez, qui soit suspendue au hault des tours nostre Dame de Paris; il verra par raison euidente, qu'il est impossible qu'il en tombe; & si ne se sçauroit garder, s'il n'a accoustumé le mestier des couureurs, que la veuë de cette haulteur extreme, ne l'espouuante & ne le tranfisse. Car nous auons assez affaire de nous asseurer aux galeries, qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à iour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuuent pas seulement porter la pensée. Qu'on iette vne poultre entre ces deux tours d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. I'ay souuent essayé cela, en noz montaignes de deça, & si suis de ceux qui ne s'effrayent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouuoï souffrir la veuë de cette profondeur infinie, sans horreur & tremblement de iarrrets & de cuisses, encores qu'il s'en fallust bien ma longueur, que ie ne fusse du tout au bord, & n'eusse sçeu choir, si ie ne me fusse porté à escient au danger. I'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, pourueu qu'en cette pente il s'y presentast vn arbre, ou bosse de rocher, pour soutenir vn peu la veuë, & la diuiser, que cela nous allege & donne assurance; comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions receuoir secours : mais que les precipices coupez & vniz, nous ne les pouuons pas seulement regarder sans tournoyement de

teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* : qui est vne euidente imposture de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creua les yeux, pour descharger l'ame de la defbauche qu'elle en receuoit, & pouuoir philosopher plus en liberté. Mais à ce comte, il se deuoit aussi faire estoupper les oreilles, que Theophrastus dit estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour receuoir des impressions violentes à nous troubler & changer; & se deuoit priuer en fin de tous les autres sens; c'est à dire de son estre & de sa vie. Car ils ont tous cette puissance, de commander nostre discours & nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum grauitate & cantibus, ut pelantur animi vehementius : sæpe etiam cura & timore.* Les medecins tiennent, qu'il y a certaines complexions, qui s'agitent par aucuns sons & instrumens iusques à la fureur. L'en ay veu, qui ne pouoient ouyr ronger vn os sous leur table sans perdre patience : & n'est guere homme, qui ne se trouble à ce bruit aigre & poignant, que font les limes en raclant le fer : comme à ouyr marcher pres de nous, ou ouyr parler quelqu'un, qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuent, iusques à la colere & la haine. Ce flusteur protocole de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit, & contournoit la voix de son maistre, lors qu'il haranguoit à Rome, à quoy seruoit il, si le mouuement & qualité du son, n'auoit force à esmouuoir & alterer le iugement des auditeurs? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier & changer au bransle & accidens d'un si leger vent. Cette mesme pippérie, que les sens apportent à nostre entende-

ment, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en reuence de mesme, ils mentent, & se trompent à l'enuy. Ce que nous voyons & oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est.

*Et solem geminum, & duplices se ostendere Thebas.*

L'obiet que nous ayons, nous semble plus beau qu'il n'est :

*Multimodis igitur prauas turpesque videmus  
Esse in delitiis, summoque in honore vigere :*

& plus laid celuy que nous auons à contre-cœur. A vn homme ennuyé & affligé, la clarté du iour semble obscurcie & tenebreuse. Noz sens sont non seulement alterez, mais souuent hebetez du tout, par les passions de l'ame. Combien de choses voyons nous, que nous n'apperceuons pas, si nous auons nostre esprit empesché ailleurs?

*in rebus quoque apertis noscere possis,  
Si non aduertat animum, proinde esse, quasi omni  
Tempore semota fuerint, longèque remota.*

Il semble que l'ame retire au dedans, & amuse les puissances des sens. Par ainfin & le dedans & le dehors de l'homme est plein de foiblesse & de mensonge. Ceux qui ont apparié nostre vie à vn songe, ont eu de la raison, à l'aduanture plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus mollement & obscurément; non de tant certes, que la difference y soit, comme de la nuit à vne clarté vifue : ouy,

comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille : plus & moins ; ce sont tousiours tenebres, & tenebres Cymmeriennes. Nous veillons dormants, & veillants dormons. Je ne voy pas si clair dans le sommeil : mais quant au veiller, ie ne le trouue iamais assez pur & sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur, endort par fois les songes : mais nostre veiller n'est iamais si esueillé, qu'il purge & dissipe bien à poinct les resueries, qui sont les songes des veillants, & pires que songes. Nostre raison & nostre ame receuant les fantasies & opinions, qui luy nayssent en dormant, & authorisant les actions de noz songes de pareille approbation, qu'elle fait celles du iour : pourquoy ne mettons nous en doute, si nostre penser, nostre agir, est pas vn autre songer, & nostre veiller, quelque espee de dormir ? Si les sens sont noz premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil : car en cette faculté, les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aigue que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust. Democritus disoit que les Dieux & les bestes auoyent les facultez sensitiues beaucoup plus parfaites que l'homme. Or entre les effects de leurs sens, & les nostres, la difference est extreme. Nostre saliuette nettoye & assèche noz playes, elle tue le serpent.

*Tantâque in his rebus distantia differitâsq̃ue est,  
Vt quod aliis cibus est, aliis fuit acre venenum.  
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliuâ,  
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.*

Quelle qualité donnerons nous à la saliuette, ou selon



nous, ou selon le serpent? Par quel des deux sens verifions nous sa veritable essence que nous cherchons? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lieures marins, qui nous font poison, & nous à eux : de maniere que du seul attouchement nous les tuons. Qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson? Quelque qualite d'air infecte l'homme qui ne nuit point au bœuf; quelque autre le bœuf, qui ne nuit point à l'homme; laquelle des deux fera en verite & en nature pestilente qualite? Ceux qui ont la iaunisse, ils voyent toutes choses iaunastres & plus pasles que nous :

*Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur  
Arquati.*

Ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est vne suffusion de sang sous la peau, voient toutes choses rouges & sanglantes. Ces humeurs, qui changent ainsi les operations de nostre veüe, que sçauons nous si elles predominent aux bestes, & leur sont ordinaires? Car nous en voyons les vnes, qui ont les yeux iaunes, comme noz malades de iaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur : à celles là, il est vray-semblable, que la couleur des objets paroist autre qu'à nous : quel iugement des deux fera le vray? Car il n'est pas dict, que l'essence des choses, se rapporte à l'homme seul. La durté, la blancheur, la profondeur, & l'aigreur, touchent le seruice & science des animaux, comme la nostre : Nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil,

les corps que nous regardons, nous les apperceuons plus longs & estendus : plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'aduanture la véritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux lui donnent en leur assiette ordinaire. Si nous ferons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles :

*Bina lucernarum florentia lumina flammis,  
Et duplices hominum facies, & corpora bina.*

Si nous auons les oreilles empêchées de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son autre, que nous ne faisons ordinairement : les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par conséquent pas ce que nous oyons, & reçoivent le son autre. Nous voyons aux festes & aux theatres, qu'opposant à la lumière des flambeaux, une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu, nous appert ou vert, ou jaune, ou violet :

*Et vulgò faciunt id lutea rassaque vela,  
Et ferriginea, cum magnis intenta theatris  
Per malos volgatà trabesque trementia pendent :  
Namque ibi concessum cauei subter, & omnem  
Scenai speciem, patrum matrumque deorumque  
Inficiunt, coguntque suo volitare colore.*

Il est vray-semblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diuerse couleur, leur produisent les apparences des corps de mêmes leurs yeux. Pour le iugement de l'operation des sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'ac-

cord avec les bestes, secondement entre nous mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement : & entrons en debat tous les coups de ce que l'un oyt, void, ou gouste, quelque chose autrement qu'un autre : & debattons autant que d'autre chose, de la diuersité des images que les sens nous rapportent. Autrement oit, & voit par la regle ordinaire de nature, & autrement gouste, un enfant qu'un homme de trente ans : & cettuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs & plus sombres, aux autres plus ouuerts & plus aigus. Nous receuons les choses autres & autres selon que nous sommes, & qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain & controuersé, ce n'est plus miracle, si on nous dit, que nous pouuons auouer que la neige nous apparoißt blanche, mais que d'establiir si de son essence elle est telle, & à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : & ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau-l'eau. Quoy, que noz sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre? vne peinture semble esleuée à la veue, au maniemment elle semble plate : dirons nous que le musque soit agreable ou non, qui resiouit nostre sentiment, & offence nostre goust? Il y a des herbes & des vnguens propres à vne partie du corps, qui en blessent vne autre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle en deuise, pennes sans fin, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, & qui se sçeußt deffendre de cette pippérie, que d'un costé elle n'aille en eslargissant, & s'appointant & estreffissant par l'autre, mesmes quand on la roule autour du doigt : toutesfois au

manièrement elle vous semble equable en largeur & par tout pareille. Ces personnes qui pour aider leur volupté, se seruoient anciennement de miroirs, propres à grossir & aggrandir l'obiet qu'ils representent, affin que les membres qu'ils auoient à embesongner, leur pleussent d'auantage par cette accroissance oculaire : auquel des deux sens donnoient-ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros & grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits & desdaignables? Sont-ce nos sens qui presentent au subject ces diuerfes conditions, & que les subjects n'en ayent pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre vsage en fait des os, du sang, de la chair, des poils, & des ongles :

*Vt cibus in membra atque artus cum diditur omnes  
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se.*

L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille & fruit : & l'air n'estant qu'un, il se fait par l'application à une trompette, diuers en mille sortes de sons. Sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mesme, de diuerfes qualitez ces subjects; ou s'ils les ont telles? Et sur ce doute, que pouuons nous refoudre de leur veritable essence? D'auantage puis que les accidens des maladies, de la resuerie, ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres, qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, & à ceux qui veillent : n'est-il pas vray-semblable que nostre affiette droite, & nos humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition,

& les accommoder à foy, comme font les humeurs defreglées : & nostre fanté auffi capable de leur fournir son visage, comme la maladie? Pourquoi n'a le temperé quelque forme des obiects relative à foy, comme l'intemperé : & ne leur imprimera-il pareillement son caractère? Le defgousté charge la fadeur au vin; le fain la faueur; l'alteré la friandise. Or nostre estat accommodant les choses à foy, & les transformant selon foy, nous ne fçauons plus quelles font les choses en verité, car rien ne vient à nous que falsifié & alteré par noz sens. Où le compas, l'esquarre, & la regle font gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les baistimens qui se dressent à leur mesure, sont auffi necessairement manques & deffaillans. L'incertitude de noz sens rend incertain tout ce qu'ils produisent.

*Denique vt in fabrica, si praua est regula prima,  
Normaque si fallax rectis regionibus exit,  
Et libella aliqua si ex parte claudicat hilum,  
Omnia mendosè fieri, atque obstipa necessum est,  
Præua, cubantia, prona, supina, atque absque testæ,  
Iam ruere vt quædam videantur velle, ruantque  
Proditæ iudiciis fallacibus omnia primis.  
Hic igitur ratio tibi rerum præua necesse est,  
Falsaque sit falsis quæcumque à sensibus orta est.*

Au demeurant, qui fera propre à iuger de ces différences? Comme nous difons aux debats de la religion, qu'il nous faut vn iuge non attaché à l'vn ny à l'autre party, exempt de choix & d'affection, ce qui ne se peut parmy les Chrestiens : il aduient de mesme en cecy : car s'il est vieil, il ne peut iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat : s'il est ieune, de mesme : sain, de

mesme, de mesme malade, dormant, & veillant : il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que sans prœoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions, comme à luy indifferentes : & à ce compte il nous faudroit vn iuge qui ne fust pas. Pour iuger des apparences que nous receuons des subiects, il nous faudroit vn instrument iudicatoire : pour verifier cet instrument, il nous y faut de la demonstration : pour verifier la demonstration, vn instrument, nous voila au rouet. Puis que les sens ne peuuent arrester notre dispute, estans pleins eux-mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison : aucune raison ne s'establira sans vne autre raison, nous voyla à reculons iusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens, & les sens ne comprennent pas le subiect estranger, ains seulement leurs propres passions : & par ainsi la fantasie & apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion & souffrance du sens ; laquelle passion, & subiect, sont choses diuerfes : parquoy qui iuge par les apparences, iuge par chose autre que le subiect. Et de dire que les passions des sens, rapportent à l'ame, la qualité des subiects estrangers par ressemblance ; comment se peut l'ame & l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce, avec les subiects estrangers ? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtrait, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutesfois iuger par les apparences : si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez & discrepances, comme nous voyons par experience. Sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les

autres? Il faudra verifier cette choisie par vne autre choisie, la seconde par la tierce : & par ainsi ce ne fera iamais fait. Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects. Et nous, & nostre iugement, & toutes choses mortelles, vont coulant & roulant sans cesse. Ainsin il ne se peut establis rien de certain de l'un à l'autre, & le iugeant, & le iugé, estans en continuelle mutation & branle. Nous n'auons aucune communication à l'estre, par ce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre & le mourir, ne baillant de foy qu'une obscure apparence & ombre, & vne incertaine & debile opinion. Et si de fortune vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus né moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il ferrera & pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir & empoigner. Ainsi veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en autre, la raison qui y cherche vne reelle subsistence, se trouue deceuë, ne pouuant rien apprehender de subsistant & permanent : par ce que tout ou vient en estre, & n'est pas encore du tout, ou commence à mourir auant qu'il soit nay. Platon disoit que les corps n'auoient iamais existence, ouy bien naissance, estimant qu'Homere eust fait l'Ocean pere des Dieux, & Thetis la mere : pour nous montrer, que toutes choses sont en fluxion, muance & variation perpetuelle. Opinion commune à tous les philosophes auant son temps, comme il dit : sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouuement aux choses : de la force duquel il fait grand cas. Pythagoras, que toute matiere est coulante & labile. Les Stoiciens, qu'il n'y a point

de temps present, & que ce que nous appellons present, n'est que la iointure & assemblage du futur & du passé : Heraclitus, que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riuere : Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant; & que celuy qui certe nuit à esté conuié à venir ce matin dîner, vient aujourd'huy non conuié; attendu que ce ne sont plus eux, ils sont deuenus autres : & qu'il ne se pouuoit trouuer vne substance mortelle deux fois en mesme estat : car par soudaineté & legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, & puis s'en va, de façon, que ce qui commence à naistre, ne paruiet iamais iusques à perfection d'estre. Pourautant que ce naistre n'acheue iamais, & iamais n'arreste, comme estant à bout, ains depuis la semence, va tousiours se changeant & muant d'un à autre. Comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere vn fruit sans forme : puis vn enfant formé, puis estant hors du ventre, vn enfant de mammelle; apres il deuient garçon; puis consequemment vn iouuenceau; apres vn homme fait; puis vn homme d'aage; à la fin decrepite vieillard. De maniere que l'aage & generation subsequente va tousiours deffaissant & gastant la precedente.

*Mutat enim mundi naturam totius ætas,  
Ex alióque alius status excipere omnia debet,  
Nec manet vlla sui similis res, omnia migrant,  
Omnia commutat natura & vertere cogit.*

Et puis nous autres sortement craignons vne espece de mort, là où nous en auons desia passé & en passons tant d'autres. Car non seulement, comme



difoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, & la mort de l'air, generation de l'eau. Mais encor plus manifestement le pouuons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt & passe quand la vieillesse suruiet : & la ieunesse se termine en fleur d'aage d'homme fait : l'enfance en la ieunesse : & le premier aage meurt en l'enfance : & le iour d'hier meurt en celuy du iourd'huy, & le iourd'huy mourra en celuy de demain : & n'y a rien qui demeure, ne qui soit tousiours vn. Car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes & vns, comment est-ce que nous nous esiouyffons maintenant d'une chose, & maintenant d'une autre? comment est-ce que nous aymons choses contraires, ou les hayffons, nous les louons, ou nous les blasmons? comment auons nous differentes affections, ne retenants plus le mesme sentiment en la mesme pensée? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous prenions autres passions : & ce qui souffre mutation ne demeure pas vn mesme : & s'il n'est pas vn mesme, il n'est donc pas aussi : ains quant & l'estre tout vn, change aussi l'estre simplement, deuenant tousiours autre d'un autre. Et par consequent se trompent & mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoit, pour ce qui est, à faute de bien sçauoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est veritablement? ce qui est eternal : c'est à dire, qui n'a iamais eu de naissance, ny n'aura iamais fin, à qui le temps n'apporte iamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, & qui apparoit comme en ombre, avec la matiere coulante & fluante tousiours, sans iamais demeurer stable ny permanente : à qui appartiennent ces mots, deuant & apres, &, a esté, ou sera. Lesquels tout

de prime face montrent euidemment, que ce n'est pas chose qui soit : car ce seroit grande sottise & fauceté toute apparente, de dire que cela soit, qui n'est pas encore en estre, ou qui desia a cessé d'estre. Et quant à ces mots, present, instant, maintenant, par lesquels il semble que principalement nous foustenons & fondons l'intelligence du temps, la raison le descourant, le destruit tout sur le champ : car elle le fend incontinent, & le partit en futur & en passé : comme le voulant voir necessairement desparty en deux. Autant en aduiet-il à la nature, qui est mesurée, comme au temps, qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, que il fut, ou il sera : car ces termes là sont declinaisons, passages, ou vicissitudes de ce qui ne peut durer, ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclure que Dieu seul est, non point selon aucune mesure du temps, mais selon vne eternité immuable & immobile, non mesurée par temps, ny subiecte à aucune declinaison : deuant lequel rien n'est, ny ne fera apres, ny plus nouueau ou plus recent ; ains vn realement estant, qui par vn seul maintenant emplit le tousiours, & n'y a rien, qui veritablement soit, que luy seul : sans qu'on puisse dire, il a esté, ou, il sera, sans commencement & sans fin. A cette conclusion si religieuse, d'un homme payen, ie veux ioindre seulement ce mot, d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long & ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin. O la vile chose, dit-il, & abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleue au dessus de l'humanité ! Voila vn bon mot,

& vn vtile desir : mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, & d'esperer eniamber plus que de l'estenduë de noz iambes, cela est impossible & monstrueux : ny que l'homme se monte au dessus de foy & de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'esleuera si Dieu luy preste extraordinairement la main. Il s'esleuera abandonnant & renonçant à ses propres moyens, & se laissant hauffer & soufleuer par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy Chrestienne, non à sa vertu Stoïque, de pretendre à cette diuine & miraculeuse metamorphose.





*De iuger de la mort d'autrui.*

CHAPITRE XIII.



**Q**VAND nous iugeons de l'assurance d'autry en la mort, qui est sans doubte la plus remarquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose, que mal-aisément on croit estre arriué à ce poinct. Peu de gens meurent resolus, que ce soit leur heure derniere : & n'est endroit où la pipperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : D'autres ont bien esté plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si desesperé qu'on pense : & au pis aller, Dieu a bien faict d'autres miracles. Et aduient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous. Il semble que l'vniuersité des choses souffre aucunement de nostre aneantissement, & qu'elle soit compassionnée à nostre estat. D'autant que nostre veüe alterée se represente les choses de mesmes, & nous est aduis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut. Comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel, & la terre vont mesme branle, & quant & quant eux :

*Prouehimur portu, terræque vrbesque recedunt.*

Qui vit iamais vieillesse qui ne louast le temps passé, & ne blasmaît le présent, chargeant le monde & les mœurs des hommes, de sa misere & de son chagrin?

*Iamque caput quassans grandis suspirat arator,  
Et cum tempora temporibus presentia confert  
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,  
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.*

Nous entraînons tout avec nous : d'où il s'enfuit que nous estimons grande chose nostre mort, & qui ne passe pas si aisément, ny sans solemne consultation des astres : *tot circa unum caput tumultuantes Deos.* Et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons. Comment, tant de science se perdrait elle avec tant de dommage, sans particulier soucy des destinées? vne ame si rare & exemplaire ne coustte elle non plus à tuer, qu'une ame populaire & inutile? cette vie, qui en couure tant d'autres, de qui tant d'autres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de place, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud? Nul de nous ne pense assez n'être qu'un. De là viennent ces mots de Cæsar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menassoit :

*Italiam si cælo authore recusas,  
Me pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,  
Vestorem non nosse tuum, perrumpe procellas  
Tutela secure mei :*

& ceux-cy,

*credit iam digna pericula Cæsar*

*Fatis esse suis : tantûsque euertere (dixit)  
Me superis labor est, parua quem puppe sedentem,  
Tam magno petiere mari.*

Et cette refuerie publique, que le soleil porta en son front tout le long d'un an le deuil de sa mort :

*Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,  
Cum caput obscura nitidum ferrugine textit.*

Et mille semblables; dequoy le monde se laisse si aysément piper, estimant que noz interrests alterent le ciel, & que son infinité se formalise de noz menues actions. *Non tanta cælo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque fiderum fulgor.* Or de iuger la résolution & la constance, en celuy qui ne croit pas encore certainement estre au danger, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison : & ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect. Il aduient à la plus part, de roidir leur contenance & leurs parolles, pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore iouir viuans. D'autant que i'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur dessein. Et de ceux mesmes qui se sont anciennement donnez la mort, il y a bien à choisir, si c'est vne mort soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce cruel Empereur Romain, disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort, & si quelqu'un se deffaisoit en prison, Celuy la m'est eschappé, disoit-il. Il vouloit estendre la mort, & la faire sentir par les tourmens.

*Vidimus & toto quamuis in corpore cæso,  
Nil animæ lethale datum, morèmq; nefandæ  
Durum scævitæ, pereuntis parcere morti.*

De vray, ce n'est pas si grande chose, d'establis tout sain & tout raffis, de se tuer; il est bien aisé de faire le mauuais, auant que de venir aux prises. De maniere que le plus effeminé homme du monde Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, des-aignoit bien de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit : & afin que sa mort ne demerist point le reste de sa vie, auoit fait bastir expres vne tour somptueuse, le bas & le deuant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or & de pierrerie pour se precipiter : & aussi fait faire des cordes d'or & de soye cramoisie pour s'estrangler : & battre vne espée d'or pour s'enferrer : & gardoit du venin dans des vaisseaux d'emerade & de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'enuie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir.

*Impiger & fortis virtute coacta.*

Toutefois quant à cettuy-cy, la mollesse de ses apprests rend plus vray-semblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre. Mais de ceux mesmes, qui plus vigoureux, se sont resolus à l'exécution, il faut voir, dis-je, si ç'a esté d'un coup, qui ostast le loisir d'en sentir l'effect. Car c'est à deuiner, à voir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y fust trouuée, & l'obstination en vne si dangereuse volonté. Aux guerres ciuiles de Cæsar, Lucius Domitius pris en la Prusse, s'estant empoisonné, s'en repentir apres. Il est aduenu de nostre temps que tel resolu de mourir, & de son premier essay n'ayant donné assez auant, la demangéson de la chair luy

repouffant le bras, se rebleffa bien fort à deux ou trois fois apres, mais ne peut iamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procès à Plantius Syluanus, Vrgulania sa mere-grand luy enuoya vn poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se fait couper les veines à ses gents. Albucilla du temps de Tibere, s'estant pour se tuer frappée trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner & faire mourir à leur mode. Autant en fit le Capitaine Demosthenes apres sa route en la Sicile. Et C. Fimbria s'estant frappé trop foiblement, impetra de son vallet de l'acheuer. Au rebours, Ostorius, lequel pour ne se pouoir seruir de son bras, desdaigna d'employer celui de son seruiteur à autre chose qu'à tenir le poignard droit & ferme : & se-donnant le branle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, & la transperça. C'est vne viande à la verité qu'il faut engloutir sans macher, qui n'a le gosier ferré à glace. Et pourtant l'Empereur Adrianus fait que son medecin merquast & circonscriuist en son tetin iustement l'endroit mortel, où celui eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voyla pourquoy Cæsar, quand on luy demandoit quelle mort il trouuoit la plus souhaitable, La moins premeditée, respondit-il, & la plus courte. Si Cæsar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. Vne mort courte, dit Pline, est le souuerain heur de la vie humaine. Il leur-fasche de la recognoistre. Nul ne se peut dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouuerts. Ceux qu'on voit aux supplices courir à leur fin, & haster l'execution, & la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer :



l'estre morts ne les fâche pas, mais ouy bien le mourir.

*Emori nolo, sed me esse mortuum, nihili æstimo.*

C'est vn degré de fermeté, auquel i'ay expérimenté que ie pourrois arriuer, comme ceux qui se iettent dans les dangers, ainsi que dans la mer, à yeux clos. Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'auoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort : de l'auoir digerée tout ce temps là, d'une tref-certaine esperance, sans esmoy, sans alteration : & d'un train d'actions & de parolles, rauallé pluſtoſt & anonchally, que tendu & releué par le poids d'une telle cogitation. Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero escrit, estant malade, fit appeller Agrippa son gendre, & deux ou trois autres de ses amys ; & leur dit, qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, & que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi & augmentoit sa douleur ; il estoit deliberé de mettre fin à l'un & à l'autre, les priant de trouuer bonne sa deliberation, & au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or ayant choisi de se tuer par abstinence, voyla sa maladie guerrie par accident : ce remede qu'il auoit employé pour se deffaire, le remet en santé. Les medecins & ses amis faisans feste d'un si heureux euenement, & s'en resiouyssans avec luy, se trouuerent bien trompez : car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il vn iour franchir ce pas, & qu'en estant si auant, il se vouloit oster la peine de recommencer vn' autre fois. Cestuy-cy ayant recognu la mort

tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne : car estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par brauerie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster & sauouer. L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille. Les gengiues luy estoient enflées & pourries : les medecins luy conseillerent d'vser d'une grande abstinence. Ayant ieuné deux iours, il est si bien amendé, qu'ils luy declarent sa guarison, & permettent de retourner à son train de viure accoustumé. Luy au rebours, goustant desia quelque douceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, & franchir le pas, qu'il auoit fort auancé. Tullius Marcellinus ieune homme Romain, voulant anticiper l'heure de sa destinée, pour se deffaire d'une maladie, qui le gourmandoit, plus qu'il ne vouloit souffrir : quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinon si foudaine, appella ses amis pour en deliberer : les vns, dit Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eux mesmes, les autres par flaterie, celui qu'ils pensoient luy deuoir estre plus agreable : mais vn Stoicien luy dit ainsi : Ne te trauaille pas Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'importance : ce n'est pas grand'chose que viure, tes valets & les bestes viuent : mais c'est grand'chose de mourir honestement, sagement, & constamment. Songe combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dormir : boire, dormir, & manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle. Non seulement les mauuais accidens & insupportables, mais la satieté mesme de viure donne enuie de la mort. Marcelli-

nus n'auoit befoing d'homme qui le confeillaft, mais d'homme qui le fecouruft : les feruiteurs craignoyent de s'en meſſer : mais ce philoſophe leur fit entendre que les domeſtiques ſont ſoupponnez, lors ſeulement qu'il eſt en doute, ſi la mort du maiftre a eſté volontaire : autrement qu'il feroit d'auffi mauuais exemple de l'empêcher, que de le tuer, d'autant que

*Inuitum qui ſeruat, idem facit occidenti.*

Après il aduertit Marcellinus, qu'il ne feroit pas meſſeant, comme le deſſert des tables ſe donne aux aſſiſtans, nos repas faiçts, auffi la vie finie, de diſtribuer quelque choſe à ceux qui en ont eſté les miniſtres. Or eſtoit Marcellinus de courage franc & liberal : il fit departir quelque ſomme à ſes ſeruiteurs, & les conſola. Au reſte, il n'y eut befoing de fer, ny de ſang : il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr : non d'eſchapper à la mort, mais de l'eſſayer. Et pour ſe donner loifir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troiſieſme iour ſuyuant, après s'eſtre faiçt arroſer d'eau tiede, il defaillit peu à peu, & non ſans quelque volupté, à ce qu'il diſoit. De vray, ceux qui ont eu ces defaillances de cœur, qui prennent par foibleſſe, diſent n'y ſentir aucune douleur, ainſ pluſtoſt quelque plaifir comme d'un paſſage au ſommeil & au repos. Voyla des morts eſtudiées & digerées. Mais à fin que le ſeul Caton peuſt fournir à tout exemple de vertu, il ſemble que ſon bon deſtin luy fit auoir mal en la main, dequoy il ſe donna le coup : à ce qu'il euſt loifir d'affronter la mort & de la colleter, renforçant le courage au danger, au lieu de l'amollir. Et ſi ç'eufſt eſté à moy, de le repréſenter en fa

plus superbe affiete, ç'eust esté deschirant tout enfanglanté ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statuaires de son temps. Car ce second meurtre, fut bien plus furieux, que le premier.





*Comme nostre esprit s'empesche soy-mesmes.*

CHAPITRE XIII.



'EST vne plaisante imagination, de conceuoir vn esprit balancé iustement entre-deux pareilles enuyes. Car il est indubitable, qu'il ne prendra iamais party : d'autant que l'application & le choix porte inequalité de prix : & qui nous logeroit entre la bouteille & le iambon, avec egal appetit de boire & de manger, il n'y auroit sans doute remede, que de mourir de soif & de faim. Pour pouruoir à cet inconuenient, les Stoïciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'election de deux choses indifferentes (& qui fait que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, n'y ayant aucune raison qui nous incline à la preference) respondent, que ce mouuement de l'ame est extraordinaire & defreglé, venant en nous d'une impulsïon estrange, accidentale, & fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legere qu'elle soit : & que ou à la veuë, ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque choix, qui nous tente

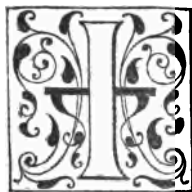
& attire, quoy que ce soit imperceptiblement. Pareillement qui presupposera vne fisselle également forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez vous que la faucée commence? & de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encore à cecy les propositions geometriques, qui concluent par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference : & qui trouuent deux lignes s'approchans sans cesse l'une de l'autre, & ne se pouuans iamais ioindre : & la pierre philosophale, & quadrature du cercle, où la raison & l'effect sont si opposites : en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, & homine nihil miserius aut superbius.*





*Que nostre desir s'accroist par la malaisance.*

CHAPITRE XV.



I n'y a raison qui n'en aye vne contraire, dit le plus sage party des philosophes. Je remaschois tantost ce beau mot, qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie : Nul bien nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy, à la perte duquel nous sommes preparez : *In æquo est dolor amissæ rei, & timor amittendæ*. Voulant gagner par là, que la fruition de la vie ne nous peut estre vraiment plaissante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutesfois dire au rebours, que nous ferrons & embrassons ce bien, d'autant plus estroit, & avecques plus d'affection, que nous le voyons nous estre moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Car il se sent euidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

*Si numquam Danaen habuisset ahenea turris,  
Non esset Danae de Ioue facta parens :*

& qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre

gouft que la fatieté, qui vient de l'aifance : ny rien qui l'aiguife tant que la rareté & difficulté. *Omnium rerum voluptas ipfo quo debet fugare periculo crefcit.*

*Galla nega, fariatur amor nifi gaudia torquent.*

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne fe pourroient pratiquer qu'à la defrobée, & que ce feroit pareille honte de les rencontrer couchés enfemble qu'avecques d'autres. La difficulté des affignations, le danger des furprifes, la honte du lendemain,

*Et languor, & filentium;  
Et latere petitus imo fpiritus,*

c'eft ce qui donne pointe à la fauce. Combien de ieux tres-lafciueusement plaifants, naiffent de l'honneste & vergongneufe maniere de parler des ouurages de l'Amour? La volupté mefme cherche à s'irriter par la douleur. Elle eft bien plus fucrée; quand elle cuit, & quand elle efcorche. La courtifane Flora difoit n'auoir iamais couché avec Pompeius, qu'elle ne luy euft fait porter les marques de fes morfures.

*Quod petiere, premunt arēt, faciūtque dolorem  
Corporis, & dentes inlidunt ſepe labellis :  
Et stimuli ſubſunt, qui inſtigant ledere idipſum  
Quodcunque eſt, rabies vnde illa germina ſurgunt.*

Il en va ainſi par tout : la difficulté donne prix aux choſes. Ceux de la Marque d'Ancone font plus volontiers leurs vœux à Saint Iaques, & ceux de



Galice à nostre Dame de Lorete : on fait au Liege grande feste des bains de Luques, & en la Toscane de ceux d'Aspa : il ne se voit guere de Romains en l'escole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouua aussi bien que nous, desgousté de sa femme tant qu'elle fut sienne, & la desira quand elle fut à vn autre. I'ay chassé au haras vn vieil cheual, duquel à la senteur des iuments, on ne pouuoit venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé enuers les siennes : mais enuers les estrangeres & la premiere qui passe le long de son pastis, il reuiet à ses importuns hannissements, & à ses chaleurs furieuses comme deuant. Nostre appetit mesprise & outrepasse ce qui luy est en main, pour courir après ce qu'il n'a pas.

*Transuolat in medio posita, & fugientia captat.*

Nous defendre quelque chose, c'est nous en donner enuie.

*nisi tu seruare puellam  
Incipis, incipiet desinere esse mea.*

Nous l'abandonner tout à fait, c'est nous en engendrer mespris. La faute & l'abondance retombent en mesme inconuenient :

*Tibi quod superest, mihi quod desit, dolet.*

Le desir & la iouissance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse, mais l'aifance & la facilité l'est, à vray dire, encores plus, d'autant que le mescontentement & la cholere naissent de l'estimation, en quoy nous auons la chose desirée, aiguissent l'amour, & le reschauffent :

mais la satiété engendre le dégoût : c'est vne passion mouffe, hebetée, lasse, & endormie.

*Si qua volet regnare diu contemnat amantem,  
contemnite amantes,  
Sic hodie veniet, si qua negavit heri.*

Pourquoy inuenta Popæa de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à fes amants? Pourquoy a lon voilé iusques au deffoubs des talons ces beautez, que chacun desire montrer, que chacun desire voir? Pourquoy couurent elles de tant d'empeschemens, les vns sur les autres, les parties, où loge principalement nostre desir & le leur? Et à quoy seruent ces gros bastions, dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appetit, & nous attirer à elles en nous esloignant?

*Et fugit ad salices, & se cupit antè videri.  
Interdum tunica duxit operta moram.*

A quoy sert l'art de cette honte virginale? cette froideur raffise, cette contenance feuerre, cette profession d'ignorance des choses, qu'elles sçauent mieux, que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, & fouler à nostre appetit, toute cette ceremonie, & ces obstacles? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir & desbaucher cette molle douceur, & cette pudeur infantine, & de ranger à la mercy de nostre ardeur vne grauité froide & magistrale. C'est gloire, disent-ils, de triompher de la modestie, de la chasteté, & de la temperance : & qui desconseille aux Dames, ces parties là, il les trahit, & soy-mesmes. Il faut croire que

le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent & s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire sauourer sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, & de la plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers, & d'autres arts pour se rendre agreable : & si à la verité, quoy qu'elle face estant venale & publique, elle demeure foible & languissante. Tout ainsi que mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy-là, le plus beau & plus digne, auquel il y a plus d'empeschement & de hazard proposé. C'est vn effect de la prouidence diuine, de permettre sa sainte Eglise estre agitée, comme nous la voyons de tant de troubles & d'orages, pour esueiller par ce contraste les ames pies, & les r'auoir de l'oisieté & du sommeil, où les auoit plongees vne si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous auons faicte, par le nombre de ceux qui se sont desuoyez, au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele & nos forces, à l'occasion de ce combat, ie ne sçay si l'vtilité ne surmonte point le dommage. Nous auons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour auoir osté tout moyen de les dissoudre, mais d'autant s'est dépris & relasché le nœud de la volonté & de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy. Et au rebours, ce qui tint les mariages à Rome, si long temps en honneur & en seurté, fut la liberté de les rompre, qui voudroit. Ils gardoient mieux leurs femmes, d'autant qu'ils les pouuoient perdre : & en

pleine licence de diuorces, il se passa cinq cens ans & plus, auant que nul s'en seruist.

*Quod licet, ingratum est, quod non licet, acrius vrit.*

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, que les supplices aiguissent les vices plustost qu'ils ne les amortissent : qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouurage de la raison, & de la discipline : mais seulement un soing de n'estre surpris en faisant mal.

*Latins excisæ pestis contagia serpunt.*

Je ne sçay pas qu'elle soit vraye, mais cecy sçay-ie par experience, que iamais police ne se trouua reformée par là. L'ordre & reglement des mœurs, dépend de quelque autre moyen. Les histoires Grecques font mention des Argippees voisins de la Scythie, qui vivent sans verge & sans baston à offenser : que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer : mais quiconque s'y peut sauuer, il est en franchise, à cause de leur vertu & sainteté de vie : & n'est aucun si osé d'y toucher. On recourt à eux pour appoincter les differents, qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation, où la closture des iardins & des champs, qu'on veut conseruer, se fait d'un filet de coton, & se trouue bien plus seure & plus ferme que nos fosses & nos hayes. *Furem signata sollicitant. Aperta effractorius præterit.* A l'aduenture sert entre autres moyens, l'aissance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres ciuiles. La defense attire l'entreprise, & la deffiance l'offense. L'ay affoibly le

deffein des foldats, oftant à leur exploit, le hazard, & toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de titre & d'excuse. Ce qui est fait courageusement, est tousiours fait honorablement, en temps où la iustice est morte. Je leur rens la conqueste de ma maison lasche & traistresse. Elle n'est close à personne, qui y heurte. Il n'y a pour toute prouision, qu'un portier, d'ancien usage & ceremonie : qui ne sert pas tant à defendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment & gratieusement. Je n'ay ny garde ny sentinelle, que celle que les autres font pour moy. Un Gentil-homme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est bien à point. Qui est ouuert d'un costé, l'est par tout. Nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'affaillir, ie dy sans barriere & sans armée, & de surprendre nos maisons, croissent tous les iours, au dessus des moyens de se garder. Les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là. L'inuasion touche tous, la defense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle fut faite : ie n'y ay rien adiousté de ce costé là, & craindroy que sa force se tournast contre moy-mesme. Ioint qu'un temps paisible requerra, qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouoir regagner : & est difficile de s'en asseurer. Car en matiere de guerres intestines, vostre vallet peut estre du party que vous craignez. Et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deuiennent infiables avec couuerture de iustice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques. Elles s'y espuiferoient. Nous n'auons pas dequoy le faire sans nostre ruine : ou plus incommodeement & iniurieusement encore, sans celle du peuple.

L'estat de ma perte nẽ seroit guere pire. Au demeurant, vous y perdez vous, voz amis mesmes s'amusement à accuser vostre inuigilance & improuidence, plus qu'à vous pleindre, & l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où ceste cy dure : me fait soupçonner, qu'elles se sont perduës de ce, qu'elles estoient gardées. Cela donne & l'enuie & la raison à l'assaillant. Toute garde porte visage de guerre. Qui se iettera, si Dieu veut, chez moy : mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas. C'est la retraite à me reposer des guerres. I'essaye de soustraire ce coing, à la tempeste publique, comme ie fay vn autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier & diuerfifier en nouueaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que ie sçache, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne. Et n'en ay iamais osté ny vaisselle d'argent, ny titre, ny tapisserie. Ie ne veux ny me craindre, ny me sauuer à demy. Si vne pleine recognoissance acquiert la faueur diuine, elle me durera iusqu'au bout : sinon, i'ay tousiours assez duré, pour rendre ma durée remarquable & enregisttable. Comment? Il y a bien trente ans.





## TABLE DES CHAPITRES

---

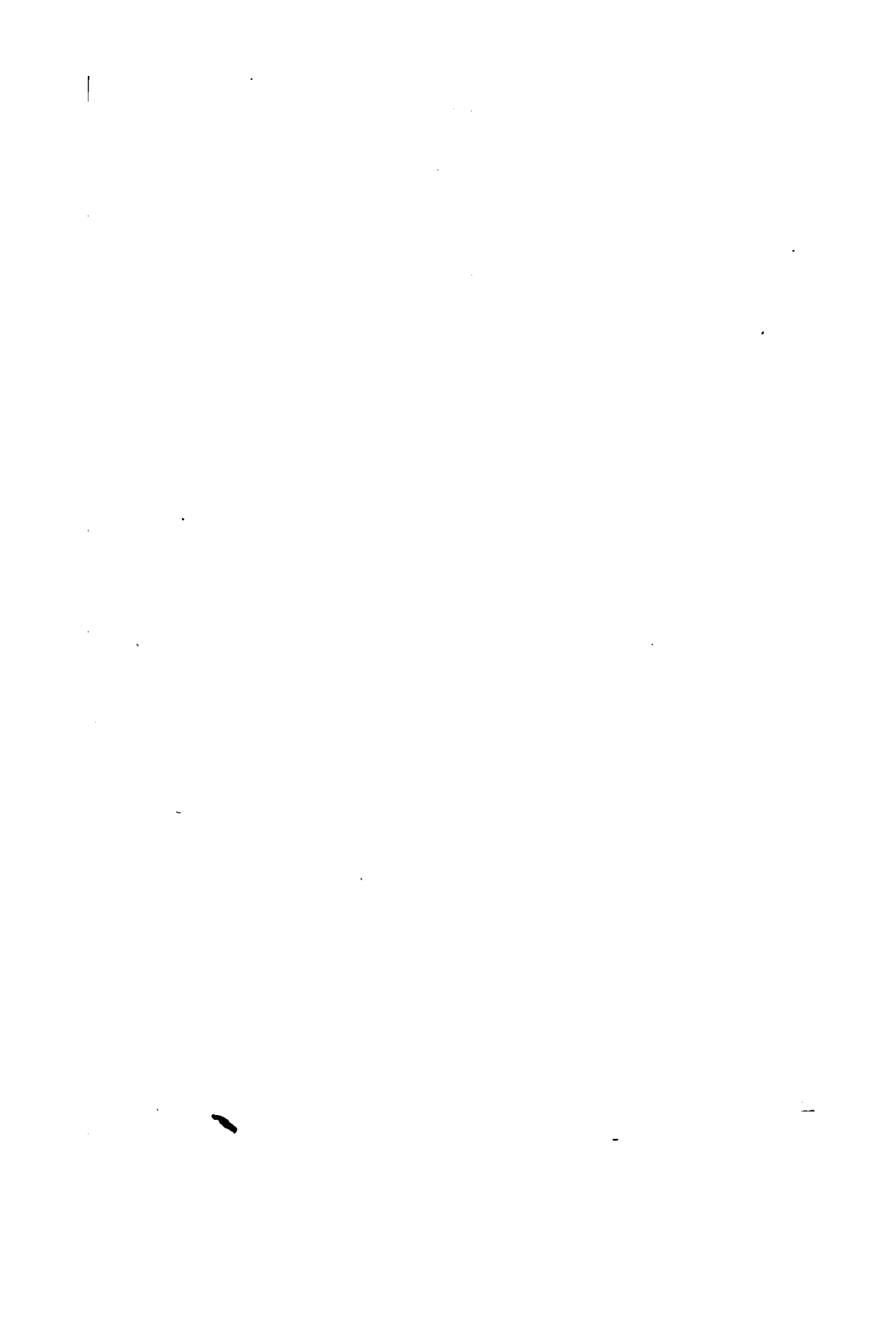
### LIVRE SECOND.

	Pages.
De l'inconstance de nos actions. Ch. i. . . . .	1
De l'irongnerie. Ch. ii. . . . .	11
Costume de l'Isle de Cea. Ch. iii. . . . .	24
A demain les affaires. Ch. iiij. . . . .	43
De la conscience. Ch. v. . . . .	47
De l'exercitation. Ch. vi. . . . .	53
Des recompences d'honneur. Ch. vii. . . . .	68
De l'affection des peres aux enfans. Ch. viii. . . . .	74
Des armes des Parthes. Ch. ix. . . . .	102
Des liures. Ch. x . . . . .	107
De la cruauté. Ch. xi. . . . .	126
Apologie de Raimond de Sebonde. Ch. xii. . . . .	147
De iuger de la mort d'autrui. Ch. xiii. . . . .	384
Comme nostre esprit s'empesche soy-mesme. Ch. xiiii. . . . .	393
Que nostre desir s'accroist par la mal-aissance. Ch. xv. . . . .	395

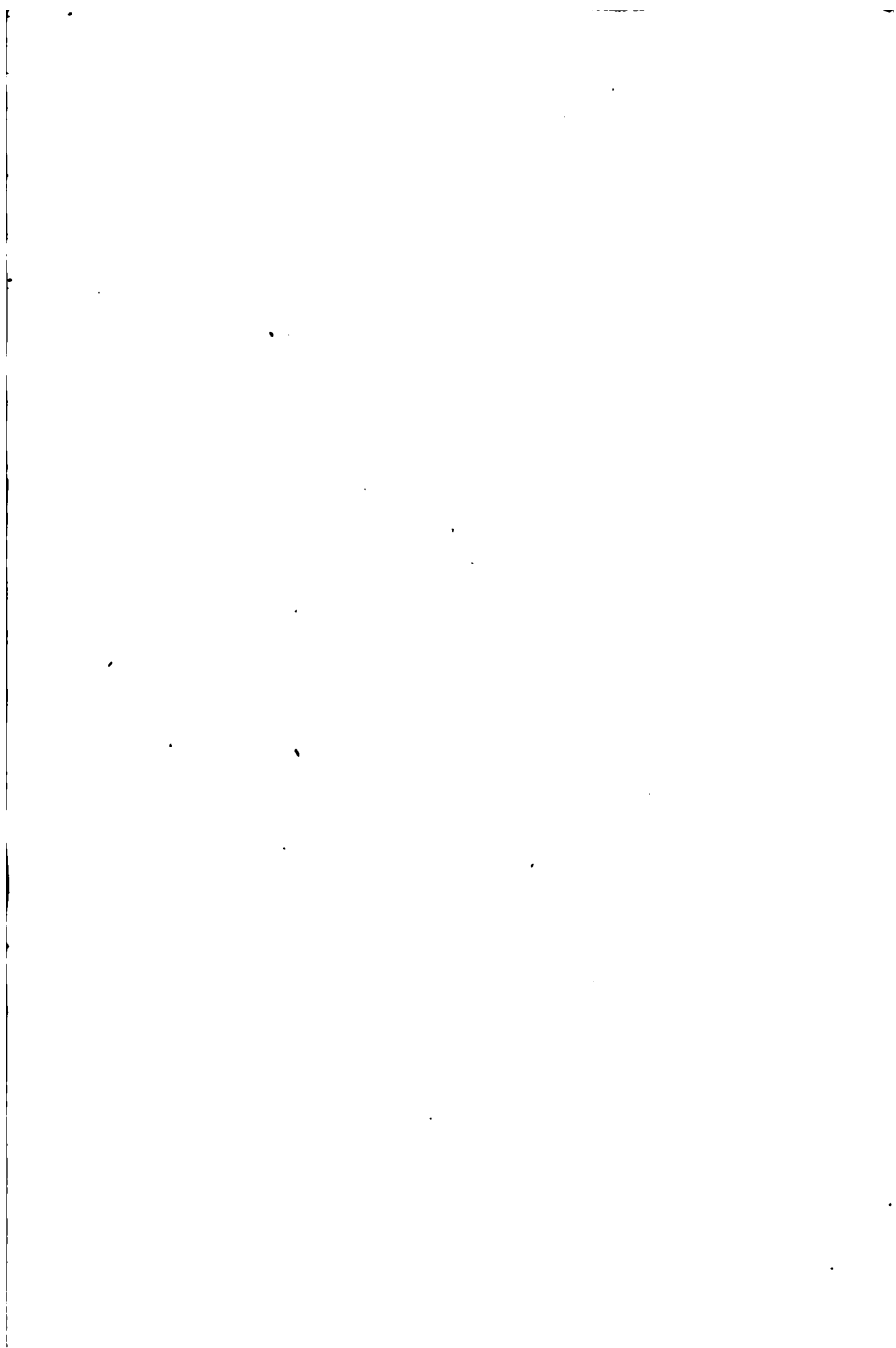
---

IMPRIMÉ  
PAR J. CLAYE  
POUR  
A. LEMERRE, LIBRAIRE  
A PARIS











Stanford University Libraries



3 6105 002 442 619

NOV 25 1993

NOV 18 1993

**Stanford University Library**  
Stanford, California

In order that others may use this book,  
please return it as soon as possible, but  
not later than the date due.

